

Conditionné à mort

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Conditionné à mort

Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON



RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

n° 6

**CONDITIONNÉ
À MORT**

PLON

Traduit de l'américain par
Brigitte Sallebert

Titre original :
DEATH THERAPY

ISBN : 2-259-00334-6

Dépôt légal : 1er trimestre 1978

CHAPITRE PREMIER

Les armes de la guerre d'indépendance s'étaient tues depuis près de deux siècles quand un banquier de l'Iowa eut un geste décisif à l'égard de sa patrie, les États-Unis d'Amérique, quelque chose qui avait une portée autrement plus grande que la balle d'un mousquet tirée sur un soldat anglais.

De Lucerne, en Suisse, il envoya par la poste une enveloppe à son bureau au ministère des Finances à Washington D.C.

L'enveloppe n'était ni particulièrement grande ni particulièrement volumineuse. Elle contenait dix pages dactylographiées rapidement ce matin-là dans sa chambre d'hôtel à Lucerne. Beaucoup de mots comportaient des fautes de frappe dues à la hâte. Il ne s'était pas servi d'une machine à écrire, depuis l'époque où il était étudiant à Harvard Business School, une quarantaine d'années auparavant.

Les dix pages expliquaient que l'Amérique avait encore une chance de conserver son indépendance, mais que cette chance n'était pas très grande. Il estimait que les chances de survie de son pays étaient légèrement supérieures aux siennes propres, c'est-à-dire pratiquement nulles.

Les dix pages constituaient un mémorandum à l'intention du président des États-Unis, mais le banquier n'osait pas lui envoyer la lettre directement. Pas plus que le banquier, qui était aussi sous-secrétaire au Trésor, n'osait adresser l'enveloppe à son supérieur hiérarchique, le secrétaire d'État au Trésor.

Non. Si ce que Clovis Porter, sous-secrétaire au Trésor pour les Affaires étrangères, avait découvert était vrai – et il le savait aussi sûrement qu'il y a de la neige sur le mont Blanc – son mémorandum ne parviendrait jamais jusqu'au Président s'il lui était adressé directement.

L'accès au président des États-Unis faisait partie de la monstrueuse affaire sur laquelle, d'ici peu, des paris internationaux seraient pris. Et Clovis Porter avait eu la chance d'être celui qui avait tout découvert.

Cette affaire aurait pu être dissimulée à pratiquement tous les agents de renseignements du monde, même si ces agents savaient ce qu'ils recherchaient. Et comment, d'ailleurs l'auraient-ils su ? Mais il ne pouvait pas en être de même pour un banquier.

Et parce que Clovis Porter était banquier et parce qu'il avait découvert quelque chose d'effroyablement évident, il allait mourir. Il n'y avait personne de son propre pays en qui il pouvait avoir confiance, personne capable de le protéger.

Clovis Porter attendit, se maîtrisant pour ne pas avoir l'air trop impatient, pendant que l'employé des postes appliquait un coup de tampon encreur sur l'enveloppe. Ce dernier demanda en français au monsieur s'il voulait envoyer son enveloppe en recommandé.

— Non, répondit Clovis Porter.

Le monsieur voulait-il envoyer l'enveloppe en express ?

— Pas particulièrement, répliqua-t-il, décontracté.

— Par avion ?

— Ah, oui, pourquoi pas ? répondit Clovis Porter d'un air absent, tout en jetant un coup d'œil autour de lui. Il n'était pas suivi. Bien. Il ne serait pas autant en sécurité à Washington. Mais Lucerne ? Une meilleure chance en effet.

— Et le monsieur aime-t-il la Suisse ?

— Un pays merveilleux, répondit Clovis Porter, poussant des francs suisses à travers le guichet. Je pense rester encore deux... peut-être trois semaines.

Clovis répéta la même chose au directeur de l'hôtel. Il parla de ses vacances aux banquiers suisses avec lesquels il déjeuna. Il en parla aussi dans le bureau de location de voitures où il loua une Mercedes Benz pour deux semaines.

Puis de sa chambre d'hôtel il demanda une communication avec sa femme à Dubuque, et en attendant il écrivit de sa main, en majuscules, un message destiné à un jeune homme intelligent qu'il avait rencontré trois mois auparavant dans un bureau à Langley, en Virginie.

Le message disait :

Mr. A.C. Johnson 175 Cormider Road Langley, Virginia.

Cher monsieur Johnson. Stop. Important mouvement d'argent résultant apparemment des fluctuations du marché. Stop. Suis en vacances pour deux semaines. Stop. Désolé d'avoir rien pu trouver d'anormal. Stop. Ai gâché trois mois. Stop. C. Porter.

Une fois terminé, Clovis Porter enleva son complet gris, sa chemise blanche et sa cravate foncée, et les plia soigneusement dans l'une des trois valises qui voyageaient avec lui. Il avait près de la

soixantaine mais une telle allure, que lorsqu'il était habillé décontracté, en pantalon et chemise ouverte, on aurait dit qu'il avait passé toute sa vie au grand air. Peut-être parce qu'il s'était forcé à aimer la banque, son véritable amour ayant toujours été les champs plats de l'Iowa et les plaines américaines. Il aurait été bien agréable d'avoir pu passer ses derniers jours dans les plaines avec Mildred, peut-être même d'avoir, quand le moment de partir arriverait, ses enfants et petits-enfants à ses côtés. Mais le destin en avait décidé autrement. Il était devenu banquier, puis collecteur de fonds pour le parti républicain, et finalement sous-secrétaire au Trésor. Et s'il avait vraiment voulu vivre sa vie près de la terre, il n'aurait pas été à la Business School de Harvard pour commencer.

Clovis Porter enfila ses chaussures de marche en cuir souple d'Italie et, en faisant attention de ne pas oublier sa clef, il descendit son texte écrit au crayon au directeur de l'hôtel.

Il expliqua à celui-ci que son télégramme était urgent, le lui lut devant les grooms qui écoutaient, fit une petite scène à cause du secret et de l'urgence de ce message où il disait que tout allait bien. Puis ayant bien attiré toute l'attention sur lui, il partit furieux, faisant tomber le message par terre dans le hall de l'hôtel d'une façon pas tout à fait accidentelle.

Le directeur fut bien sûr obligé d'aller ramasser le télégramme, marmonnant contre « ces Américains qui se croient tout permis ». Quiconque suivant Clovis Porter ne pouvait pas éviter de prendre connaissance du message.

Il retourna dans sa chambre et attendit son appel pour Dubuque. Cela prit quatre-vingt-dix minutes, d'après son bracelet montre.

— Allô, allô, disait la voix de sa femme ; et en entendant cette voix, le sang-froid de Clovis Porter fondit soudainement et il s'accrocha à la table, luttant pour ne pas pleurer, découvrant ainsi qu'il le pouvait encore.

— Bonjour chérie, dit-il.

— Quand rentres-tu à la maison, Clovis ?

— D'ici environ deux semaines, Mildred. Comment vas-tu ? Comment vont les enfants ? Tu me manques.

— Toi aussi tu me manques chéri. Peut-être pourrais-je venir te rejoindre en Suisse ?

— Non. Pas ici.

— Clovis, si je ne te connaissais pas aussi bien, je jurerais que tu as une liaison avec une autre femme en ce moment.

— Peut-être bien. Tu sais bien ce qu'on raconte, arrivé à mon âge, ce sont les dernières envolées.

— Clovis, je ne sais pas ce qui se passe, mais j'ai vraiment hâte que cela se termine.

— Ça sera bientôt fini. Je vais juste me détendre quelques semaines en Suisse. Comment vont les enfants ?

— Ils vont très bien chéri. Jarman est tombé dans l'escalier pour la troisième fois cette semaine et le deuxième enfant de Claudia est toujours attendu vers la fin novembre. Nous allons tous très bien et tu nous manques terriblement. Nous voulons tous que tu rentres à la maison le plus tôt possible.

— Oui, oui, dit Clovis Porter qui s'assit sur son lit, ses genoux faiblissant et se dérochant sous lui. Je t'aime ma chérie. Je t'ai toujours aimée, et grâce à toi j'ai eu une vie très heureuse. Je veux que tu le saches.

— Clovis ? Tu vas bien ? Tu es sûr ?

— Oui chérie. Je t'aime. Au revoir.

Il raccrocha et quitta l'hôtel. Il conduisit jusqu'au village de Thun au pied des Alpes, dans sa voiture de location. « Ce sera bon de respirer l'air pur des montagnes. Ce sera un bon endroit pour mourir », loin de tout endroit où il aurait pu mettre sa femme et sa famille en danger.

L'enveloppe kraft avait une chance, une seulement, d'arriver jusqu'au Président. L'Amérique aurait alors une chance, quoiqu'il ne voyait vraiment pas comment, même étant au courant de ce qui se tramait, le Président pourrait enrayer le cours des événements. Car enfin à qui pourrait-on bien faire confiance pour tout arrêter ?

Sa secrétaire, miss T.L. Wilkens, recevrait l'enveloppe sous peu. En apparence des instructions pour le bureau. C'était en effet ce que contenait la première page du mémo :

à : T.L. Wilkens de : C. Porter.

Réf. : Instructions administratives.

Je souhaite apporter certaines modifications sur la manière de libeller les mémos internes. Vous devriez changer et adopter la présentation que nous utilisions dans le temps à la banque en Iowa. Vous verrez d'après la note ci-jointe, que vous porterez au chef d'État, ne la montrant à personne d'autre sous aucun prétexte. Nous utiliserons dorénavant du papier à lettre 21 x 29,7 et des enveloppes à l'italienne...

Un agent jetant un coup d'œil rapide sur ce message pourrait bien n'y voir que son apparence, c'est-à-dire un simple mémo de bureau. Il fallait le lire en entier pour réaliser qu'il s'agissait d'autre chose que d'instructions administratives banales. Mais qu'il contenait un message pour le Président.

Si miss Wilkens tenait bon, refusait de laisser la note sur le bureau de la secrétaire du Président, et attendait dans l'antichambre, avec tout l'entêtement dont pouvait faire preuve une fille de fermier

de l'Iowa, il y avait alors une chance. Et c'était déjà ça.

Clovis Porter n'aimait guère conduire le long des routes de montagne. Les villages de cartes postales blottis au pied des montagnes l'ennuyaient profondément, tout comme les routes sinueuses et bordées d'arbres.

Il aurait voulu conduire sur une route droite, aussi droite qu'un fil à plomb, traversant l'infini paysage de Dieu. Il voulait revoir du maïs, les pousses puis les pieds transformant les plaines en des forêts de verdure. Il voulait revoir du blé, se balançant comme une mer jusqu'à l'horizon. Il voulait être assis sous le porche d'un client, lui serrer la main pour accorder un prêt pour des graines, le caractère de l'homme étant sa seule garantie.

Mais à cause de son éducation et de son expérience des finances internationales acquises durant la Seconde Guerre mondiale, Clovis Porter fut nommé sous-secrétaire au Trésor pour les affaires internationales, lorsque vint le moment de récompenser les républicains pour leurs loyaux services.

Cela semblait être une situation de fin de carrière. Quatre ou peut-être huit ans à Washington, puis rentrer en Iowa, conscient d'avoir fait quelque chose d'important, pour passer ses derniers jours auprès de ses amis.

C'est ainsi qu'il alla à Washington, et malgré les nombreuses grandes marches, les discussions de groupes, le club de rencontres idiot où il s'était inscrit, parce qu'il ne supportait plus la ville... Aucune de ces choses ne semblaient pouvoir lui apporter la vitalité qu'il ressentait debout sur la bonne terre d'Iowa, conversant avec des amis.

C'est pourquoi lorsqu'il reçut, il y a trois mois, ce petit coup de téléphone anodin, il ne lui parut pas désagréable de faire un voyage autour du monde, sous prétexte d'examiner les fluctuations monétaires internationales en vue d'un rapport économique. C'était là sa couverture.

Il savait maintenant qu'il aurait dû suivre son instinct. Refuser la mission et rentrer en Iowa. Mais il ne pouvait pas, il devait rester, il devait cela au parti républicain et au pays.

Ce fut exactement l'argument dont on se servit pour l'expédier sur les marchés mondiaux de l'argent, afin de découvrir l'événement qu'il était impossible de dissimuler à un homme tel que lui. Et quand il l'eut trouvé, il sut qu'il était un homme mort, et que le meilleur endroit pour mourir, était loin de ceux qu'il chérissait afin qu'ils ne soient pas touchés.

Nom d'un chien ! Cela avait commencé si simplement par un appel téléphonique des services secrets, qui avaient besoin de quelques informations sur les cours internationaux. Rien d'officiel, pas

de quoi déranger le secrétaire au Trésor. Juste quelques notions générales.

Alors, en cette journée d'hiver, Clovis Porter quitta la gadoue de Washington pour la campagne couverte de neige de Langley, en Virginie. À Langley il rencontra un jeune homme plutôt sympathique au visage franc, qui s'appelait A.C. Johnson, et qui lui posa une question bizarre.

— Un milliard de dollars, qu'est-ce que ça représente pour vous ?

Clovis Porter avait à peine fini d'accrocher son manteau au porte-manteau, quand il commença à répondre à la question :

— En devises, terres, prévisions budgétaires, en quoi ?

— En or.

— Cela ne représente pas grand-chose, dit Clovis Porter en s'asseyant. Seuls quelques pays dans le monde possèdent autant d'or. Et ceux qui l'ont ne s'en servent pas. Ils se contentent de le garder en réserve quelque part, pour soutenir la valeur de leur monnaie.

— Pourquoi un pays essaierait-il de rassembler un milliard en or ?

— Par habitude, expliqua Porter que la question laissa perplexe. Dans les échanges entre pays, le dollar est aussi valable que l'or. Mais les gens ont collectionné l'or depuis si longtemps que cela est devenu une habitude. Il en est de même pour les pays.

— Qu'est-ce qu'un pays pourrait acheter avec un milliard en or ?

— Que ne pourrait-on acheter ? rétorqua Clovis Porter.

— S'il y avait quelque chose en vente pour un milliard de dollars en or pourriez-vous trouver ce que c'est ? Et qui s'y intéresse ? Je veux dire, est-ce que cela pourrait rester secret ?

— Pour quelqu'un qui saurait ce qu'il recherche cela se verrait comme le nez au milieu du visage.

— J'en déduis que vous sauriez comment vous y prendre.

— Oui, monsieur, je saurais.

— Je suis content de vous l'entendre dire, répondit le jeune homme, car nous avons besoin d'un petit service.

Et c'est ainsi que Clovis Porter, qui de toute façon était fatigué de Washington, partit voir les grandes places financières mondiales. Il y découvrit quels étaient les pays qui tout d'un coup essayaient d'entasser des stocks d'or, et comment ils s'y prenaient. Pour cela il vendit en trois semaines d'activité fébrile toutes ses actions personnelles, réalisant ainsi la somme de 2,4 millions de dollars.

Il y avait une vente aux enchères. La mise à prix était d'un milliard de dollars en or. Et lorsqu'il découvrit ce qui allait être l'objet de cette vente, il sut que l'Amérique n'avait qu'une petite chance de survie, et qu'il ne pouvait même pas faire confiance au jeune homme des services de renseignements qui lui avait confié cette mission.

Et il savait aussi que lorsqu'on découvrirait qu'il s'était servi de sa fortune personnelle pour apprendre ce qui se tramait, il serait un homme mort.

Clovis Porter envoya donc l'enveloppe à miss T.L. Wilkens, puis partit en voiture dans la campagne suisse, en attendant qu'ils le tuent, espérant qu'ils penseraient que sa famille n'était pas au courant de ce qu'il savait.

On le découvrirait trois jours plus tard, nu, ayant apparemment essayé de nager en remontant le tout-à-l'égout. Cause officielle de la mort : noyé dans les excréments des bonnes gens de Thun. Il y aurait des témoins, tous trouvant plutôt bizarre qu'un homme qui se promenait à travers la ville fredonnant sans cesse une chanson joyeuse, puisse à peine quelques minutes plus tard mettre fin à ses jours.

Le corps serait renvoyé à Dubuque pour l'enterrement, mais miss T.L. Wilkens n'y serait pas pour rendre un dernier hommage à son employeur des vingt dernières années. Elle serait en train de fuir pour sauver sa vie, à cause d'une conversation téléphonique, apparemment inoffensive, qu'elle avait eue avec Clovis Porter la veille de sa mort.

C'était un appel de l'étranger, de la Suisse, et avant de prendre la communication, miss T.L. Wilkens, une forte femme aux cheveux grisonnants et lunettes d'écaille, s'était emparée d'un crayon bien taillé sur un plateau devant elle.

— Oui, monsieur Porter. Cela fait plaisir de vous entendre.

— Avez-vous reçu l'enveloppe kraft que je vous ai envoyée ?

— Oui monsieur, elle est arrivée ce matin.

— Bien, bien. Il s'agissait d'instructions concernant le bureau et j'ai réfléchi, on va s'y prendre autrement. Alors vous n'avez qu'à déchirer la note, la jeter, et je verrai tout ça quand je rentrerai. D'accord ?

Miss T.L. Wilkens marqua une pause, et soudain elle comprit.

— Oui, monsieur Porter, je suis en train de la déchirer. Vous voulez entendre ?

— L'avez-vous déjà lue ?

— Non monsieur Porter. Je n'ai pas encore eu le temps.

— Bon, eh bien, comme je vous le dis, vous n'avez qu'à la déchirer.

Miss T.L. Wilkens sortit du papier blanc d'un tiroir et le déchira soigneusement par le milieu devant le récepteur, coincé sous son menton volumineux.

— Bien, dit Porter. Je vous verrai dans quelques jours miss Wilkens. Au revoir.

Et parce que miss Wilkens avait en effet lu le mémorandum entièrement, elle se dirigea immédiatement au 1 600 Pennsylvania

Avenue. Elle refusa énergiquement de quitter l'antichambre du bureau du Président jusqu'à onze heures du soir, heure à laquelle, devant une telle insistance, le Président se décida à recevoir pour deux minutes la secrétaire du sous-secrétaire au Trésor. Ils parlèrent durant deux heures. À la fin le Président conclut :

— J'aurais aimé pouvoir vous offrir la protection de la Maison-Blanche, mais comme vous le savez, cela risque de ne plus valoir grand-chose. C'est d'ailleurs le pire endroit. Avez-vous de l'argent pour voyager ?

— J'ai des cartes de crédit.

— Je ne m'en servais pas à votre place. Attendez une seconde. Cela fait des années que je n'ai plus de liquide sur moi. Une étrange affaire.

Le Président se leva et alla dans un bureau voisin du sien. Il revint après quelques minutes avec une enveloppe.

— Voici quelques milliers de dollars. Cela devrait vous durer plusieurs mois. Et après vous verrez bien si vous pouvez refaire surface.

— Probablement jamais, monsieur. Ça a l'air plutôt mal parti.

— Miss Wilkens, nous ne sommes pas encore hors-jeu et de loin. Nous allons gagner.

Et il raccompagna la femme, surprise, jusqu'à la porte, lui souhaitant bonne chance. Elle était étonnée de son assurance et, à sa façon de fille de fermier de l'Iowa, elle se demanda s'il ne faisait pas semblant uniquement pour la rassurer.

Mais ce qu'elle ne pouvait savoir, c'est que le plan brillant, parfait et étudié à fond, avait une faille. Des précautions avaient été prises pour empêcher toutes les agences américaines qui auraient pu entraver le projet de s'approcher du Président. Mais comment ses auteurs auraient-ils pu prendre en compte une organisation qui n'existait pas – et un homme qui était officiellement mort ?

Et maintenant que le Président devait faire face à un danger venant de source inconnue, et qu'il se trouvait dans l'incapacité de faire confiance à quiconque, il valait mieux que ses ennemis demeurent dans leur ignorance bénie. Car il pouvait toujours lâcher contre eux la force humaine la plus étrange de l'arsenal national.

Le Président quitta son bureau plein de confiance d'une énergie nouvelle. Il alla dans sa chambre à coucher, mais au lieu de se déshabiller il sortit un téléphone d'un tiroir de sa commode. Il composa un numéro à sept chiffres, comme n'importe quel numéro de téléphone normal. Une petite voix acide lui répondit.

— Docteur Smith à l'appareil.

— C'est moi, dit le Président.

— Je m'en doutais.

— Vous devez venir me voir au plus tôt, je laisserai des instructions pour qu'on vous conduise dans mon bureau dès votre arrivée.

— Je ne pense pas que cela soit très prudent, monsieur. Nous pourrions être compromis et la connaissance de notre existence pourrait éventuellement compromettre le gouvernement.

— Cela n'aura peut-être plus d'importance, dit le Président. Je dois vous voir immédiatement. Votre groupe est le dernier espoir de notre pays.

— Je vois.

— Je suppose que vous mettrez cette personne en alerte, docteur Smith.

— Je dois d'abord voir ce à quoi nous avons à faire, monsieur.

— C'est la plus grande crise nationale à laquelle nous ayons jamais eu à faire face. Vous vous en rendrez compte dès votre arrivée ici. Maintenant, mettez cet homme en alerte.

— Vous me parlez, monsieur, comme si je travaillais pour vous, ce qui n'est pas le cas. Et, d'après nos accords de base et les modifications qui suivirent, vous n'avez pas l'autorité pour ordonner la mise en service de cette personne.

— Je sais que vous serez d'accord, insista le Président.

— Nous verrons ça dans quelques heures. Je pars immédiatement. Y a-t-il autre chose ?

— Non, dit le Président.

Il y eut un déclic à l'autre bout du fil. L'homme avait raccroché. Et le Président était persuadé que lorsque son interlocuteur apprendrait ce qui était en train de se tramer contre le gouvernement des États-Unis, il lâcherait cet homme mystérieux.

Le Président remit le téléphone dans le tiroir, puis tira de sa poche les pages mal tapées que lui avait remises miss T.L. Wilkens quelques minutes auparavant. Il les relut entièrement.

— Eh bien d'accord, ils l'ont cherché, tant pis pour eux, se dit-il tout bas.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo. Et il était furieux tout en marchant vers le premier trou du club de golf de Silver Creek à Miami Beach, vraiment furieux. Pas une vraie colère, mais une mauvaise humeur tenace qui ne voulait pas le quitter.

Il était cinq heures trente du matin. Le jour se levait à peine dans un ciel rougeoyant. Il *driva* puissamment vers le *fairway* vide, puis tendit son *driver* au caddie endormi. Le caddie se frottait continuellement les yeux, apparemment incapable de se réveiller avant midi.

Il n'adressa pas la parole au caddie tout en marchant vers sa balle. Il n'avait pas vraiment besoin d'un caddie mais si le golf était sa détente avant ses exercices matinaux, alors, nom d'un chien, il allait en profiter comme le ferait n'importe quel être humain normal.

Il avait un minimum de droits. Même si chaque fois qu'on éternuait en haut lieu, la procédure normale était violée.

Il prit un autre club dans son sac et, sans beaucoup se concentrer, envoya la balle vers le trou. Puis il prit son *putter* et marcha vers le *green*, il *putta* et reprit son *driver*.

On aurait pu penser qu'avec tous les moyens gigantesques dont disposaient ceux d'en haut – les énormes ordinateurs, les systèmes de transmissions élaborés – une fois au moins ils auraient pu trouver un meilleur prétexte pour le mettre en priorité maximum que cette affirmation vaseuse : « le monde touche à sa fin, soyez prêt demain ». Bande de cinglés, d'oies givrées !

L'homme qui s'appelait Remo frappa un *drive* vers le *green*. Quand il marchait, on avait l'impression qu'il flottait. Ses mouvements étaient contrôlés, et son *swing* de golf était très délié, le club travaillant avec une incroyable lenteur.

Il faisait à peu près 1 m 80, était d'une corpulence normale. Seuls ses poignets, étonnamment épais, le différenciaient des autres hommes. Son visage guérissait de sa dernière opération et maintenant, avec ses pommettes anguleuses et cruelles, son sourire d'autosatisfaction, il ressemblait à un sous-chef de la mafia plein

d'avenir.

C'était ce nouveau visage, après chaque mission, qui le gênait terriblement. Il n'avait même pas le choix. Il se rendait dans un petit hôpital en dehors de Phoenix et ressortait couvert de bandages, les yeux noircis par l'opération, les muscles du visage douloureux, et il fallait qu'il attende deux semaines pour voir quelle tête on avait décidé de lui donner en haut lieu. Ou peut-être était-ce tout simplement laissé à la discrétion du médecin. C'était le choix de n'importe qui, sauf le sien.

Il avait le *putter* en main, évaluant la pente du *green*, il frappa la balle vers le trou. Avant qu'il n'ait entendu la balle tomber dans le trou, il était déjà parti vers le prochain départ.

Vlan ! Remo *driva* la balle vers le *fairway*, la dirigeant vers la gauche de ce trou incurvé. Il balança la crosse derrière lui et entendit le caddie l'attraper.

C'était vrai que ces nouveaux visages le gênaient. « Mais les hommes morts ne peuvent pas choisir, n'est-ce pas Remo ? » se disait-il.

Il attendit près de la balle, jusqu'à ce que le caddie l'ait rejoint hors d'haleine. L'essoufflement de celui-ci aurait dû lui indiquer quelque chose, mais il n'y prêta pas attention. Le *green* montait à 150 mètres devant. Lorsque le caddie le rejoignit, Remo lui dit :

— Allez me vérifier l'emplacement du drapeau.

Le caddie s'en alla vers le *green* en traînant les pieds. Remo sifflota doucement pour lui-même. Le caddie semblait prendre un temps fou.

La veille, lorsqu'il avait effectué son contrôle du soir, de sa chambre d'hôtel, il avait composé le bon numéro sur le brouilleur et, après avoir entendu la première sonnerie, il avait perçu un bruit bizarre, comme si la ligne continuait d'être brouillée.

— Remo, soyez prêt pour demain après-midi. Je vous retrouverai dans le restaurant principal de l'aéroport de Dulles à Washington, à vingt-deux heures. Pas le temps pour une nouvelle identité. Venez comme vous êtes.

— Quoi ? dit Remo vérifiant à nouveau le brouilleur.

— Vous m'avez entendu. Vingt-deux heures demain soir. Aéroport de Dulles.

Il était en slip, debout à côté de son lit. Il pouvait entendre la télévision qui gueulait dans la chambre voisine. Chiun était plongé dans sa troisième heure de feuilletons à la guimauve. L'air conditionné marchait sans faire pratiquement aucun bruit.

— Docteur Smith, je suppose, dit Remo.

— Oui, bien sûr ! Diable ! Qui d'autre pourrait donc bien répondre à ce numéro ?

— J'ai des raisons de me le demander, expliqua Remo. D'abord je ne peux pas être au meilleur de ma forme en moins de deux semaines. Et vous ne m'avez même pas encore mis en alerte. Deuxièmement, c'est vous qui arrangez ce jeu de cache-cache d'identités chaque fois que je vais faire pipi. Troisièmement, si on se met à entreprendre les choses n'importe comment, pourquoi se préoccuper de chirurgie esthétique ? Et, quatrièmement, la dernière opération que j'ai subie me fait ressembler à ce que j'étais avant de m'être fait piéger dans ce truc à la con. C'est tout.

— Chiun dit que vous pouvez fonctionner tout en travaillant pour atteindre votre forme de pointe.

— Chiun dit ça ?

— Oui.

— Et ce que j'en dis, moi...

— Nous en reparlerons demain soir. Bonsoir.

Puis le déclic du téléphone. Remo enleva doucement le dispositif de brouillage en plastique et aluminium et l'écrasa lentement dans sa main droite jusqu'à ce que les circuits transpercent le plastique. Il continua à serrer jusqu'à ce qu'il n'ait plus en main qu'un amas solide d'électronique écrasée.

Il se dirigea alors vers l'autre chambre où gueulait la télévision. Un petit Oriental fragile, avec une barbe blanche flottant sous son visage desséché, comme des restes blanchis de barbe à papa, était assis dans la position du lotus à cinquante centimètres de la télévision, enveloppé d'un, large kimono.

Il regardait *le docteur Lawrence Walters, psychiatre*. Betty Hendon venait juste de révéler au docteur Walters que sa mère n'était pas vraiment sa mère, mais son père, qui se faisait passer pour une femme de chambre dans la maison de Jeremy Bladford, l'homme qu'elle aimait, mais qu'elle ne pourrait jamais épouser à cause d'un mariage de jeunesse avec Wilfred Wyatt Hornsby, le milliardaire fou reclus, qui même, maintenant, menaçait de fermer la nouvelle clinique pour les pauvres du docteur Walters.

— Chiun ! hurla Remo. Vous avez dit à Smith que je pouvais fonctionner sans être à la pointe de ma forme ?

Chiun ne répondit pas. Ses mains osseuses restèrent croisées sur ses genoux.

— Vous voulez me faire tuer Chiun ? C'est ça que vous voulez ?

La pièce était silencieuse si ce n'était la voix du docteur Walters pérorant sur l'importance de s'accepter tel que l'on est et non comme les autres désirent que l'on soit.

— Je vais débrancher cet appareil Chiun.

Un doigt fin prolongé d'un ongle effilé d'à peu près la même longueur monta aux lèvres du vieil homme.

— Shhhh !

Heureusement, une fillette odieuse apparut sur l'écran, interrompant la partie de cartes de sa mère, pour lui parler de l'état de ses dents. La mère semblait satisfaite. Comme d'ailleurs les autres joueurs, qui avaient tous des carrés en main, et qui demandèrent à savoir de quelle pâte dentifrice se servait l'enfant.

— Tu n'as pas besoin d'être en super-forme tout le temps, pas plus qu'une voiture ne doit toujours rouler à cent kilomètres à l'heure.

— Lorsqu'une voiture est dans une course, ça aide de pouvoir rouler vite.

— Cela dépend de tes concurrents, dit Chiun. Une voiture n'a pas besoin de rouler vite pour battre une tortue.

— Et le monde entier est ma tortue ?

— Le monde entier est ta tortue, dit Chiun.

— Mais supposez que je rencontre une tortue très rapide ? demanda Remo.

— Tu paieras alors ton dernier tribut à ta profession.

— Merci. Toujours réconfortant de vous avoir auprès de moi. Je commence une mission demain soir.

— Alors, travaille les murs, dit Chiun. Et un conseil, mon fils...

— Ouais ?

— La colère te détruira plus vite que n'importe quelle tortue. La colère vole à l'esprit ses yeux de raison. Et tu vis par ton esprit. Nous sommes plus faibles que le bison et plus lents que le cheval. Nos ongles ne sont pas aussi acérés que ceux du lion. Mais, là où nous sommes, nous commandons. La différence c'est notre esprit. La colère brouille notre esprit.

— Petit père, interrompit Remo.

— Oui ?

— Allez-vous faire cuire un œuf.

Remo quitta le salon et retourna dans la chambre, où il commença à faire du mur. Il courait contre un mur, puis rebondissait vers un autre, se ruant à nouveau contre celui d'en face rebondissant ainsi sans cesse de mur en mur, allant de plus en plus vite jusqu'à ce que finalement il se déplace aussi vite qu'un éclair, ses pieds ne touchant plus la moquette.

« C'est un bon exercice. Et aussi une bonne façon de faire disparaître l'énergie de la colère, pensa Remo. Chiun a raison, comme toujours. » La différence venait de l'esprit. La plupart des hommes ne pouvaient se servir que d'un faible pourcentage de leur coordination et de leur force. En super-forme, Remo pouvait se servir de cinquante pour cent. Et Chiun, le vieux Chiun, le maître de Sinanju, l'entraîneur de Remo et le père que Remo n'avait jamais eu, pouvait faire appel à plus de soixante-quinze pour cent de ses capacités. Il pouvait faire tout

le temps ce que la plupart des hommes ne pouvaient faire que dans de rares moments.

Remo attendit le retour difficile du caddie. Il ne pouvait pas voir le drapeau d'où il était, le *green* étant surélevé et entouré par de profonds *bunkers* de sable. Le vent soufflait de la gauche vers la droite et l'herbe sentait bon, une odeur profonde et riche due aux soins constants qu'on lui apportait. À gauche du *fairway* des brindilles craquèrent comme piétinées par un animal lourd. Le bruit provenait d'un massif d'arbres bordé de haies.

Le caddie revint. Il respirait fort et pouvait à peine parler.

— Deux mètres cinquante derrière le bord du *green*, juste le long du *bunker*. Le *green* est rapide, et en pente par rapport à vous. L'herbe est orientée vers vous.

Le caddie indiqua l'angle de la pente avec sa main inclinée.

— Ça fait environ cent cinquante mètres. Étant donné la façon dont vous avez joué jusqu'à présent, vous devriez prendre un *pitching wedge*.

À ce moment-là, Remo réalisa qu'il n'avait pas joué son vrai jeu. Dans sa colère il avait joué pour faire un score, au lieu d'envoyer la balle dans les *bunkers* ou dans le *rough* ici et là, et de viser intentionnellement des trous imaginaires à plusieurs centimètres du vrai trou. Il avait joué son meilleur jeu possible et cela devant témoin.

— Vous êtes quelqu'un monsieur Donaldson, dit le caddie se servant du dernier nom en date de Remo.

— Donnez-moi le fer quatre.

— De la façon dont vous jouez ? Je n'ai jamais vu quelqu'un frapper la balle comme vous.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? demanda Remo avec un air de ne pas y toucher.

— Eh bien, *eagle eagle* [1] c'est un assez bon début.

— Vous devez avoir la gueule de bois, dit Remo en prenant son fer quatre. Vous n'êtes pas bien réveillé. J'ai fait un *bogey* [2] et un *par* [3]. Je sais le nombre de coups que j'ai faits. Qu'est-ce que vous fumiez hier soir ?

Remo plaça ses pieds avec beaucoup de soin et fit deux *backswing* très bizarres. Puis il *sliça* sa balle à tel point qu'après avoir parcouru cinquante mètres tout droit, elle fila quatre-vingts mètres sur la droite, sur le *fairway* du trou voisin.

— Sacrebleu ! dit Remo lançant son club par terre devant lui. Et dire que j'avais un excellent score.

Le caddie cligna des yeux, Remo regarda attentivement ses yeux pour voir si le caddie oublierait les deux scores précédents. La réponse se lirait dans ses yeux.

Mais les yeux ne dirent rien car ils n'étaient plus là. Une entaille

rouge les remplaçait remontant jusqu'au crâne. Remo avait entendu le sifflement de la balle avant d'entendre la détonation venant du massif d'arbres bordant le *fairway*.

L'impact de la balle fit tourner le garçon sur lui-même, renversant le sac sur l'herbe, éparpillant pêle-mêle les fers et les bois. Remo plongea derrière le corps s'en servant comme d'un sac de sable, et toucha terre en même temps que lui, s'aplatissant à ses côtés.

Deux balles puissantes s'enfoncèrent dans le corps du malheureux caddie. Pas de feu croisé, pensa Remo. Il déduisit de l'impact des balles sur le corps du garçon, que la personne cachée dans le massif se servait d'une arme puissante, peut-être bien un Magnum 357, et il réalisa qu'il était aussi en pleine cible.

Le corps du garçon sursauta à nouveau. Le tireur utilisait un fusil à un coup. Et à cause de cela il allait mourir.

Un temps d'arrêt, puis, le corps rebondit. Remo était parti. D'abord rapidement, en biais, sans changer de direction. Une balle siffla derrière lui. Il s'arrêta, effectuant un lent rouleau vers la droite, laissant le tireur d'élite recharger. Il se déplaça de droite à gauche, traversant le *fairway* comme une boule de billard électrique, réduisant la distance entre lui et le tireur embusqué.

Les chaussures de golf de Remo étaient plutôt une gêne. Les clous de ses semelles handicapaient sa vitesse. Les changements de direction n'étaient pas dus à son équipement, mais à son grand contrôle de soi. Les grands joueurs de football possèdent ce talent, accomplissant des exploits qui semblent impossibles aux yeux de ceux qui croient que l'équilibre est une question de jeu de pieds. La meilleure semelle pour se mouvoir rapidement est encore la plante des pieds. Remo réalisa alors qu'ils étaient trois. Un coup fit sauter de la boue à ses pieds, puis, deux hommes émergèrent des arbres de chaque côté du tireur avec des visages noircis comme ceux des commandos, en uniforme vert terne et bottes noires. Ils commirent une erreur grave en sortant l'un derrière l'autre. Le premier homme portait un pistolet court, imprécis au-delà de trente-cinq mètres.

Les clous ralentissaient Remo alors qu'il se plaçait de façon à avoir les trois hommes sur une seule ligne, afin qu'un seul à la fois puisse lui tirer dessus. Un rouleau, un arrêt rapide, un autre rouleau et quelques petits coups de pied le débarrassèrent de ses chaussures à pointes. Maintenant Remo courait le long du *fairway* en chaussettes.

Il avança à toute vitesse dans la ligne de tir du premier homme, que celui du milieu repoussa légèrement, essayant d'établir sa propre ligne de tir.

L'homme de devant hésita un instant.

Remo se rua en avant, en pleine vitesse sur lui en l'espace d'un éclair, son pouce droit rigide décrivant un arc de cercle alors qu'il

l'atteignait à une longueur de bras. Il lui enfonça son doigt profondément dans l'aîne, l'envoyant en carême avec un pathétique « Oh » dans celui qui était derrière. Le « Oh » était très mou, ce qui n'était guère surprenant, le testicule gauche de l'homme étant maintenant voisin de la pointe de son poumon.

Remo amena sa main gauche le long de la poitrine du deuxième soldat qui essayait de tirer avec son pistolet automatique et ses ongles lui traversèrent le visage comme si ce n'était que du fromage de tête.

Et alors, chose incroyable, le dernier tireur qui rechargeait se releva et jeta son arme. Il ne prit pas le 45 qui pendait à sa ceinture mais se tint en position de karaté *sanchin dachi*, les pieds rentrés à l'intérieur, les bras légèrement arrondis devant, les poings rigides.

L'homme était grand, mince et dur, le genre d'homme qui donnait au Texas sa réputation. Ses poings avaient la taille de bottes de café moulu. Il attendait calmement l'attaque de Remo, l'éclat de ses dents rappelant l'éclat des aigles de colonel qu'il portait sur ses épaulettes.

Remo s'arrêta.

— Tu plaisantes, Mac, dit-il.

— Avance bébé, dit le colonel. Ton heure a sonné.

Remo gloussa, puis mit ses mains sur ses hanches et éclata franchement de rire. Il recula d'un pas.

L'homme au testicule déplacé s'était évanoui. L'autre au visage lacéré se tordait par terre dans une mare de sang grandissante, son uniforme kaki noircissant.

Le colonel les regarda tous les deux, puis Remo, et se mit à fredonner. Remo recula d'un second pas et le colonel avança vers lui par saccades, se préparant de toute évidence pour un coup bas renversé.

— Qui t'a appris ce mouvement dingue ? dit Remo, sautillant en arrière mais pas suffisamment loin pour que l'homme puisse utiliser son 45.

— Viens, sale traître, grinça le colonel, je vais débarrasser l'Amérique de toi.

— Pas avec un *wraken shita-uchi*, dit Remo. Pas toi, pas avec ce mouvement.

— Reste tranquille et bats-toi, dit le colonel.

— Pas avant que tu me dises qui t'a appris cette technique grotesque.

— D'accord, siffla le colonel. Les Forces Spéciales US.

Puis il avança, envoyant un coup d'une rapidité aveuglante vers le visage de Remo. Malheureusement pour lui le suivi fut plus profond qu'il ne le prévoyait.

Son bras continua sur sa lancée et se déboîta, aidé en cela par

Remo qui tira l'homme à lui et l'envoya faire un impressionnant vol plané. Le colonel atterrit, le visage dans la fosse de sable à côté du troisième *green*.

D'un coup de poing, Remo enfonça l'arrière du crâne profondément dans le sable d'où il ne serait pas facile de le retirer. Il le fit aussi proprement que possible par courtoisie vis-à-vis du *country club*, qui serait bientôt choqué de découvrir qu'un colonel des Forces Spéciales était, en quelque sorte, devenu partie intégrante du troisième trou.

Ensuite, Remo acheva proprement les deux autres soldats. Étrange ce que les hommes semblaient pacifiques, maintenant qu'ils étaient morts, partageant la mort en toute harmonie.

Il retourna vers le caddie au cas où, par une faible chance, le garçon serait toujours vivant. Il ne l'était plus.

Remo quitta le terrain de golf par une petite route adjacente. Sa chemisette de golf bleu gris était légèrement déchirée à l'épaule, effleurée par une balle. Et Chiun qui avait assuré à Smith qu'il pouvait fonctionner sans être en période de pointe ! Cela suffit à rendre Remo furieux de nouveau.

Mais sa colère disparaîtrait le lendemain quand il verrait le visage jaunâtre du docteur Harold Smith se décomposer lorsqu'il lui affirmerait que, non, leur organisation secrète CURE n'était plus un secret pour tout le monde. Pas plus que ne l'était l'existence de Remo Williams, l'homme connu sous le surnom de l'implacable. Remo avait sa chemisette déchirée pour le prouver.

CHAPITRE III

Le 4 juillet, alors que l'Amérique fêtait son indépendance par un long week-end chaud, et que des politiciens prononçaient des discours sur le prix de la liberté devant des gens faisant la queue pour un verre de bière gratuit, un général de l'armée de l'air, Blake Dorfwill, quarante-huit ans, fit monter le prix de vente de cette liberté sur les marchés mondiaux, en exécutant ce qu'on lui avait très bien appris : il bombarda une ville, St Louis.

Il lâcha une bombe de dix mégatonnes, pouvant détruire quatre villes de l'importance de St Louis et contaminer la plus grande partie du Missouri. Les dégâts se limitèrent à un très grand trou dans un dépôt d'ordures et à quelques radiations mineures.

La police de l'air, la police militaire et le FBI, entourèrent le dépôt et aidèrent le personnel de la commission de l'énergie atomique, à retirer l'engin encore dangereux.

Le major-général Blake Dorfwill causa, lui, des dégâts plus importants. Il détruisit une antenne de télévision, un auvent et une balançoire de terrasse dans un faubourg de Springfield. On le ramassa à l'aide d'éponges et de sacs en plastique. Quand le propriétaire découvrit que la chose qui avait percuté sa maison était un général de l'armée de l'air, il demanda le double de dommages, y compris un forfait pour l'absence d'images sur son téléviseur durant une semaine causant un préjudice moral au confort de sa famille. Lorsqu'il fut payé, et immédiatement, en liquide, il tomba en dépression profonde pendant une semaine, obnubilé par la pensée qu'il aurait peut-être pu demander cinq fois plus et l'obtenir.

Le copilote, le lieutenant-colonel Leif Anderson, expliqua au FBI, à son officier supérieur, à l'officier supérieur de son officier supérieur, à la CIA et à un certain docteur Smith, un homme mince au visage lugubre, membre tout récent de l'entourage personnel du Président, que le général Dorfwill avait dévié l'avion de la formation durant un vol d'entraînement de la base aérienne d'Andrews, près de Washington.

D'après le colonel Anderson, le général Dorfwill ignore ses

questions et continua à voler vers St Louis, où il lâcha la bombe. Le colonel Anderson lui fit remarquer qu'il fallait deux hommes pour armer la bombe et qu'il n'avait aucune intention de le faire.

— Vous l'a-t-on demandé ? demanda l'homme au visage sinistre, le docteur Smith.

Un général de l'aviation, assis à la table, regarda le maigre civil comme s'il venait de laisser échapper des gaz. Mais le civil ne fut pas pour autant dissuadé de poursuivre et il répéta :

— Vous l'a-t-on demandé ?

— Non, on ne me l'a pas demandé, répondit le lieutenant-colonel Anderson qui se lança alors dans une description d'altitude, de temps de lâchage de l'engin, de plans de vol.

— Le général vous a-t-il expliqué pourquoi il changeait de cap ? interrompit le docteur Smith.

Le général d'aviation soupira bruyamment, pour bien montrer son exaspération devant la stupidité d'un civil qui pouvait concevoir un général expliquant quoi que ce soit à un lieutenant-colonel.

— Non, répondit le colonel Anderson.

— Et pendant le vol, a-t-il dit quelque chose ?

— Non, répéta Anderson, il fredonnait.

— Que fredonnait-il ?

Les hommes étaient assis autour d'une table sous un tube fluorescent dans une salle de réunion spéciale du Pentagone. Le général quatre étoiles frappa la table avec la paume de sa main, suffisamment fort pour faire trembloter les lumières.

— Nom d'un chien ! Qu'est-ce que ça peut faire ? Un engin nucléaire a été lâché sur une ville américaine. Nous sommes en train d'essayer de définir comment faire pour éviter que ça se reproduise. Je ne vois pas, docteur Smith, comment ce que l'homme fredonnait peut avoir la moindre importance.

Smith ne laissa apparaître aucune réaction devant cet assaut verbal.

— Colonel, dit-il, que fredonnait le général ?

Le lieutenant-colonel Leif Anderson, un robuste gaillard, plutôt jeune, dans la trentaine, regarda anxieusement le général. Celui-ci haussa les épaules de dégoût.

— Répondez-lui, dit-il d'une voix basse.

— Eh bien, je ne suis pas sûr, dit le colonel.

— Fredonnez quelques notes, proposa Smith.

À cette suggestion, l'homme du FBI commença à s'énerver. Le lieutenant-colonel regarda le général. Le général se contenta de secouer la tête d'incrédulité. Le policier regarda Smith fixement.

— Fredonnez quelques notes, répéta Smith, comme s'il était un chef d'orchestre essayant de satisfaire la demande d'un ivrogne.

— *Da da da da dum da dum dum da da da da dum dum*, chantonna Anderson sur un ton presque monotone.

Tout le monde autour de la table regarda le docteur Smith. Il sortit un carnet de sa poche et commença à écrire.

— C'est bien *da da da da dum da dum dum da da da da dum dum* ? demanda-t-il.

— C'en est vraiment trop ! s'exclama le général.

— C'est quelque peu inhabituel, remarqua l'un des hommes du FBI.

— Re commençons si vous voulez bien, insista le docteur Smith.

— Vous appartenez au bureau du Président ? demanda le général.

— Oui, répondit Smith sans le regarder. Écoutons encore cette chanson.

— Je ne vous ai jamais vu à la Maison-Blanche, fit remarquer le général.

— N'avez-vous pas vérifié mes lettres de créance ? demanda Smith.

— Si je l'ai fait.

— Bon, eh bien, à moins que vous désiriez appeler le Président et remettre en cause son jugement, nous allons réécouter la chanson.

Le lieutenant-colonel Anderson rougit. Si sa première tentative semblait monotone, sa seconde l'était tout à fait.

— *Da da da da dum da dum dum da da da da dum dum*.

— Pourriez-vous y mettre un peu plus de vie ? demanda le docteur Smith.

— Oh mon Dieu ! soupira le général, prenant sa tête entre ses mains.

Les hommes du FBI minaudèrent. L'homme de la CIA sortit de la pièce, annonçant qu'il allait se soulager.

— Davantage de vie, demanda calmement le docteur Smith.

Le lieutenant-colonel Anderson approuva de la tête et rougit encore plus. Il les regarda, jeta un regard implorant au plafond et refredonna le mieux qu'il put. Quand il eut terminé, il se tourna vers Smith.

— Cela ressemble à un air que j'ai déjà entendu, murmura-t-il comme pour s'excuser.

— Merci. Maintenant vous dites que le général Dorfwill enleva son parachute ?

Anderson approuva de la tête.

— Vous a-t-il jamais dit – à aucun moment dans le passé – qu'il avait transféré à la base aérienne d'Andrews ?

— Quelle différence cela fait-il ? explosa le général. D'ailleurs c'était moi.

— Et comment écrivez-vous votre nom ? demanda calmement le docteur Smith.

— Général Vance Withers. V comme victoire. A comme assaut. N comme nation. C comme constitution. E comme élite, Vance. W comme...

— Merci général. C'est plus que suffisant. Et où peut-on vous joindre ?

— Ici, au Pentagone.

— Et où habitez-vous ?

— Alexandrie, en Virginie.

— Bien. Puis-je vous y joindre le soir au téléphone ?

— Oui. C'est tout ?

— Pour ce qui vous concerne oui, dit Smith, et il se retourna vers le colonel Anderson, tout en pensant que Remo apprécierait qu'il lui ait trouvé l'adresse de Withers. Remo n'aimait pas perdre son temps à courir après ses cibles.

— Avez-vous protesté lorsque le général Dorfwill enleva son parachute, colonel ?

— C'était un général, docteur... docteur...

— Smith.

— C'était un général, docteur Smith.

Smith écrivit quelque chose sur son carnet.

— Des avions de chasse vous rattrapèrent au-dessus de Springfield. Et ils remarquèrent quelque chose de bizarre lorsque le général Dorfwill sauta, exact ? Pourriez-vous être plus précis à ce sujet, colonel ?

— Bizarre ? Eh bien, il sauta sans son parachute. C'est bizarre ça, non ?

— Quelque chose qu'il fit en tombant ?

— Ah oui, il descendit en agitant les mains. Comme s'il était en parachute. Comme s'il manœuvrait le parachute. C'est ce qu'ont rapporté les pilotes des avions de chasse.

— L'un d'entre vous, messieurs, aurait-il des photos du général Dorfwill pendant sa chute ? Quelle était son expression ?

— Malheureuse, dit le général Withers, faites-moi confiance. Malheureuse.

Le colonel et les hommes du FBI rirent. Finalement le général rit lui aussi de sa propre plaisanterie. Seul le docteur Smith resta impassible.

— Je ne le pense pas, dit-il, et il rangea son carnet dans sa poche. Merci à tous. J'ai tout ce qu'il me faut.

Lorsque l'étrange docteur du bureau du Président quitta la pièce, le général Withers secoua la tête et murmura doucement :

— Et c'est ça qui est proche du Président.

Un murmure d'incrédulité traversa la pièce. Le général Withers commença alors à poser les questions qu'il considérait importantes : position de vol, communications radio, ordres de mission. Il questionnait, penché sur la table, son menton en avant, ses yeux pénétrants fixant son interlocuteur. Il avait un visage fort et sympathique qui avait d'ailleurs illustré plusieurs magazines.

Il garderait ce visage pendant encore environ quatorze heures, avant qu'il ne soit transformé en confiture, sur son propre oreiller, dans son propre lit de sa propre maison à Alexandrie, Virginie. Sa destruction serait si rapide et silencieuse que sa femme ne se réveillerait que lorsqu'elle sentirait quelque chose d'humide sur son épaule et se retournerait pour dire à son mari d'arrêter de lui baver dessus.

Le général Withers n'avait commis aucun crime, autre que d'être un maillon possible dans la chaîne qu'une organisation, appelée CURE, voulait casser à tout prix. Sa signature sur les papiers de transfert du général Dorfwill était son propre arrêt de mort.

Cette signature fut vérifiée en quarante-cinq minutes après la sortie de cet étrange docteur Smith de la salle de réunion au Pentagone. Dans l'heure qui suivit, des agrandissements photographiques étaient en route vers Smith. Des agrandissements d'un film seize millimètres, pris de toute évidence d'avion, d'un homme tombant. En regardant les photos, le technicien du laboratoire pensa : « drôle de chose ». Il se pencha pour regarder à travers une loupe le visage sur l'une des photos.

L'homme qui tombait avait la bouche en cœur, comme s'il était en train de siffler, tout en s'approchant du sol. « Mais bien sûr, c'est absurde », se dit le technicien.

Quelques heures plus tard, une analyse détaillée des photos fut effectuée par un psychologue. Son rapport, ainsi que les notes du docteur Smith, furent codés et introduits dans un énorme système d'ordinateurs au sanatorium de Folcroft pour être confrontés avec les faits connus de la vie de Clovis Porter.

L'ordinateur ronronna pendant un moment, pesant et rejetant des probabilités et finalement imprima : « Nécessite détails exacts sur la mort de Clovis Porter. Qu'a-t-il fait dans ses derniers moments ? Vérifier s'il fredonnait ou sifflait ».

En quelques minutes un organisme géant, récolteur d'informations fut mis en route et aboutit à un banquier européen qui acceptait de rendre un service à l'un de ses riches clients. Le banquier ne saurait jamais qu'il était devenu dès cet instant une des pièces d'un réseau de lutte contre le crime, connu sous le nom de CURE.

S'il avait de la chance, il n'entendrait jamais parler de CURE, car c'est ainsi que CURE avait été conçue. Parce que les États-Unis

n'avaient pas à être fiers d'une telle invention. CURE, crée quelques années auparavant, lorsque les nuages de chaos et de l'anarchie pesaient lourdement sur l'avenir américain, n'était en définitive que l'aveu du mauvais fonctionnement de la constitution américaine.

L'homme qui fit cet aveu était alors président des États-Unis. La guerre au crime était sur le point d'être perdue. Le crime prospérait, le chaos grandissait. L'Amérique allait bientôt soit régresser, soit devenir un État policier.

Ce jeune Président fit un choix. Il créa CURE. Et afin qu'aucun des Présidents suivants ne puissent étendre leur pouvoir au travers de cette organisation extra légale, le contrat stipulait que le Président ne pouvait donner qu'un seul ordre : celui du démantèlement. Tout le reste n'était que des demandes.

Et afin que CURE, elle-même, ne puisse pas devenir trop puissante, l'usage de la violence fut limité à un seul homme. Cet homme avait été minutieusement choisi. Il s'agissait d'un individu comme les autres, mais sans famille, que CURE avait décidé de faire mourir. C'est pourquoi, après un coup monté sans bavures, ce jeune homme, policier à Newark, fut électrocuté publiquement. Mais il survécut et se réveilla pour devenir la seule arme de CURE : l'implacable, Remo Williams [4].

Il fut le troisième homme à connaître CURE. Et lorsque son recruteur fut cloué sur un lit d'hôpital, risquant de compromettre l'organisation, le troisième homme, Remo Williams, reçut l'ordre de réduire l'effectif à deux. Et deux ils étaient restés depuis. Remo Williams et le docteur Harold K. Smith, l'homme qui dirigeait CURE et qui parfois cédait aux requêtes des Présidents qui lui demandaient – demandaient seulement – de les aider.

Il n'y avait donc que ces deux-là qui étaient au courant. Mais à travers le monde, des milliers travaillaient pour CURE, sans même imaginer un instant son existence. Des agents fédéraux, des inspecteurs agricoles, des inspecteurs des douanes dans d'autres pays, des petits criminels... tous faisaient partie d'un service d'informations à travers le monde et fournissaient des données aux ordinateurs voraces de CURE dans le but de traquer le crime. Et maintenant, la dernière recrue était un jeune banquier européen qui rendait un service à un riche client, essayant de savoir ce qu'une personne nommée Clovis Porter, faisait au moment de sa mort.

CHAPITRE IV

Mais ce n'était pas de Clovis Porter que l'on parlait ce soir-là à Washington.

Tout Washington regardait le porte-parole de l'armée de l'air faire sa déclaration officielle sur l'incident de St Louis. Un réservoir sous le fuselage était tombé d'un avion dans le dépôt d'ordures de St Louis. Oui, il s'agissait d'un bombardier atomique. Non, aucune arme nucléaire n'avait été lâchée sur St Louis. Non, une telle arme n'aurait pas explosé, même si elle avait été lâchée. Oui, le pilote avait sauté après l'incident. Un accident tragique. Oui, le gouvernement a interdit tout survol des villes américaines par des bombardiers nucléaires.

— Alors pourquoi, demanda l'arrogant journaliste de la télévision, les lumières fixées sur le visage de marbre du porte-parole officiel, alors pourquoi ce bombardier volait-il au-dessus de St Louis ?

— Erreur de navigation.

— Cela pourrait-il se reproduire ?

— Même pas une chance sur un million.

Lorsque le maître d'hôtel, sur un signe de tête de l'ambassadeur, éteignit la télévision dans le grand salon aux rideaux tirés, des rires étouffés circulèrent dans l'assemblée. Les verres se remirent à tinter.

Un homme s'esclaffa.

— L'étonnant n'est pas que l'Amérique mente, commenta l'ambassadeur d'Urdush. C'est qu'elle mente aussi mal. Peut-être a-t-elle besoin de plus de pratique.

— Vous vous êtes mis dans de beaux draps, n'est-ce pas ? dit l'attaché de l'Air britannique à l'amiral américain.

L'amiral répondit, d'une manière glaciale, qu'il ne voyait pas à quels draps l'attaché britannique faisait allusion.

— Vraiment, mon vieux, tout le monde sait qu'une bombe nucléaire est tombée sur une de vos propres villes.

— Je n'étais pas au courant, dit l'amiral.

— Eh bien, espérons que les électeurs demeureront aussi bêtement inconscients que vous. Mauvaise affaire les têtes nucléaires. Pardon ?

La femme de l'ambassadeur de France essayait de détendre l'atmosphère, en demandant pourquoi les militaires semblaient toujours plus puissants sexuellement que les autres hommes.

Le colonel britannique accepta le compliment, faisant remarquer que tous les hommes étaient plus virils en présence d'une beauté.

— Oh ! Colonel, minauda la femme de l'ambassadeur de France.

— J'ai remarqué en revanche que les militaires de haut grade et plus particulièrement ceux défendant des pays qui demeurent puissants sur l'échiquier mondial ont moins de temps à consacrer à leur vie sexuelle, dit l'amiral.

Le sourire sur le visage de la femme de l'ambassadeur de France se figea, sans se modifier d'un millimètre.

— Nous avons tous nos difficultés, n'est-ce pas, amiral ? dit le colonel britannique avec indifférence.

La femme de l'ambassadeur de France portait un chemisier transparent, ce qui, dans ce genre de cocktail, attirait autant l'attention qu'une étoile de général – c'est-à-dire pas la moindre.

Le bourdonnement de la réception s'interrompit soudainement, une masse de cheveux blonds faisait son entrée. Un visage, à la froide perfection de la beauté, puis un sourire qui faisait haleter les hommes. C'était un sourire aussi éclatant que le diamant et aussi naturel dans son étrange beauté qu'un fjord norvégien.

Celui de la femme de l'ambassadeur de France se transforma en un mince sourire de résignation. D'autres femmes firent semblant de ne pas se sentir menacées, surveillant de près les visages de leurs maris respectifs. Elles virent des bouches s'ouvrir, des langues lécher des lèvres et une pauvre femme vit son mari soupirer. Elle fit immédiatement un commentaire calculé mais désastreux sur l'âge de son mari. Il répondit honnêtement :

— Je sais, et c'est bien dommage !

Après quoi il lui faudrait plusieurs semaines de cour assidue auprès de sa femme pour qu'elle consente de nouveau à coucher avec lui.

— Bon sang ! Qui est-ce ? demanda le colonel britannique.

— C'est le docteur Lithia Forrester, expliqua la femme de l'ambassadeur de France. Elle est superbe, n'est-ce pas ?

— C'est la plus belle femme que je n'aie jamais vue, avoua le colonel.

— Elle paraît saine, concéda l'amiral américain.

Il pensait à la fermeté de ses seins qui rebondissaient sous la robe drapée de soie noire.

— Saine ? Est-ce là tout ce que vous trouvez à dire ? commenta le colonel britannique.

L'amiral regarda son verre, puis leva les yeux sur le visage

sincèrement choqué du colonel.

— Dans vingt ans elle sera peut-être faite comme un ballon. Rien ne dure. Rien.

— Dans vingt ans, Amiral, elle sera toujours la plus belle femme que j'aie jamais vue. Jamais. Et je ne parle pas de Washington ou de Paducah ou du pont d'un bateau. Je parle du monde entier.

— Un nichon, colonel, est un nichon. Un nez est un nez. Et une bouche est une bouche. Ils finissent tous par se ressembler étrangement dans la tombe.

— Mais nous ne sommes pas encore sous terre, monsieur, protesta le colonel britannique. Du moins pas tous.

— Oh ! Elle vient par ici, annonça la femme de l'ambassadeur de France. Et elle enchaîna :

— Bonjour ma chérie.

Le colonel britannique rajusta sa cravate et se redressa en claquant presque des talons. L'Amiral avala une gorgée de son martini-dry.

— Messieurs, je voudrais vous présenter le docteur Lithia Forrester, Lithia est une grande amie de l'ambassade. Voici le colonel Sir Disly Rumsey Puck, attaché de l'Air à l'ambassade de Grande-Bretagne. Et voici... Amiral, excusez-moi, mais je ne crois pas connaître votre nom.

— Crust. James Benton Crust. Vous pouvez m'appeler Amiral.

La femme de l'ambassadeur rougit devant tant de grossièreté. Le colonel Disly Rumsey Puck rayonna. Et le docteur Lithia Forrester rit à gorge déployée, s'appuyant sur le bras de l'amiral Crust. L'Amiral ne pouvait retenir une gaffe, même quand il essayait.

— Amiral, je suis ravie de faire votre connaissance, dit le docteur Lithia Forrester.

— Vous pouvez m'appeler Jim, dit l'amiral. Mais ne me touchez pas.

Lithia Forrester se remit à rire. Toute l'assemblée la regardait secrètement, secrètement car les hommes avaient capté le message dans les yeux de leurs femmes. Elle se pencha en avant et embrassa l'amiral James Benton Crust sur la joue.

— Est-ce que ça c'est toucher, Jim ?

— Non, ça c'est permis, dit-il.

— Vous vous connaissez donc ? demanda la femme de l'ambassadeur de France.

— Non. Nous venons de faire connaissance, répondit Lithia Forrester.

— Oh ! s'exclama le colonel Sir Disly Rumsey Puck.

Et après que Lithia Forrester eut orienté à maintes reprises la conversation vers l'amiral Crust, la femme de l'ambassadeur de France

s'excusa, et le colonel Rumsey Puck finit par baisser pavillon, s'en allant rejoindre les autres invités. Il n'avait jamais compris ce qui rendait l'Amérique si brillante, mais peu importe ce que c'était, l'amiral entre deux âges, lui, l'avait compris.

Rumsey Puck avait abandonné la partie après avoir essayé d'interrompre le commentaire du docteur Forrester sur le pauvre général Dorfwill. Il avait été interné dans son institut thérapeutique, et avait souffert de ce qu'elle appelait « le syndrome de la puissance ». Ce genre de malades étaient faciles à guérir, car ils n'étaient pas vraiment malades, ils ne faisaient que répondre normalement à des stimuli anormaux.

— C'est presque comme le genou d'un joueur de football, expliqua le docteur Forrester. Le joueur est sain. Le genou est sain. Mais le joueur finit par avoir des lésions au genou car l'articulation n'a pas été prévue pour encaisser une pression de cent kilos courant quatre-vingt-dix mètres en dix secondes.

— Nous avons remarqué au Congo, dit le conseiller belge, un grand Flamand, triste, que les hommes qui avaient...

— Excusez-moi, Monsieur, interrompit le docteur Forrester, mais les hommes qui tâtonnent dans la jungle ne sont pas les mêmes que ceux qui ont la responsabilité de la puissance nucléaire. Je trouve que notre pays a très bien fait de ne pas faire sauter ce monde à la con. J'ose dire que je ne dormirais pas la nuit si c'étaient des hommes moins valables qui contrôlaient ce genre de puissance.

Il se retourna alors vers l'amiral qui, bizarrement, semblait avoir grandi de trois centimètres. Le représentant du roi des belges s'inclina légèrement et s'excusa. Lithia Forrester continua à expliquer comment elle aurait pu guérir le pauvre général Dorfwill si elle avait eu tout simplement le temps de s'en occuper.

Peu de temps après, Rumsey Puck la vit serrer la main de l'amiral. Lorsqu'elle quitta le grand salon, les femmes semblèrent renaître.

En sortant de l'ambassade, elle accorda à peine un regard à son chauffeur et s'installa à l'arrière de sa Rolls Royce afin de ruminer un problème d'importance. Elle le rumina en traversant les grilles du Centre d'études du conditionnement humain. Elle le rumina même dans l'ascenseur jusqu'au dixième étage, où elle déboucha dans une chambre en forme de petit salon. Et lorsqu'elle fut sûre d'être seule, elle enleva sa robe de soie noire, et l'envoya contre le mur.

— Merde !

Cela lui était égal d'avoir perdu le général Dorfwill. Cela faisait partie du plan. Il devait mourir car il ne fallait pas que le pauvre idiot revienne à terre, et qu'on lui demande ce qui l'avait décidé à lâcher une bombe nucléaire sur St Louis.

Clovis Porter devait mourir. On ne pouvait pas deviner qu'il découvrirait accidentellement le projet. D'accord c'était un banquier, mais il était républicain. Et d'Iowa. Il aurait dû faire ce qu'on attendait de lui, faire des recherches mais ne rien trouver. Puisqu'il était allé trop loin, il fallait le supprimer.

Mais le colonel des Forces Spéciales, était une erreur. Une erreur coûteuse. Et ce n'était pas l'erreur en soi qui était coûteuse, mais bien le nouvel élément qu'elle faisait apparaître.

Lithia Forrester se dirigea vers un bureau en marbre et prit un carnet jaune dans le tiroir. Elle dessina un diagramme avec une série de points le long d'une flèche.

Le premier point était l'homme de sécurité de la compagnie téléphonique. Il avait découvert cette ligne spéciale brouillée au sanatorium de Folcroft. Ça, c'était le deuxième point. Et le Président s'était servi de cette ligne, le soir où la secrétaire de Porter s'était présentée à la Maison-Blanche. Puis la conversation au sujet de « cet homme mystérieux » et ça, c'était le dernier point : « l'homme mystérieux » à Miami Beach. De toute évidence, un genre de détective privé. Et c'est là qu'elle avait commis son erreur.

Puisque le projet avançait, cette personne devait être éliminée. Mais elle avait eu tort de se servir du colonel des Forces Spéciales. Ça lui avait pourtant paru une excellente idée. Il pouvait ainsi renforcer sa faible image masculine. La grosse difficulté avait été de réussir à le convaincre de s'entourer d'autres hommes au lieu d'aller jouer à Tarzan tout seul. Eh bien, elle l'avait convaincu.

Alors pourquoi cet agent, ce Remo Donaldson, était-il toujours vivant ? Comment le colonel avait-il fait pour réussir à se faire tuer ? C'était le problème avec les gens des Forces Spéciales, avec les commandos et les rangers. Si quelqu'un pouvait louper une mission, c'était bien eux. Des casse-cou. Les officiers du personnel avaient raison. On ne confie pas des missions importantes à ces bouffons. Dorfwill aurait très bien accompli cette mission. Même Clovis Porter aurait réussi.

Et sur le bloc jaune elle traça un grand X sur le dernier point. Elle leva alors les yeux vers le ciel noir qu'elle voyait au-dessus de sa tête à travers un gigantesque dôme en plexiglas, le dernier cri en décoration. Elle savait que c'était la dernière mode, puisque c'est elle qui l'avait conçu. Et elle n'avait jamais jusqu'à présent conçu quoi que ce soit qui ait échoué.

CHAPITRE V

L'homme qui était représenté par le dernier point, sur le bloc jaune de Lithia Forrester, se trouvait à ce moment-là à l'aéroport de Dulles, près de Washington, essayant de trouver un moyen pour faire comprendre à son employeur, le docteur Harold K. Smith, les raisons pour lesquelles il démissionnait.

— Il s'agit là d'un cas tout à fait spécial, dit Smith. Probablement le plus important que nous n'ayons jamais eu.

Remo Williams, que Lithia Forrester connaissait sous le nom de Remo Donaldson, se décida pour l'approche directe.

— Allez vous faire cuire un œuf, dit-il. Chaque fois que l'un de vous perd un trombone quelque part, je finis par me casser le cul sans préavis. Je ne crois pas que vous réalisiez qu'il me faut deux semaines pour être en super-forme.

Il but son eau et repoussa le riz. Ce n'était pas du riz sauvage, mais de la production de masse, garantie incollable, et cuit en une minute. Aussi avait-il la valeur nutritive d'un crachat. Cela lui ferait autant de bien de manger de la barbe à papa.

Il se souvint d'une phrase qu'il avait lue une fois : « L'eau contient tous les éléments nutritifs nécessaires. » Les enseignements de Chiun faisaient maintenant partie intégrante de son être, et l'eau était importante, même si parfois il avait envie d'un verre de Seagram, ou d'une bière. Il se permettait une cigarette mais uniquement en de très rares occasions.

Le garçon demanda si le riz n'était pas bon. Le docteur Smith répondit pour Remo :

— Non, le riz est très bien, c'est tout simplement certaines personnes qui ont un goût bizarre.

— Comme de vouloir voir le lendemain, bafouilla Remo, regardant les avions décoller et atterrir. Qu'est-ce que c'est, cette fois-ci ?

Le docteur Smith se pencha sur la table et murmura :

— Le gouvernement des États-Unis est à vendre.

Remo reporta son attention sur la table, regarda son verre d'eau,

et, laconique, dit :

— Et quoi d'autre ?

— Je veux dire en vente sur les marchés mondiaux.

— Oh ! Il devient international. Eh bien, c'est ce qui se passe depuis un quart de siècle, suggéra Remo.

— Je veux dire que quelqu'un met en vente le contrôle des départements clefs du gouvernement des États-Unis. Le ministère de la Défense, la Sécurité nationale, le ministère des Finances, le système d'espionnage, en vente.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Achetez.

— Soyez sérieux, dit Smith.

— Je le suis, nom d'un chien ! Je le suis ! Je suis sérieux quand je décapite un bonhomme. Un bonhomme que je n'ai jamais connu. Je suis sérieux lorsque la seule chose qui m'intéresse chez un individu, c'est son mouvement à droite ou à gauche. Je suis sérieux quand je dis que tout cela n'a plus vraiment d'importance et n'en a vraiment jamais eu. Et nous avons tous été stupides d'y croire.

Remo se retourna vers les avions et ajouta :

— Cela fait longtemps que j'y pense, Smith, pour moi c'est fini.

— O.K., dit Smith, d'accord. Allez, sortons d'ici, j'ai quelque chose à vous dire.

— Si vous avez l'intention de m'éliminer, ne vous fatiguez pas inutilement : vous n'y arriverez pas, dit Remo.

— Je ne serai pas assez fou pour essayer, Remo.

— Absurde. Vous êtes assez dingue pour essayer n'importe quoi quand il s'agit de ce pays. Vous essayeriez de gagner un raz de marée de vitesse. Je devrais vous éliminer tout de suite, et puis voir sur quelles détenteles les ordinateurs de Folcroft vont appuyer.

— Je veux juste vous parler, Remo. Il s'agit d'un homme nommé Clovis Porter.

— Clovis Porter ? Vous les *wasp* [5], vous avez vraiment le chic pour les noms.

— Vous êtes peut-être un *wasp* vous-même, Remo.

— Possible, manquerait plus que ça. Clovis Porter ?

Mais Smith ne parla pas dans le taxi qui les emmena en ville, et ce ne fut que plus tard, lorsqu'ils déambulaient dans les rues de Washington, que Smith ouvrit le dossier sur Clovis Porter, racontant tout jusqu'à la dissolution de la vieille fortune familiale.

— Voyez-vous, Porter a investi sa fortune et sa vie pour savoir ce qui se passait. Comme d'autres hommes que vous avez connus, il pensait que l'Amérique valait non seulement sa fortune, mais aussi sa vie.

Les deux hommes traversèrent la frontière invisible, entrant dans le ghetto noir, la ligne de démarcation n'était pas indiquée par des

maisons en ruine, mais par une absence croissante de visages pâles. Quelques personnes regardaient par la fenêtre, étonnées de voir deux hommes blancs déambuler à travers leur quartier comme si l'on était en plein jour.

Remo donna un coup de pied dans une boîte de bière.

— C'était Porter, dit Smith, et c'était Mac Cleary. Vous vous souvenez de Mac Cleary ?

— Oui, très bien.

— Il croyait que l'Amérique valait une vie. La mienne, la vôtre, la sienne.

— Quand est-ce que ça s'arrête ? demanda Remo.

— Où est-ce que cela s'est arrêté pour Mac Cleary ? demanda Smith.

— Quand vous l'avez tué, dit-il en répondant à sa propre question. Et il savait pourquoi vous deviez le faire.

Remo posa sa main sur l'épaule de Smith, et Smith leva un visage marqué, reflétant une vie difficile. La première mission de Remo avait été de tuer Mac Cleary, l'homme qui l'avait engagé, parce que Mac Cleary avait été blessé et, sous l'effet de drogues, il aurait pu parler.

— Je n'ai jamais tué Mac Cleary, avoua Remo. Je ne l'ai jamais tué.

— Quoi ?

— Je ne pouvais pas. Il me suppliait et je ne pouvais pas le faire. Alors il l'a fait lui-même.

— Oh non ! dit Smith.

— Ouais, et quand je l'ai lu dans les journaux, j'ai trouvé bon que ma mission soit accomplie. Et j'ai bu un coup à la stupidité de Mac Cleary.

— Je ne savais pas, dit Smith, et sa voix flancha. Je ne savais pas.

— Ouais. Et puis une mission à succédé à une autre mission, puis une autre, et avec l'entraînement de Chiun, c'est devenu comme une seconde nature. Et maintenant c'est la même chose que de pointer à l'usine. Savez-vous ce que je ressens quand je tue un homme ?

— Non, dit Smith doucement.

— Rien du tout. La plupart du temps, je pense à ma technique. Ce sont des vies humaines et je m'en fous.

— Qu'est-ce qui vous gêne ?

— Je suis en train de vous l'expliquer, nom d'un chien.

— Ce n'est pas clair. Pourquoi cette attitude, tout d'un coup ?

— Ce n'est pas tout d'un coup. C'est une accumulation de choses.

— Vos nouveaux visages vous gênent, n'est-ce pas ?

— Et comment ! soupira Remo.

— On vous ramènera à quelque chose qui vous ressemble plus, la prochaine fois.

— À moins que vous ne disiez au chirurgien de dérapier, car je serai devenu tout à fait indésirable.

— À moins que je fasse cela, approuva Smith.

— Je pourrais subir une intervention comme ça, sans anesthésie, dit Remo.

— Je vous crois.

— Je sais que Chiun vous servira de détente, si vous tournez l'arme contre moi.

— C'est évident. C'est un professionnel, lâcha Smith.

— Rien que ça, c'est une raison que je n'ai même pas, constata Remo amèrement.

Smith appuya sa mallette contre un réverbère et l'ouvrit. Remo fit un geste imperceptible, prêt à agir si nécessaire. Mais Smith n'en sortit qu'un magnétophone.

— Je veux que vous écoutiez ceci, dit-il, et il tourna le bouton.

La voix était celle de Clovis Porter.

Et au coin d'une rue, à Washington, sous un réverbère, Remo entendit un fermier de l'Iowa faire ses adieux à sa femme qu'il aimait, adieux quand même parce qu'il aimait son pays encore plus.

— D'accord, salaud. Une dernière fois.

CHAPITRE VI

Dorénavant Philander Jackson renoncerait à assommer les gens par-derrière. Piggy Smith et Dice Martin ne pourraient plus se servir de leurs jambes et Boom Boom Boseley chercherait un travail où il n'aurait pas besoin de ses mains.

Non pas que Boom Boom ait jamais travaillé autrement que sporadiquement comme laveur de voitures ce qui était d'ailleurs aussi le cas de Philander, Piggy et Dice.

Mais ils avaient maintenant une bonne excuse pour être au chômage. Cette pensée ne les consolait guère dans la salle des urgences de l'hôpital Fairbanks. Piggy rejetait toute la responsabilité de ce qui leur était arrivé sur Philander en le traitant de tous les noms et faisant ainsi passer un fort mauvais quart d'heure à la mère de ce dernier. Dice, lui, n'était pas prêt de s'en prendre à qui que ce soit. Il n'avait pas très bien vu ce qui s'était passé. Quant à Boom Boom, il était trop occupé à grogner de douleur pour accuser les copains. Si quelqu'un avait pu déchiffrer ses grognements inintelligibles, il aurait compris que Boom Boom en voulait à son poignet de lui faire aussi mal.

Ce qui était d'ailleurs profondément injuste envers le poignet de Boom Boom. Car n'importe quel poignet aurait fait mal après que ses os aient été transformés en bouillie sanguinolente.

Mais comment Philander aurait-il pu se douter de ce qui allait arriver ? Deux Blancs seuls dans les rues du ghetto noir, juste avant la fermeture des bars, et ces deux oies sauvages prenaient leur pied en écoutant l'enregistrement d'un type qui parlait d'une drôle de façon. C'était trop beau pour être vrai. Une occasion à ne pas manquer.

Philander, Piggy, Dice et Boom Boom, décontractés, se racontant des coups, et sans oseille. Ces deux gus étaient un cadeau du ciel. Un cadeau en or. Particulièrement le vieux maigrichon.

Alors, Philander, Piggy, Boom Boom et Dice, relaxes, s'approchèrent.

— Salut les mecs, avait dit Philander.

Le vieux maigrichon leur jeta un coup d'œil, puis continua à

discuter avec l'autre type.

— J'ai dit salut, les mecs, répéta Philander.

— Salut, dirent Boom Boom, Dice et Piggy.

— Ah ouais. Bonsoir, répondit le vieillard maigrichon à l'attaché case.

Il ne semblait pas gêné du tout.

— Vous auriez pas cent balles ? demanda Philander.

Alors l'autre gus dit :

— Allez vous faire foutre. On n'est pas la caisse d'allocations chômage.

— Faut pas t'énerver comme ça, Max. Tu sais où tu es ?

— Avec les singes, au zoo ?

— C'est ça, Max, rigole. Tu verras ce qui t'arrivera.

Le vieux shnock interrompit :

— Écoutez, on veut pas d'histoires. Laissez-nous tranquilles et il ne vous sera fait aucun mal.

Piggy rigola. Dice se fendit la gueule d'un large sourire. Philander gloussa. Et Boom Boom sortit la petite chose amoureusement enveloppée dans un chiffon doux et propre.

Le revolver resplendit dans la lueur du réverbère, comme si le métal transpirait.

— Dès que je vois un sale Blanc, peux pas m'empêcher d'avoir envie de le descendre, dit Boom Boom.

— C'est un grand susceptible, glissa Philander confidentiellement aux deux gus.

— Je tuerais leur mère avant qu'ils naissent, continua Boom Boom.

— Feriez mieux de nous filer votre fric, les mecs, dit Philander. C'est un méchant.

Et alors le jeune Blanc, parla avec le plus vieux, comme si Philander, Piggy, Dice et Boom Boom avec son revolver n'existaient pas.

— Nous sommes d'accord. Le général sera le premier ce soir, puis je vous appelle demain dans la matinée. Je fais venir Chiun. Je ne suis pas aussi en forme que je devrais l'être.

— D'accord, répondit l'autre, maintenant j'ai l'impression que vous comprenez pourquoi il est si important que nous soyons sur cette affaire. Tous les autres sont brûlés car ils sont connus.

— J'ai des mauvaises nouvelles pour vous, ajouta le jeunot.

Boom Boom regarda Philander et haussa les épaules, Dice et Piggy pointèrent un index tournant à leurs tempes, indiquant par-là que les deux mecs étaient givrés.

Debout au milieu du Harlem de Washington, ces deux demeurés discutaient affaires comme s'ils allaient repartir de là entiers, alors

qu'ils avaient devant eux quatre durs avec un revolver prêts à leur faire la peau.

— Mauvaise nouvelle, dit le jeunot, quelqu'un est au courant. On a essayé de m'avoir à Miami. Nous ne sommes plus entièrement inconnus. Il y a une fuite quelque part sur la ligne.

Le vieux croulant mit sa main devant sa bouche.

— Il n'existe qu'une seule autre personne qui...

— En effet, répondit le jeune dingue.

— Mon Dieu ! s'exclama le vieux fou maigrichon. J'espère que ça ne signifie pas ce que je pense que ça signifie.

Alors, à bout, Boom Boom se mit à jurer et amena le revolver tout contre le visage du jeunot.

— Y a quelque chose qui vous ennuie les mecs ? dit Boom Boom, peut-être bien que c'est pas assez clair pour vous, mais c'est un hold-up.

— Bon, dit le jeune sur un ton vraiment gentil. Combien voulez-vous ?

— Combien vous avez ? demanda Boom Boom.

— Je vais vous donner cent à chacun et on en parle plus.

— Cinquante, dit le vieux à l'attaché-case.

— Allez jusqu'à cent, dit le plus jeune des deux givrés, on va pas très loin avec cinquante de nos jours.

— Cent par ici, cent par-là. Ça finit par faire une somme. Soixante-quinze.

— D'accord, soixante-quinze, dit le jeunot.

— Et ta sœur ! grinça Boom Boom, agitant le revolver, car apparemment ils n'avaient pas l'air de l'avoir remarqué. C'est un hold-up, et j'ai le droit de dire combien je veux.

— Soixante-quinze, ça vous va ? demanda le plus jeune.

— Non, dit Boom Boom.

— Certainement pas, renchérèrent Piggy et Dice. On veut tout ce que vous avez, la mallette avec.

— Eh bien, je suis désolé, dit le jeune Blanc. Puis tout se passa très vite.

Boom Boom hurlait en sautant, secouant sa main qui retombait mollement, comme si elle n'était plus retenue que par des élastiques.

Piggy et Dice étaient par terre, leurs jambes raides, puis Philander crut voir une main blanche dans un éclair, mais il ne pouvait en être absolument sûr.

Quand il se réveilla à l'hôpital l'éclair blanc était toujours imprimé sur sa rétine, mais on lui dit qu'il devait se calmer, qu'il n'y avait plus aucun danger.

CHAPITRE VII

Madame Vance Withers ne raconta pas tout à la police. Oui, elle s'était réveillée en pleine nuit, et avait trouvé son mari mort à côté d'elle. Plus de visage. C'était horrible. Elle n'avait rien entendu. Rien.

— Vous voulez nous faire croire, madame, que quelqu'un a fait ça à votre mari et que vous n'avez rien entendu ?

Le détective était assis sur son nouveau canapé, son costume à trois cent cinquante francs sur son canapé en cuir à neuf mille francs, et il osait lui parler sur un ton désagréable, tout en prenant des notes sur un petit carnet. Il n'était que sergent ou quelque chose comme ça.

— Votre colonel sait-il que vous parlez aux gens sur ce ton-là ?

— Je suis policier, madame, pas soldat.

— Eh bien, le général Withers, lui, était un soldat, répliqua M^{me} Withers sur un ton glacial.

Elle avait rapidement enfilé un léger truc à frou-frous rose et maintenant elle regrettait de ne pas avoir quelque chose de plus sérieux sur le dos. Comme un tailleur. Et peut-être d'avoir cet entretien sur la terrasse. Elle n'aimait pas que le sergent soit aussi familier. C'était un manque de respect envers feu le général Vance Withers.

Deux aides en blouse blanche emportèrent le corps du général en traversant le salon. Un drap blanc recouvrait ce qu'il restait de sa tête.

— Ouais, madame, nous sommes au courant que le général était un soldat.

— Je sens un certain manque de respect dans votre voix, sergent. L'insubordination dans le comportement, cela existe, vous savez.

— Madame, je ne suis pas un soldat.

— C'est évident.

— Vous étiez seule avec le général quand il a été assassiné, madame Withers. Je suis désolé, mais cela fait de vous une suspecte.

— Ne soyez pas grotesque. Le général Withers était un général à quatre étoiles, et avec de bonnes chances d'obtenir sa cinquième. Pourquoi l'aurais-je tué ?

— Son rang n'était peut-être pas le seul lien entre vous, madame.

Il y a parfois d'autres choses entre un homme et une femme.

— Vous n'êtes vraiment pas un soldat, n'est-ce pas ?

— Vous prétendez toujours n'avoir rien entendu ?

— C'est exact, dit M^{me} Withers.

Elle serra son déshabillé rose autour de ses épaules. C'était une assez jolie femme avec la sensualité de l'entre-deux-âges. L'époque des dernières tentatives nostalgiques d'un corps qui ne peut plus porter d'enfant.

M^{me} Withers avait néanmoins un petit secret qu'elle n'avait aucune intention de partager avec un conscrit. Elle écouta donc le policier désagréable, caporal ou peu importe ce qu'il était, en pensant à ce qui lui était arrivé. En effet, la femme du général avait entendu quelque chose qui l'avait réveillée. Elle s'était retournée, puis elle avait senti des mains merveilleuses caresser son visage, des doigts légers lui fermer tendrement les paupières. Ensuite les mains puissantes et douces étaient descendues plus bas, avaient réveillé son corps jusqu'à ce qu'elle soit vibrante de désir, haletante, quémendant ces mains encore et encore. Finalement il y eut l'explosion ; jamais elle n'avait rêvé qu'un tel accomplissement de son être soit possible. Son extase était complète et elle avait crié :

— Vance, Vance Vance.

Et les mains merveilleuses étaient toujours là pour garder ses yeux doucement fermés et pour prolonger son heureuse béatitude. Comblée, elle s'était rendormie et s'était réveillée à nouveau lorsqu'elle avait cru sentir Vance lui baver sur l'épaule.

Elle se retourna, et l'oreiller de son mari n'était plus qu'une éponge imbibée de sang. Il n'avait plus de visage. Elle s'effondra en hurlant : Non ! Non !

Elle avait appelé la police et maintenant elle était là, pas trop affligée.

— Je vais vous poser ma question, madame Withers. La tête de votre mari a été pratiquement arrachée et vous n'avez rien entendu ? Pas même un cri ?

— Non, dit-elle. Je n'ai rien entendu. On ne peut pas entendre des mains qui se déplacent.

— Comment savez-vous que c'était des mains ?

« Hmm, pensa-t-elle, j'ai commis une erreur. »

— Eh bien, madame, sachez que nous ne pensons pas que les mains d'un homme aient pu faire ça.

M^{me} Withers haussa les épaules. « Ces conscrits sont vraiment très bêtes. »

CHAPITRE VIII

Il y avait des avantages certains à être la secrétaire particulière d'un banquier de la très vieille maison des Rapfenberg. Le salaire était intéressant. Beaucoup de voyages. L'impression de savoir des choses importantes, même si parfois elles étaient un peu trop difficiles à comprendre.

C'était un bon job, surtout pour une jeune Américaine de vingt-quatre ans qui était à l'origine venue à Zurich pour skier. Eileen Hamblin se répétait tout cela en essayant de se convaincre que les trois derniers mois n'avaient pas été aussi terribles que ça.

Il n'y avait pas eu de voyage, elle réalisa que c'était là la source de son malaise. Elle avait été, pour ainsi dire, enchaînée à ce bureau pendant trois mois parce que M. Amadeus Rentzel avait du travail à faire à Zurich. Pour la première fois il lui arriva de soupçonner que la banque soit monotone. Tout simplement ennuyeuse. La banque pensait-elle, non formée à la manière suisse, pouvait être quelque chose de particulièrement triste.

Si elle avait été une parfaite secrétaire, elle aurait pu essayer d'apprendre quelque chose, la finance et la politique monétaire, par exemple, afin de pouvoir participer à l'excitation que les autres semblaient y trouver. L'or était de l'or et l'argent de l'argent. On s'en servait pour faire des bijoux. Mais l'argent on s'en servait aussi pour payer le loyer. Elle n'arrivait pas à trouver la moindre relation entre la monnaie papier dont elle se servait chez l'épicier et la pile d'or enterrée dans un fort quelque part.

M. Rentzel avait tenté de le lui expliquer, mais en vain. Et maintenant il n'essayait plus. Depuis les trois derniers mois il avait changé, passant plus de temps à son bureau, toujours plongé dans des graphiques de liquidités et de réserves et sur les fluctuations de l'or.

Elle se souvenait du jour où cela avait commencé. Il était sorti de son bureau et avait dit :

- Les cours de l'or tombent à la bourse de New York.
- Formidable ! avait-elle répondu.
- Formidable ? Affreux plutôt.

— Peut-on y faire quelque chose ?

— Rien du tout, dit-il en disparaissant dans son bureau.

Depuis ce jour-là, sa première tâche chaque matin était de vérifier le prix de l'or sur les principaux marchés boursiers dans le monde entier. Depuis un mois ils étaient en hausse, ainsi que le moral de M. Rentzel.

Tout d'un coup, M. Rentzel devint très populaire. Avant, il voyageait à travers le monde pour rendre visite à ses clients, avec Eileen. Mais maintenant, c'était les clients qui venaient le voir. On aurait dit les Nations unies depuis quelques mois. Des Orientaux, même des Russes.

Aujourd'hui, il y avait encore un nouveau visiteur. Sa carte portait le nom de « M. Jones ». Eileen s'était permis un très petit sourire contrôlé. L'homme avait un accent à la Curd Jürgens, et s'il était M. Jones, elle, elle était Jacqueline Onassis.

L'homme qui se faisait appeler M. Jones, était actuellement dans le bureau de M. Rentzel, jouant nerveusement avec les fermetures d'une valise en cuir noir, attachée à son poignet par de vieilles menottes.

— Je suis heureux que votre pays ait décidé d'enchérir, lui dit M. Rentzel.

Rentzel était grand avec des cheveux couleur sable et paraissait plus jeune que ses cinquante ans. Il portait des vêtements classiques, non pas parce qu'il aimait ça, mais parce qu'un banquier ne pouvait faire autrement. C'était un très bon banquier.

L'homme à qui il s'adressait – M. Jones sur la carte de visite – était un homme petit et repu, avec un gros crâne chauve et des lunettes à monture épaisse. Il regardait Rentzel sans rien dire, avec encore moins d'intérêt qu'un passager dans le métro lisant une publicité.

— La démonstration de bombardement sur St Louis était très impressionnante, n'est-ce pas ? dit Rentzel.

Jones grogna dans le silence. Puis il y eut d'autres silences. Finalement Jones dit :

— J'ai l'argent ici.

— En dollars ?

— Oui.

— Et avez-vous compris les règles ?

— Pourriez-vous les répéter ? dit Jones, et il allait sortir son stylo de la poche intérieure de la veste de son costume bleu mal coupé, lorsque Rentzel fit un geste de la main pour l'en empêcher.

Jones ramena lentement sa main vide, pendant que Rentzel contourna son bureau pour s'asseoir dans son fauteuil face à Jones de l'autre côté de la grande table en noyer.

Sans attendre il commença à parler :

— Je garde vos deux millions de dollars en tant que dépôt garantissant la bonne foi de votre pays. Les enchères auront lieu d'ici sept jours dans les bureaux new-yorkais de Villebrook Equity Associates.

— Je n'ai jamais entendu parler d'eux, dit Jones.

— C'est bien là la preuve de leur sérieux, dit Rentzel avec un sourire. Ce sont des banquiers, pas des rigolos de relations publiques. De toute façon, c'est moi qui mènerai les enchères. Chaque nation aura droit à une offre, et une seule. Le prix minimum, comme vous le savez, est d'un milliard de dollars. En or. L'enchère la plus élevée, au-dessus d'un milliard de dollars, gagne.

— Un milliard de dollars, dit Jones. C'est un montant respectable.

— Ce qui est en vente est aussi relativement respectable, il s'agit quand même du contrôle du gouvernement de la nation la plus puissante de l'histoire du monde. Au fait, vous devriez connaître vos adversaires. À part votre propre pays, j'attends des enchères de la Russie, de la Chine, de l'Italie, de la France et de la Grande-Bretagne. Et oh ! De la Suisse également.

— Vous, les Suisses, vous avez toujours été des aventuriers, dit Jones en ricanant.

— Et vous les Allemands vous avez toujours été fascinés par la possibilité de contrôler les autres. Ah ! j'allais oublier, les enchères doivent être écrites et sous enveloppe cachetée. Je rendrai aux perdants leurs dépôts de garantie. Je vais bien sûr vous donner un reçu pour le vôtre.

— Cela doit être intéressant de pouvoir vendre un gouvernement, dit Jones. Intéressant bien sûr pour la personne faisant l'opération. Il semblerait que la seule personne capable de le faire soit le Président, ajouta-t-il gauchement.

— Qui le fait n'a aucune importance, dit Rentzel. Le fait est que mon client peut le faire. L'incident avec l'arme nucléaire sur St Louis l'a prouvé. Demain il y aura un autre incident, qui compromettra la CIA. Quand vous en entendrez parler vous le reconnaîtrez. Le pouvoir d'accomplir de telles choses sera le vôtre si vous emportez les enchères.

— Mais un milliard de dollars en or, vous rendez-vous compte de ce que cela représente comme or ?

— Aux environs d'un millier de tonnes, dit Rentzel. Ne vous en faites pas, en Suisse nous avons des facilités pour l'entreposer. Et la confiance de notre client.

— Peut-être renoncerons-nous, dit Jones d'un air renfrogné, simplement parce que cet homme, qui avait réponse à tout, lui déplaissait.

— Ce serait à votre détriment, dit Rentzel. Les autres pays, eux, n'y renonceront pas. On s'en rend très bien compte en voyant que les actions des mines d'or montent sur les marchés boursiers.

Il sourit. Jones savait que Rentzel avait vu que les prix des actions de l'or montaient également en Allemagne. Rentzel savait que l'Allemagne avait déjà commencé à amasser l'or nécessaire pour défendre son enclère.

— Eh bien, nous verrons, dit-il mollement.

De sa main gauche il défit les menottes et plaça la mallette sur la table, devant Rentzel.

— Voulez-vous...

— Non, cela ne sera pas nécessaire, dit Rentzel, dans des cas comme celui-ci, nous ne commettons pas d'erreur.

Il se leva et serra la main de M. Jones, qui s'en alla rapidement. Rentzel ouvrit la mallette et contempla les liasses de billets de mille dollars bien agencées. Deux millions de dollars.

Avec la nonchalance d'un banquier professionnel, il laissa la mallette ouverte sur la table et sortit dans le bureau attenant. Jones était parti. Sa secrétaire se faisait les ongles.

Elle leva les yeux et fut déçue lorsqu'il lui dit :

— Faites attention au prix des actions des mines d'or à Paris et à Londres.

Puis il sourit et ajouta :

— Et faites nos réservations sur un vol pour New York dimanche soir.

Sans attendre de réponse, il fit demi-tour et rentra dans son bureau. Il ne pouvait pas voir le grand sourire qui illuminait le visage de sa secrétaire.

Fantastique ! pensa-t-elle. New York. Après tout, la banque pouvait être très amusante...

De son côté, elle ne put voir le sourire sur le visage de Rentzel. L'incident de la CIA, pensa-t-il. Après ça, tous les pays se mettront en ligne pour enchérir.

CHAPITRE IX

— Bonsoir Burton, chantonna la voix mélodieuse du docteur Forrester.

Un homme à l'allure athlétique, au visage marqué par une dépression nerveuse, en sandales, pantalon et chemise ouverte, se tenait dans l'embrasure de la porte. Il était bien bronzé, même aux endroits où il avait perdu des cheveux.

Il fronça les sourcils, les deux poches brunâtres sous ses yeux bleus étaient comme des statues à la gloire du grand dieu de la tension.

— Euh, ouais. Bonsoir.

— Vous ne voulez pas entrer ?

— Bien sûr que je vais entrer, docteur Forrester. Pourquoi pensez-vous donc que je suis ici ?

Le docteur Forrester sourit chaleureusement et referma la porte derrière Burton Barrett, chef d'opérations à la CIA. Ce dernier se remettait des effets désastreux d'un travail acharné et totalement dépersonnalisé. Adresser des rapports à des gens qu'il ne connaissait pas. Recevoir des comptes rendus d'autres gens qu'il n'avait jamais vus, des rapports sur des situations dans des domaines qu'il ignorait parfaitement. Et les acheminer vers des endroits qui ne figuraient même pas sur une carte. Cela avait duré quinze ans, puis, un jour, il avait craqué. Maintenant on était en train d'en réparer les dégâts au Centre d'études du conditionnement humain. Un malade très intéressant.

— Vous ne voulez pas vous asseoir, Burton ?

Lithia Forrester s'assit derrière son bureau et croisa les jambes. Barrett se laissa tomber dans un profond canapé de cuir. Évitant le regard du docteur, il laissa ses yeux errer dans le lointain. Il ne s'intéressa ni aux étoiles, ni aux reflets brillants que lui renvoyait le dôme en plexiglas au-dessus de lui, il se concentrait pour ne rien fixer, et surtout pour ne pas fixer Lithia Forrester.

— Eh bien, nous y voilà, comme si cela vous faisait quelque chose, dit-il.

— Vous êtes plutôt hostile ce soir, Burton. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, c'est une hostilité tout à fait naturelle. Vous savez, le matin on a faim et le soir on est hostile.

— Est-ce que cela à quelque chose à voir avec un désir, Burton ?

— Désir ? Je n'en ai pas. Je suis Burton Barrett, descendant de la lignée principale. Je suis *wasp*, et de plus je suis riche et beau, par conséquent, je n'ai ni désirs ni sentiments. La sympathie, l'amour et l'émotion me sont inconnus. Tout ce que j'ai, c'est des pulsions, des appétits et, bien sûr, un certain contrôle de moi.

Burton Barrett sifflota nerveusement après avoir dit tout ça. Il tambourina sur le canapé.

— Des désirs ? répéta-t-il. Non je n'ai pas de désirs. Burton Barrett n'a pas de désirs. Burton Barrett n'a pas d'amis. Sexy Burton Barrett travaille pour la CIA. C'est sexy ça, n'est-ce pas ?

— Non ce n'est pas sexy, Burton. Vous le savez. Et je le sais.

— J'ai un job tellement sexy qu'il a fallu des semaines avant qu'on veuille bien me suspendre de mes fonctions, puis qu'on m'autorise à venir vous voir.

— Ce n'est pas rare dans votre profession.

— Avez-vous déjà passé des heures à discuter de vos éventuels problèmes émotionnels avec un agent du FBI ? Un agent du FBI nommé Banon ? Ensuite attendre qu'il se renseigne sur vous et qu'il vous recommande un psychologue. Vraiment ça c'est quelque chose, Banon. Ou n'ai-je pas le droit d'avoir de préjugés contre les Irlandais ? J'oublie constamment contre qui nous avons le droit d'avoir des préjugés. Cela change tout le temps.

— Nous ne sommes pas en train de parler de ce qui vous dérange, Burton.

— C'est mon dernier jour comme vous le savez.

— Oui, je le sais.

— Je ne suis pas guéri.

— Être guéri est une notion très relative.

— Ça m'aide énormément.

— Vous pouvez revenir régulièrement. Au moins une fois par semaine.

— Une fois par semaine ce n'est pas suffisant, docteur Forrester.

— Nous devons tirer le meilleur parti de ce que nous avons.

Burton Barrett serra les poings.

— Nom d'un chien, Lithia, je vous aime ! Et ne me dites pas de conneries sur le sujet en m'expliquant qu'il est normal d'être amoureux de son thérapeute. Quand j'étais en traitement chez le docteur Filbenstein, je n'en suis pas tombé amoureux.

— Parlons de vos besoins d'amour. Le docteur Filbenstein est un

homme. Vous êtes hétérosexuel. Je suis une femme.

— Sans blague ! Vous plaisantez. Lithia, vous êtes vraiment une femme. Je rêve de vous. Savez-vous que je rêve de vous faire l'amour ?

— Parlons de vos besoins sexuels. Quand avez-vous ressenti pour la première fois que vos désirs n'étaient pas réciproques ?

Burton Barrett se laissa aller contre le canapé et ferma les yeux. Il revit sa nurse, sa mère, son père. Son petit train rouge. Il aimait son petit train rouge.

C'était un bon petit train. Il roulait loin avec un coup de pied. On pouvait l'envoyer contre les grosses jambes ballonnées de la nurse. Les jambes de la nurse ressemblaient à des piliers de ponton. Elle s'appelait Flo. Elle s'agitait et hurlait.

Burton Barrett fut prié de ne jamais plus envoyer le petit train rouge sur la nurse. Il recommença.

Puis on lui dit que s'il recommençait, son petit train rouge lui serait retiré. Alors, il lui fut confisqué.

Et Burton Barrett pleura, il ne voulut plus déjeuner et promit que si on lui rendait son petit train il ne l'enverrait plus dans les jambes de la nurse. Plus jamais, promit-il.

On le lui rendit et il l'expédia à nouveau contre la pauvre femme. Elle le gifla et fut renvoyée. Il s'en voulut. Et il ne se plaignit pas lorsque cette fois-ci, pour de bon, on lui reprit le petit train.

— Pourquoi l'attaquiez-vous avec votre petit train ? demanda Lithia Forrester.

— Je ne sais pas. Pourquoi les gens escaladent-ils des montagnes ? Parce qu'elle était là. De toute façon qu'est-ce que mon petit train a à voir avec ça ? Je retourne à mon job de merde, dans un bureau de merde dans une ville de merde et, nom d'un chien, Lithia, je vous aime. Et c'est ça mon problème.

— Vous m'aimez parce que je représente quelque chose pour vous.

— Vous représentez Lithia, la plus belle femme que j'aie jamais vue.

— Votre mère était-elle belle ?

— Non, c'était ma mère.

— Cela n'exclut pas le fait qu'elle pouvait être belle.

— Dans ma famille, si. Nous épousons tous des femmes laides. Moi aussi. Si je n'avais pas ma liaison avec cette artiste à New York je deviendrais fou.

— Pensez-vous que coucher avec moi vous aiderait, Burton ?

Burton Barrett se redressa sur le canapé comme sous l'effet d'une décharge électrique. Il regarda le docteur Lithia Forrester. Elle souriait. Ses lèvres étaient humides.

- Vous êtes sérieuse ?
- Qu'en pensez-vous ?
- Je ne sais pas. C'est vous qui l'avez dit.
- J'ai dit, pensez-vous que cela pourrait vous aider ?
- Oui, dit Burton Barrett, très sincèrement.

Le docteur Lithia Forrester hocha la tête.

- Alors nous allons faire l'amour ?

- Je n'ai pas dit ça.

— Nom d'un chien, Lithia, pourquoi m'envoyez-vous toujours ces réponses idiotes qui ne veulent rien dire. Si quiconque d'autre se comportait comme ça avec moi, je le démolirais. Maintenant parlons de mes agressions. Eh bien, ma chérie, baisez mes agressions. Occupez-vous, c'est le moment.

Et là-dessus Burton Barrett, directeur régional pour le réseau de renseignements de la plus puissante nation du monde, ouvrit sa braguette.

— J'ai tout à fait l'intention de traiter ce problème, dit Lithia Forrester. J'en ai tout à fait l'intention. Mais avant vous devrez faire quelques petites choses.

Burton Barrett cilla, sourit, puis de surprise et de honte, il referma sa braguette.

— Vous n'aviez pas besoin de faire ça Burton, mais nous nous en occuperons tout à l'heure. D'abord, nous allons boire un verre et ensuite je voudrais que vous fredonniez un petit air avec moi.

- C'est grotesque.

— Ce sont mes conditions. Si vous voulez vraiment coucher avec moi, vous les accepterez.

- Quel est l'air ? demanda Burton Barrett.

— C'est *da da da da dum da dum dum da da da da dum dum*, dit-elle.

- Hey ! Je connais cet air, c'est du film...

Elle l'interrompit :

- Exactement. Maintenant nous allons le fredonner ensemble.

Elle se leva et se dirigea lentement vers le canapé où s'était rallongé Burton Barrett.

Il continuait à fredonner la petite mélodie prenante, l'après-midi du lendemain, lorsqu'il pénétra dans le quartier général du National Press Club Washington D.C., et sauta d'un bond sur la scène où il annonça à la presse du monde entier rassemblée là, qu'il avait quelque chose à leur communiquer.

Il annonça alors, que le gouvernement américain employait sept ex-nazis pour la CIA en Amérique du Sud, ainsi que les noms sous lesquels ils étaient recherchés depuis des années par les Israéliens.

Il promit à la presse de leur faire parvenir des photos de ces hommes.

Il communiqua également les noms de quatre agents travaillant sous une couverture à Cuba. Et, afin de convaincre les journalistes qu'il savait de quoi il parlait, il balança son insigne d'identification au représentant du *Washington Post*, assis au premier rang.

— Pourquoi dévoilez-vous tout ça ? Vous l'a-t-on demandé ? demanda le journaliste.

— Pourquoi fait-on quoi que ce soit ? J'en ai envie tout simplement.

Puis Burton Barrett enchaîna :

— Écoutez, vérifiez ce que je viens de vous dire. Tout est vrai. Mais je dois m'en aller car ils seront bientôt après moi.

Il sauta de la scène et traversa calmement l'assemblée, ignorant les journalistes qui essayèrent de le questionner, fredonnant consciencieusement pour lui-même un petit air prenant.

Burton Barrett avait raison. En quelques minutes la CIA était après lui.

Ils ne le trouvèrent pas dans son bureau à Langley, Virginie. Ni dans son petit appartement ni au Centre d'études du conditionnement humain.

Il réapparut dans la soirée, dans une des petites salles de lecture de la bibliothèque principale de Washington. Il avait acheté une paire de lacets en cuir et les avait noués ensemble pour en faire une longue ficelle. Puis il la trempa dans le lavabo des toilettes. Il entoura la lanière mouillée devenue extensible plusieurs fois autour de son cou, et fit un nœud solide.

Le temps passant, le cuir sécha et commença à se contracter, s'enfonçant de plus en plus profondément dans la gorge de Burton Barrett.

Des témoins racontèrent, plus tard, qu'il n'avait pas l'air de s'en faire. Il resta gentiment assis en train de fredonner un air, lisant un grand livre illustré sur Mary Poppins, et puis, peu après seize heures trente, il s'affala sur la table, mort.

L'auto-strangulation de Burton Barrett connut des répercussions importantes. C'était en première page des journaux dans le monde entier. Les États-Unis reçurent des messages de protestations virulentes aussi bien d'Israël que des pays d'Amérique du Sud qui hébergeaient les sept ex-nazis. Quatre agents américains furent tués à Cuba.

À Zurich, un banquier suisse apprit que la France était absolument décidée à participer aux enchères.

Les éléments de la vie de Burton Barrett furent introduits dans les ordinateurs du quartier général de CURE à Folcroft où ils furent

mélangés et comparés à ceux de Clovis Porter et du général Dorfwill. Il en sortit une petite phrase :

« Vérifiez le Centre d'études du conditionnement humain pour un lien possible. »

Les gens qui voulaient détruire l'Amérique avaient entrouvert une porte. Par cette porte entrerait l'implacable.

CHAPITRE X

Remo venait de décrocher le téléphone pour appeler Smith, lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre d'hôtel. Il raccrocha et s'apprêtait à crier « Entrez, c'est ouvert », quand la porte s'ouvrit en grand, et Chiun apparut dans l'embrasement, avec derrière lui deux garçons d'étage et ses bagages : trois énormes malles de bateau.

Chiun pouvait voyager durant un an avec une enveloppe, s'il le fallait. Mais si ce n'était pas nécessaire, il pouvait en revanche remplir le coffre de deux voitures. Lorsque Remo avait appelé Miami pour lui dire de le rejoindre, il avait limité ses bagages à trois malles. Pas plus.

Chiun était parti dès la fin des feuilletons à la guimauve, sans même passer les bandes enregistrées des émissions simultanées. Il attendrait, avait-il dit à Remo, d'arriver à Washington.

Remo l'avait remercié, sachant que pour Chiun il s'agissait là d'un vrai sacrifice.

À cause de la bêtise américaine, comme disait Chiun, tous les bons feuilletons passaient en même temps, pour qu'on ne puisse pas tous les voir. Pour compenser la stupidité flagrante des fonctionnaires de la télévision américaine, Chiun regardait *Docteur Lawrence Walters, psychiatre* pendant que, sur deux magnétoscopes portatifs, il enregistrait *Naissance de l'Aube* et *Alors que les planètes tournent*.

Chiun laissa les garçons d'étage le précéder dans la suite. Remo s'éloigna du téléphone, retira une liasse de billets de sa poche revolver et en détacha deux billets d'un dollar. Cela faciliterait le départ des bagagistes. Chiun ne donnait jamais de pourboire. Il considérait le « port des bagages » comme un service de l'hôtel, qui ne devait pas être indûment récompensé. Au lieu d'un pourboire, il prodiguait aux garçons d'étage des mentions pour leur travail, ça allait d'« insuffisant » à « bon ». Dans sa vie il avait donné un « bon » et d'innombrables « insuffisant ». Aujourd'hui, les garçons reçurent un « suffisant » chacun. Surpris, ils fixèrent le vieil Oriental. Remo leur tendit l'argent et ils partirent en hochant la tête.

— Jette l'argent de-ci. Jette l'argent de-là. Dépense, dépense, dépense jusqu'à la pauvreté. Toi Remo tu es un vrai Américain.

La voix était douce, mais c'était là l'insulte suprême de Chiun. Juste avant, il y avait « tu es un homme blanc ».

Au début de l'entraînement de Remo, un entraînement tout à fait particulier, inconnu en dehors du village de Chiun, Sinanju, en Corée, le maître lui avait expliqué la création du monde et de ses habitants.

— Lorsque Dieu créa l'homme, avait dit Chiun, il mit un morceau d'argile dans le four. Et quand il le retira il dit : « Il n'est pas assez cuit. Ce n'est pas bien. J'ai créé un homme blanc. » Alors il mit un autre morceau d'argile dans le four, et pour rectifier son erreur, il l'y laissa plus longtemps. Quand il le sortit, il dit : « Oh ! Je me suis encore trompé. Je l'ai laissé trop longtemps. Ce n'est pas bien. J'ai créé un homme noir. » Alors, il mit un autre morceau d'argile dans le four, cette fois-ci, d'une qualité supérieure, moulé avec plus de soin, d'amour et de probité et quand il le sortit, il dit : « Oh ! Je l'ai fait juste bien. J'ai créé l'homme jaune. »

« Et à cet homme dont il était content, il donna un esprit. Aux Chinois, il donna la convoitise et la malhonnêteté. Aux Japonais, il donna l'arrogance et l'envie. Aux Coréens, il donna l'honnêteté, le courage, l'intégrité, la discipline, la beauté de la pensée, du cœur et de la sagesse. Et parce qu'il leur avait donné autant, il dit : « Je leur donnerai également la pauvreté et des conquérants, car ils ont reçu déjà plus que tout autre homme sur terre. C'est en vérité à mes yeux le peuple parfait et, de leur grandeur, je suis satisfait. »

À cette époque, Remo n'était pas encore remis de son électrocution. Il n'avait écouté qu'à moitié, mais avait saisi le sens général de la leçon.

— Vous êtes coréen n'est-ce pas ?

— Oui, avait dit le vieillard souriant. Comment saviez-vous ?

— J'ai deviné, avait dit Remo.

La même leçon sous différentes variantes lui avait été répétée plusieurs fois au cours de son entraînement durant toutes ces années. Une fois, lorsque Remo avait accompli un exercice particulièrement difficile, sans erreur, Chiun s'était écrié :

— Excellent !

— Excellent, petit père ? avait demandé Remo, agréablement surpris.

Et, se reprenant, Chiun avait ajouté :

— Oui, pour un homme blanc, excellent, pour un Coréen, bien.

— Nom d'un chien ! avait dit Remo. Je sais que je peux battre pratiquement tous les Coréens. Je dirais tous sauf vous.

— Combien de Coréens connais-tu, grande gueule d'Américain ?

— Eh bien, vous, c'est tout.

— Et tu peux me battre ?

— Pas vous, probablement.

— Probablement ? On essaye ?

— Non.

— Tu as peur de me faire mal ?

— Allez-vous faire cuire un œuf, avait dit Remo.

— Voici un exemple de logique américaine. Tu es sûr de pouvoir battre tous les Coréens sauf un. Et celui-là est le seul Coréen que tu connais. Et en réponse à ses efforts et à ses enseignements pour essayer de faire quelque chose de ce morceau d'argile pas assez cuit que tu es, il reçoit « Allez-vous faire cuire un œuf ». Oh, perfidie !

— Excusez-moi, petit père.

— Ne t'excuse pas après. Sois désolé avant. Comme ça tu seras un homme qui se sert de sa tête pour tracer son chemin et non pour le réparer.

Remo s'était incliné et Chiun avait dit :

— Tu peux battre tous les Coréens, sauf probablement un seul.

— Merci, petit père.

— Pourquoi ? Tu me remercies pour une observation sur mes talents de professeur qui sont tels que j'arrive même à transformer un homme blanc. J'accepte ton admiration, mais pas tes remerciements.

— Vous avez toujours eu mon admiration, petit père.

Chiun s'était incliné. Remo ne lui avait jamais dit qu'il avait clairement entendu le cri de Chiun lorsque ce dernier le recherchait pour l'arracher aux mains des assassins chinois [6] : « Où est mon enfant que j'ai fait avec mon cœur, mon esprit et ma volonté ? »

Remo ne lui ferait jamais savoir qu'il l'avait entendu, car cette révélation aurait embarrassé Chiun, montrant qu'il considérerait Remo comme Coréen.

Remo décrocha le téléphone pendant que Chiun défaisait ses valises. Il sortit d'abord les magnétoscopes, puis les bandes de *Naissance de l'Aube* et *Alors que les planètes tournent* des poches de son kimono doré.

Chiun ne confiait pas les bandes à ses valises. Les valises pouvant facilement se perdre. Il introduisit une des bandes dans le magnétoscope puis s'assit sur une malle qui bloquait le passage et commença à regarder intensément Laura Wade dévoiler à Brent Wyatt qu'elle craignait que le très réputé physicien Lance Rex ait une dépression nerveuse s'il venait à découvrir que Tricia Bonnecut était vraiment amoureuse du duc de Ponsonby, qui venait juste d'hériter des plus importantes usines de saumon et de soie à Murville.

Remo entendit décrocher à l'autre bout de la ligne.

— Sept, quatre, quatre, dit Smith.

— Ligne ouverte, dit Remo.

— Vous avez dû lire les journaux au sujet de notre ami, à la bibliothèque ?

— Oui.

— Il en faisait également partie. Smith prit un ton de conspirateur. J'ai l'impression que vous avez besoin d'un peu de repos. Il existe un très bon endroit pour les nerfs : le Centre d'études du conditionnement humain, à une centaine de kilomètres de Baltimore. Allez-y. Inscrivez-vous comme malade. Ils seront peut-être intéressés d'avoir M. Donaldson comme patient.

— Dois-je me spécialiser en quelque chose de particulier ?

— Vous pourriez essayer de changer votre approche, dit Smith.

Remo grogna et raccrocha. Changer d'approche signifiait devenir la cible puis remonter l'attaque jusqu'à la source afin de l'éliminer.

C'était efficace et dangereux, un moyen facile de se faire tuer. De toute façon, Remo était déjà la cible de quelqu'un, comme l'avait démontré l'attaque au club de Silver Creek.

Remo se prépara pour ses exercices qui commenceraient dès que *Alors que les planètes tournent* serait terminé. Aujourd'hui, il mettrait un uniforme bleu. Les couleurs signifiaient quelque chose pour Chiun, ce qui n'était pas le cas pour Remo, et Chiun semblait toujours être de meilleure humeur lorsque Remo portait du bleu.

CHAPITRE XI

Chiun ne détourna même pas son attention de la télévision, lorsqu'on frappa à la porte. Remo était sous la douche.

— Chiun, vous ouvrez ? cria Remo, s'enveloppant déjà dans une serviette et sortant dégoulinant du box de la douche, sachant que son confort n'avait aucune chance contre *Alors que les planètes tournent*.

Il enjamba un lit, laissant derrière lui des traces de pieds mouillés sur la moquette grise, et arriva à la porte.

— Oui, cria-t-il.

— FBI, répondit une voix de l'autre côté.

— Je suis sous la douche.

— Nous n'en avons que pour une minute, insista la voix.

Remo jeta un coup d'œil à Chiun. Le maître avait été plutôt nerveux ces derniers temps, et Remo ne voulait pas que des inconnus entrent dans la chambre, lorsque le maître de Sinanju était plongé dans les confessions de M^{me} Vera Halpers à Wayne Walton, lui racontant que Bruce Barton et Lance Rerton avaient passé Thanksgiving [7] dans un motel avec Lysetta Hanover et Patricia Tudor.

Une interruption risquerait en effet de mal se terminer. Par exemple avec des globes oculaires décorant les murs. Remo entrouvrit la porte.

— Regardez, murmura-t-il. Vous voyez bien que je suis mouillé. Pouvez-vous revenir d'ici une heure ?

Il y avait un groupe de trois hommes, portant des chapeaux mous marron, des chaussures vernies, des costumes d'été gris, des chemises blanches et des cravates classiques. Ils étaient tous rasés de près, et aucun d'eux ne semblait avoir une carie, ou la moindre dent de travers.

Cela amusait Remo que cet uniforme, cette publicité flagrante d'appartenance au FBI, soit appelé tenue civile. S'ils voulaient passer inaperçus, ils auraient plus de chances avec des vêtements décontractés, dans cette société de plus en plus permissive.

Comme avait dit Chiun : « Lorsque les poissons grimpent aux

arbres, vous n'allez pas nager pour vous faire prendre pour un poisson. »

Celui qui semblait être le chef lui présenta une carte d'identité plastifiée du FBI. C'était bien sa tête, avec des traits légèrement empâtés et vieillissants. Un sourire aurait pu en faire un visage agréable. Ce n'était pas le cas actuellement.

— Peut-on entrer ?

— Vous avez un mandat ?

— Nous en avons un, dit l'homme dont la carte indiquait qu'il était le commissaire Banon.

Remo haussa les épaules.

— D'accord, mais ne faites pas de bruit, dit-il, et il ouvrit la porte. Les trois hommes entrèrent. Les deux derrière Banon cachaient leur nervosité. Remo le voyait dans leurs yeux. Ils enlevèrent leurs chapeaux, et s'espacèrent jusqu'à former un triangle avec Banon comme sommet.

Ils observaient Banon plus que Remo. D'un air absent ils montrèrent leurs cartes à Remo, qui y lut leurs noms : Winarsky et Tracy. Il vit également qu'ils avaient été dûment autorisé à faire ce que les gens dûment autorisés sont autorisés à faire.

Tout ceci n'arrangeait pas la chair de poule de Remo avec sa serviette humide autour des hanches. Il était légèrement plus petit que les policiers et son corps ne dévoilait pas nécessairement ses talents. Déshabillé, il ressemblait à un joueur de tennis en bonne santé. Banon, lui, ressemblait à un pilier de rugby. Les deux autres auraient également pu être des joueurs de tennis, mais, avec leurs dix kilos de surcharge, ils se seraient fait battre six-zéro. Banon s'assit dans un fauteuil, gardant son chapeau sur la tête.

Winarsky et Tracy regardaient Chiun en coin. Remo ferma la porte. Banon contempla intensivement son propre nombril. Remo vit Tracy et Winarsky échanger des coups d'œil.

— Oriental, dit le supérieur Banon, l'homme est oriental.

— Shhh, dit Chiun qui était à deux mètres cinquante du commissaire Banon. Remo essaya de taire comprendre avec des gestes que le commissaire Banon devait parler moins fort.

— Oriental, répéta le commissaire Banon.

Winarsky s'adressa à Remo :

— Vous êtes Remo Donaldson, n'est-ce pas ?

— Exact, répondit Remo.

— Remo Donaldson, dit Banon, levant les yeux de son nombril. Pourquoi avez-vous tué ces gens des forces spéciales en Floride ? Pourquoi avez-vous tué le général Withers ? Pourquoi tous ces horribles assassinats ?

Remo haussa les épaules, l'air confus.

— Nous avons certaines raisons de penser que vous avez été mêlé au meurtre de certains fonctionnaire en Floride, expliqua Winarsky. C'est la raison de notre visite.

— Nous demandons justice, dit le commissaire Banon. Voilà de quoi il s'agit.

— À vrai dire, la justice est une affaire de tribunaux. Notre rôle est de rassembler des informations. Nous ne pouvons même pas vous inculper. Nous sommes venus pour quelques renseignements. Les renseignements que vous nous donnerez suffiront peut-être à vous blanchir. La voix de Winarsky était régulière et contrôlée. Il regardait Remo bien en face.

Banon leva les yeux au plafond.

— Justice ! s'écria-t-il. S'il n'y a pas de justice, que nous reste-t-il ?

Tracy se pencha en avant et murmura quelque chose à l'oreille de Banon. Celui-ci le repoussa et hurla :

— Je ne permettrai pas qu'on m'interrompe. Lorsque vous aurez passé autant de temps que moi à combattre l'injustice, vous pourrez me dire comment mener l'interrogatoire d'un suspect. En attendant, Tracy, restez tranquille.

Il se retourna vers Remo.

— M. Donaldson, vous êtes-vous déjà confessé ? Avez-vous jamais confessé vos péchés contre les États-Unis d'Amérique ? Contre l'ordre public ? Contre la démocratie ? Contre le drapeau ?

— Monsieur, dit Winarsky. Je crois que nous ferions mieux de laisser Tracy ici et de retourner vous et moi, au quartier général.

Banon commença à fredonner un air que Remo n'arrivait pas à situer, mais qu'il était sûr d'avoir déjà entendu.

— Nous ne partons nulle part, dit Banon. Nous n'abandonnerons pas notre pays à l'injustice, à la...

Banon fixa le plafond, puis reporta son attention sur Remo.

Il se remit à fredonner. Puis, d'un très beau geste, il fit glisser un revolver calibre 38 hors de son étui. Bien mieux que la plupart des hommes du FBI savaient le faire. C'était un geste beaucoup plus fluide que le geste classique d'hommes dégainant leur revolver, la fluidité du mouvement lui donnait une certaine rapidité et un meilleur contrôle. Il était probable que cette réussite n'était due qu'à un accident ; il n'avait pas l'air dans son assiette depuis qu'il était arrivé.

Banon dirigea l'arme sur Tracy, qui leva instinctivement les bras en l'air. La pièce était silencieuse excepté la voix d'une femme à la télévision pérorant sur les vertus des couches jetables. D'après le message, les couches non seulement gardaient le bébé au sec mais de plus garantissaient la réussite du mariage. Comme il s'agissait d'une publicité, et comme il pouvait sentir qu'une arme avait fait son

apparition – le silence soudain l’ayant mis sur la voie – Chiun se retourna pour voir quelle arme était pointée sur qui.

Quand il vit que c’était le gros mangeur de viande dans le fauteuil qui pointait un revolver sur l’autre mangeur de viande debout, Chiun retourna à son petit écran et regarda comment *Citron Futé*, le savon sans phosphates pouvait rendre une lessive aussi éclatante que le soleil.

Chiun avait un profond mépris pour les hommes n’hésitant pas à tirer à bout portant. Comme il l’avait expliqué un jour à Remo.

« Tu ferais tout aussi bien d’appuyer sur un bouton. Un enfant pourrait tuer comme ça. »

— Monsieur, appela Winarsky à haute voix.

— Shhh, dit Chiun.

— Silence l’Oriental, dit Banon, visant l’estomac de Tracy avec son revolver puis l’agitant vers Chiun. Tracy se rapprochait de Chiun.

— Attendez ! dit Remo. Ne vous approchez pas du vieillard. Ce n’est pas le moment. Restez où vous êtes.

— Recule, Tracy, ou je te fais un joli trou comme j’ai l’intention d’en faire dans ce sac d’injustice et de merde qu’est Remo Donaldson. Je suis juge et exécuteur, Donaldson. Et ma justice est imminente.

— Monsieur, dit Winarsky. Ce n’est pas... Ce n’est pas dans le règlement.

Remo comprit que Winarsky ne se sentait guère convaincant en disant cela.

— Recule Tracy ou tu es mort, dit Banon dont le regard se vida quand il se remit à fredonner.

Quelle est cette chanson ? Remo n’arrivait pas à la définir.

Banon tressaillit, se ressaisit. Ramenant tout d’un coup sa main droite contre sa hanche, afin que le pistolet ne puisse pas lui être arraché ; il pointa le petit canon, capable de faire un cratère de la taille d’un pamplemousse, sur l’estomac de Tracy dont le front ruisselait de transpiration. Remo le vit avaler péniblement sa salive.

Banon n’était qu’à une rapide enjambée. Remo pouvait lui enlever le revolver quand il le voulait. Mais Tracy commença à s’approcher de Chiun, ce qui plaça Remo devant une nouvelle situation qu’il fallait à tout prix éviter.

— Ne bougez pas, dit-il. Ne vous approchez pas de ce vieillard. Ne vous en approchez pas !

— Monsieur, dit l’agent Tracy. J’ai un 38 visant mon estomac, et je peux déjà sentir le plomb dans ma viande alors, avec ou sans votre aimable permission, je vais m’occuper de ce petit vieillard.

— J’ai vu des hommes survivre des suites de blessures par balles, dit Remo.

Il n’eût pas le temps d’en dire plus. Dans sa nervosité, Tracy

empoigna les quelques cheveux blancs sur le crâne chauve de Chiun. Tracy fit cela de la main gauche, gardant ses yeux fixés sur le revolver de Banon, pensant toujours que c'était de là que venait la menace contre sa vie. Il ne sentit probablement pas son poignet se casser.

D'abord, il y eut cette histoire de poignet, ensuite son corps amorça un mouvement descendant, car le kimono doré s'en servait pour son propre mouvement ascendant. Remo ne vit même pas le coup sur le crâne de Tracy, qui, pour avoir craint, à tort, l'efficacité meurtrière des armes à feu, paya le prix ultime de son erreur de calcul. Le corps heurta la moquette, Tracy était mort avant de s'effondrer.

Banon était en situation de pré-tir, cette petite seconde entre la réalisation du danger et le tir. Il n'eut pas le temps de disposer de cette petite seconde. Un pied frêle traversa son œil droit, écrasant son cerveau qui ne donna jamais l'ordre d'appuyer sur la détente.

Remo devina le mouvement grâce aux remous dans les plis du kimono. Winarsky déplaça une main vers son étui sur sa hanche. Une très mauvaise habitude, exposant ainsi son cœur, sa poitrine, sa gorge, sa tête, comme s'il posait pour être tué. Winarsky pensait sans aucun doute que sortir son arme de cette manière était un bon geste. Peut-être même son meilleur geste. Remo se souviendrait de cette large chemise blanche, offerte et incroyablement vulnérable. Il se souviendrait de tous les mouvements figés... la chemise blanche offerte... la main retirée ne pouvant plus bloquer aucune attaque... la main sur la hanche.

Les plis dorés du kimono de Chiun semblaient suspendus en l'air. Il y avait une tache rouge sur la moquette derrière lui, où son gros orteil avait frôlé la moquette après avoir crevé l'œil de Banon. Chiun semblait ne pas pouvoir se décider sur la façon de tuer Winarsky.

Il fixa son choix sur un point précis, et c'en fut terminé. Chiun avait frappé juste au-dessus de la tempe d'un revers de sa main droite, par-dessus la main de Winarsky. Devant un grand choix d'angles d'attaque, il avait choisi le plus compliqué.

Quand l'agent Winarsky s'écroula par terre, le maître de Sinanju était déjà retourné aux problèmes des Américains moyens constamment débattus par les mêmes Américains moyens. Chiun, comme il aimait à le dire souvent, respectait la vraie expression artistique américaine.

Remo se retrouvait avec deux morts sur la moquette et un dans le fauteuil. Chiun et lui allaient probablement devoir déménager rapidement. Pas si sûr, car compte tenu du fonctionnement des administrations, peut-être n'auraient-ils pas besoin de disparaître si vite que ça. Ils allaient bien voir.

Remo composa le numéro de téléphone du quartier général du

FBI, et demanda le commissaire Banon. Une secrétaire l'informa que Banon était en train de déjeuner.

— Et les agents Winarsky et Tracy ?

— Partis déjeuner avec lui.

— Savez-vous où je peux les joindre ? C'est urgent.

— Oui, à la cafétéria *Plymouth*. Il a dit qu'il allait là.

— Merci, dit Remo. Régulé, le problème des suites éventuelles du côté FBI. Remo appela la réception de l'hôtel.

— M'a-t-on demandé dans le hall ? J'attends des gens.

— Non, répondit le concierge.

Régulé, la possibilité que les hommes du FBI se soient identifiés auprès du concierge. De toute évidence, Banon avait fait son petit show personnel en dehors des actions réglementaires. Et il l'avait fait sans laisser aucune trace.

Remo porta les corps dans la baignoire, puis il s'habilla rapidement d'un pantalon, d'une chemise sport, et de chaussures italiennes souples. Il voulait avoir l'air décontracté pour attirer le moins possible l'attention là où il allait.

Juste avant de sortir, il s'adressa au vieillard vêtu d'un kimono doré, au crâne orné de quelques longs cheveux blancs.

— Chiun, vous ne laissez entrer personne.

— Shhh, répliqua le maître de Sinanju qui n'aimait pas qu'on interrompe l'art.

— Vous savez, Chiun, si vous n'étiez pas si merveilleux, vous seriez une vraie merde ! hurla Remo. Puis il claqua la porte. Chiun ne se débarrassait jamais des cadavres de ses victimes. Jamais.

Le gérant du magasin d'articles de jardinage assura au sympathique jeune propriétaire de maison de campagne que, même si ses feuilles mortes étaient très humides, les sacs *Super-Ordures* ne fuiraient pas. Ils avaient été testés et pouvaient par conséquent contenir sans se déchirer cent vingt-cinq kilos.

— Donnez-m'en trois, dit Remo.

Le jeune propriétaire se déplaçait avec tant de souplesse qu'il semblait danser.

— Enveloppez les sacs *Super-Ordures*, ordonna Remo.

— Oh ! dit le gérant qui s'en alla en frétilant imposer sa volonté à un vendeur surchargé de travail, désabusé, et hétérosexuel !...

Cet après-midi-là, Remo apprit que les valises *Duralite* grande taille, étaient faites en polychrome stanislucant.

— Merci, donnez-m'en trois, dit Remo au vendeur de la boutique.

— Elles sont également revêtues d'une enveloppe extérieure entièrement garantie contre les éraflures, et équipées d'une grande nouveauté : la boucle *Snap*.

— Trois, répéta Remo.

— Elles sont garanties huit ans.

— Donnez-m'en trois avant que je vous transforme en bouillie pour chien.

— Qu'avez-vous dit ? demanda le vendeur qui se retenait de jeter son client dehors, car il savait qu'il avait une vente. De plus, il ne pouvait se permettre d'avoir un autre incident dans ce magasin s'il voulait un jour retrouver un job de vendeur ailleurs.

— Trois, s'il vous plaît, dit Remo. Faites les livrer tout de suite, et il donna le numéro de sa chambre d'hôtel. Immédiatement, ou je ne les payerai pas. Vous avez une demi-heure, ajouta-t-il en souriant.

Quand le client fut sorti, le vendeur se dit :

« J'espère le revoir bientôt, celui-là. De préférence dans un cul-de-sac et la nuit. »

Monsieur voulait-il assurer ses valises ?

— Bien sûr, dit Remo. Ces valises contiennent des objets de grande valeur. Des objets sans prix. Assurez-les pour deux mille dollars chacune.

— Des bijoux ?

— Non, des manuscrits sans prix à mes yeux.

— Oh ! Très bien. Quelqu'un viendra les prendre dans votre suite d'ici une heure.

— Voici, dit Remo, aux hommes qui venaient prendre les trois valises. Voilà dix dollars pour vous et votre ami. Elles sont plutôt lourdes, alors faites attention. Et ne dérangez pas le petit bonhomme qui regarde la télévision. Je vous en prie.

CHAPITRE XII

Remo était obligé d'emmener Chiun avec lui.

Ça, c'était son premier problème. Chiun avait commencé, ou plutôt, comme il l'expliqua lui-même, il était sagement dans son coin lorsque cela lui était arrivé. Chiun, à l'en croire, était toujours gentiment dans son coin sans s'occuper des autres. Puis on l'insultait, il se passait un petit quelque chose, et c'était le drame.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'un homme qui tergiverse, comme toi, tout à l'heure avec ces imbéciles, puisse me comprendre, dit Chiun.

— Bon, recommencez votre histoire encore une fois, dit Remo faisant sa valise en y jetant deux slips et en pliant avec soin un costume de rechange. Une fois terminé, il entreprendrait de ranger les affaires de Chiun.

— Vous étiez tranquillement installé au restaurant en bas, exact ?

— Exact.

Chiun lui fit comprendre d'un mouvement de doigt qu'il voulait le kimono blanc plié à l'endroit et le kimono bleu plié à l'envers.

Remo aurait pu laisser Chiun faire ses propres valises, mais ils n'auraient pas quitté l'hôtel avant vingt-quatre heures.

— Et cette personne à la table d'à côté, parlait de la troisième guerre mondiale ?

— Exact.

— Et vous ne vous êtes pas mêlé à la conversation ?

— Exact.

— Alors, que s'est-il passé ?

— Je ne permettrai pas qu'on m'interroge comme un enfant. La robe verte va sur le dessus.

Remo déposa la robe verte sur le lit pour la ranger en dernier.

— Je dois savoir pour mon rapport à Smith, expliqua Remo.

— Bien sûr. J'avais oublié que j'avais affaire à une personne qui m'espionne. J'avais oublié que tout ce que je t'ai appris ne représente rien. J'avais oublié que les vérités qui t'ont sauvé la vie ne signifient plus rien pour toi, puisque maintenant tu les connais, et que moi,

après tout, je n'ai pas de grade dans votre merveilleuse organisation. Cela prouve le peu de cas que l'on fait de moi. Je ne suis finalement qu'un pauvre professeur d'arts martiaux, un tout petit serviteur. Mets les sandales dans le sac.

— Puis-je vous rappeler, petit père, que c'est vous qui avez dit à Smith que je pouvais très bien fonctionner même quand je ne suis pas au maximum de ma forme ? Moi je n'ai jamais mis votre vie en danger.

— Si cela te fait plaisir de ressortir de vieilles blessures, et bien, ne te gêne pas. Je ne suis qu'un pauvre serviteur.

— Nom d'un chien ! Chiun, s'énerva Remo, mettant la première des huit paires de sandales dans le premier des huit sacs en plastique. Quand l'un des prétendants les plus connus au titre de champion du monde des poids lourds s'est retrouvé assis sur ses fesses, renversé par un vieillard de quatre-vingts ans, on doit fournir des explications.

— Personne ne l'a vu, dit Chiun.

— Ils ont vu Ali Baba machin chose tomber sur son cul.

— Ils n'ont pas vu ma main. Pas plus que le jeune homme qui, si je puis me permettre, aurait probablement fait un bien meilleur élève que toi. Je l'ai vu dans ses yeux. Son sens de l'équilibre est supérieur au tien. Mais le docteur Smith ne m'a pas apporté un aussi beau spécimen que celui-là à entraîner. Non, il m'a apporté une épave flottante sortant des égouts de l'Amérique, sentant la viande et l'alcool, son esprit constamment dans le brouillard jamais en équilibre stable, et de ce rien-du-tout j'ai fait un maître. Un vrai maître. Puis Chiun se reprit et ajouta rapidement... du moins d'après les normes américaines.

— D'accord. Comment ça s'est passé ?

— Je n'étais préoccupé que de mes affaires lorsqu'il m'insulta par inadvertance. J'ignorais l'insulte car je ne voulais pas d'ennuis. Je connais tes craintes non fondées et ton caractère difficile.

— Et alors, qu'est-ce qui est arrivé ?

— Je fus de nouveau insulté.

— Que vous a-t-il dit ?

— Je ne souhaite pas rouvrir de vieilles blessures.

— Il n'y a qu'une demi-heure de ça, Chiun, et le pauvre bougre est à l'hôpital. C'est pas si vieux, petit père. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Chiun fixa la fenêtre dans un silence royal.

— Vos magnétoscopes ne sont pas indestructibles, petit père, insinua Remo, et tel que je vous connais, vous ne dépenserez pas un sou pour en racheter.

— J'ai créé un monstre, soupira Chiun, que puis-je faire ? C'est ma punition pour avoir fait trop facilement confiance. Je la supporterai. Il calomnia ma mère. Mais je n'ai rien dit, jusqu'à ce qu'il

m'attaque.

— Qu'a-t-il dit sur... attendez, je sais. Il a dit que vous étiez tous des frères de la troisième guerre mondiale. C'est ça ?

Chiun approuva de la tête.

— Et en disant cela il a mis son bras autour de vos épaules en signe d'amitié, n'est-ce pas ? Et c'est à ce moment-là que vous lui avez cassé le poignet. N'est-ce pas ?

— Je ne l'ai pas tué car je connais ta crainte de la notoriété. Personne ne me remercie pour cette délicate attention. On ne me remercie pas pour lui avoir fait croire qu'il s'était cassé le poignet contre la chaise. Je ne reçois aucun remerciement pour ma marque d'intérêt vis-à-vis de toi et de ton organisation envers qui j'ai montré la plus grande loyauté. Non. Il n'y a que d'horribles menaces contre mes possessions les plus chères.

— Ouais, d'accord, dit Remo pliant le kimono vert par-dessus les autres vêtements de Chiun dans l'énorme valise, puis il rabattit le couvercle. Vous venez avec moi. Je ne vais pas vous laisser ici tout seul.

Remo aurait renvoyé Chiun à Folcroft, mais Folcroft était maintenant peu sûr.

Son deuxième problème était la réaction que Chiun risquait d'avoir lorsqu'ils arriveraient au Centre d'études du conditionnement humain. Il ne pouvait pas poser la question à Chiun, ce dernier n'avait jamais aimé qu'on s'insinue dans sa vie, encore moins dans ses émotions.

La réceptionniste du Centre d'études du conditionnement humain assura M. Remo Donaldson et son professeur de gymnastique qu'il y avait une bonne raison pour laquelle les deux hommes ne pouvaient s'inscrire. Le CECH était complet pour les trois prochaines années. Plein. Mais si M. Donaldson voulait la rejoindre après les heures de travail et étudier les possibilités d'inscription dans d'autres instituts du même genre, elle serait ravie d'en discuter avec lui.

— Tout à fait ravie, monsieur Donaldson. Elle avait presque vingt ans et sa légère blouse blanche cachait à peine ses bouts de seins rétractés. Elle passa sa langue sur ses lèvres jeunes et pures, baissant son regard sous la ceinture de Remo.

Remo se pencha en avant et il sentit son parfum discret. Ses beaux cheveux bruns luisants qui tombaient sur sa nuque effleurèrent doucement les lèvres de Remo qui murmura à son oreille d'une voix chaude et caressante :

— Écoutez, vous pouvez bien m'inscrire... Allez.

Des mots simples, prononcés lentement et profondément. Remo la regarda rougir et sentit son désir.

— J'aimerais bien, dit-elle faiblement. Mais c'est le docteur Forrester qui enregistre tous les nouveaux participants. Oh ! J'aimerais, ce que j'aimerais.

— Appelez-moi le docteur Forrester, je lui parlerai.

— C'est une femme.

— Parfait.

— Si vous la voyez, vous ne voudrez plus de moi.

— J'aurai toujours envie de vous.

— C'est vrai ?

— Non, dit Remo et il se pencha en arrière, souriant à ce jeune corps vibrant de désir.

— Vous êtes un salaud. Un sale phallocrate, dit-elle.

— Ouais, dit Remo, un sale phallocrate qui va vous faire grimper aux murs.

— Je vais l'appeler, mais cela ne servira à rien.

— Appelez, dit Remo, jetant un coup d'œil autour de lui.

Tout dans ce Centre d'études du conditionnement humain avait été conçu pour faire spacieux, en commençant par les grandes plantes vertes dans des pots qui vous arrivaient à la taille, jusqu'aux immenses baies vitrées qui permettaient de voir le ciel, la terre et les arbres au milieu. La jeune femme, toujours rougissante, excitée par la proximité de Remo, composa un numéro sur le cadran du téléphone blanc posé sur son bureau en verre.

Remo rejoignit Chiun. Celui-ci était en train d'absorber l'atmosphère, assimilant l'impression d'espace que le Centre voulait suggérer. En regardant Remo il dit :

— Tu n'es qu'un sale phallocrate. Je n'ai jamais vu d'approche plus inepte.

— J'ai eu ce que je voulais.

— Pourquoi ne l'as-tu pas menacée avec un revolver ? Ça aurait été aussi persuasif.

Remo ramassa une brochure posée sur une table basse en acier poli. Il y jeta un œil et gloussa.

— Vous allez devoir vous déshabiller devant des gens. Lisez ça Chiun.

Chiun ignore la brochure.

— J'arrive à tout problème avec sa solution, dit-il, regardant par la fenêtre, absorbant l'univers.

Remo haussa les épaules. Il n'avait jamais vu Chiun autrement qu'en kimono ou en uniforme. Lorsque Chiun se baignait, il se lavait sous les plis de sa large robe. Quand il changeait de robe, il le faisait avec une telle précision qu'il en mettait une en enlevant l'autre. Remo n'y était jamais arrivé – un peu parce qu'il n'avait pas vraiment essayé.

Le docteur Lithia Forrester était en consultation lorsque le téléphone sonna. Elle n'y prêta aucune attention, étant persuadée que le standard arrêterait après la première sonnerie s'apercevant de son erreur. Elle continua à l'ignorer pendant cinq coups et puis réalisant que ce n'était pas accidentel, elle répondit :

— Je vous ai dit de ne jamais me déranger lorsque je suis en consultation. Nous sommes absolument complet pour trois ans... Donaldson ? Remo Donaldson ? Mais oui, je vais l'interviewer. Faites-le monter dans un quart d'heure.

Elle raccrocha d'une main tremblante et poussa un long cri de victoire.

— Il est venu ! Il est ici ! Il est ici !

— Qui est ici ? demanda la personne avec qui elle était.

— Quelqu'un que je cherchais à faire venir. Le seul homme qui pouvait faire échouer le plan. Mais maintenant il est ici. Quelle chance !

— Toute médaille a un revers, remarquait la personne avec qui se trouvait le docteur Forrester. Mais Lithia Forrester écoutait à peine.

Avant que Remo Donaldson ne fût autorisé à entrer, elle se donna un moment pour réfléchir.

Banon ne s'étant pas présenté, elle en avait déduit qu'il était mort. Le commissaire Banon précis, méticuleux, qui avait réussi à lui envoyer tellement d'hommes du gouvernement, était probablement mort. Et ses hommes aussi. Mort, le général Vance Withers. Mort, le colonel des forces spéciales et ses hommes, un groupe d'assassins professionnels.

« Alors maintenant, Remo Donaldson, bienvenue dans mon repaire », pensa Lithia Forrester. « Bienvenue au jeu de l'esprit où votre cerveau et vos testicules travaillent contre votre survie. Je sais ce que vous êtes maintenant. Vous êtes une arme humaine. Vous allez rencontrer une cible qui va vous consumer. »

Elle avait d'abord eu peur quand elle avait pensé que Banon était mort, plus maintenant.

Le docteur Forrester ne pouvait pas savoir que plusieurs étages plus bas un vieil Oriental se chauffant au soleil à travers une large baie vitrée était aussi en train de penser, et voici ce qu'il pensait :

« Je t'ai bien entraîné mon fils, Shiva, l'implacable destructeur. Va sans crainte dans ce piège de l'esprit. Car aussi grand le danger soit-il, aucun danger n'a encore arrêté la force de l'homme. Ni les déluges, ni l'orage, ni la mer. Et maintenant, grâce à ton peuple, ni l'espace des étoiles. Va maintenant, l'esprit de l'implacable est au-dessus des complots mesquins des autres mortels. »

Le vieil Oriental paraissait être une gentille petite chose fragile aux yeux de la réceptionniste qui venait de dire à M. Donaldson :

— Vous pouvez monter maintenant, et n'oubliez pas, ce soir...

Elle se pencha vers Chiun et dit :

— Excusez-moi, monsieur, je ne voudrais pas être indiscrète, mais comment faites-vous pour avoir des ongles aussi longs ?

Elle sourit gentiment, le genre de sourire qui lui avait permis d'obtenir de son père une voiture pour ses seize ans.

Le vieux monsieur gentil répondit :

— Vous êtes indiscrète.

En haut, Remo Williams, alias Remo Donaldson, traversa une double porte et vit devant lui la plus belle femme qu'il ait jamais vue, non pas semblable à une créature de la nature, mais à un rêve d'homme.

Elle s'avança pour l'accueillir.

— Bonjour Remo Donaldson. Je vous attendais.

CHAPITRE XIII

Le Centre du conditionnement humain était un « atelier de motivation humaine, une exploration en profondeur et une remise en état du mécanisme de l'adaptation grâce à des expériences concrètes. » C'était du moins ce que disait la brochure.

Chiun expliqua à Remo, alors qu'ils étaient en train de défaire leurs valises dans la chambre qu'ils partageaient, que pour lui cela paraissait être un groupe d'individus qui se déshabillaient en se disant des choses mal élevées et en se touchant mutuellement.

Se toucher fait partie du truc, dit Remo. Vous me tenez au courant si vous voyez quelque chose.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Je ne sais pas.

— Ça doit être passionnant de penser comme un homme blanc. C'est impossible de trouver ce que tu ne cherches pas, mon fils.

— Ah ! je suis à nouveau votre fils ?

— Je ne suis pas rancunier.

Chiun était content de quelque chose. Peut-être s'agissait-il des tests qu'ils avaient passés cet après-midi. Remo avait rencontré le docteur Forrester. Dans sa tête, elle était maintenant Lithia et il n'avait pas pu faire autre chose que de lui donner sa petite biographie inventée, tellement il avait été subjugué par sa beauté. Elle l'avait immédiatement inscrit pour des tests et l'avait renvoyé comme une maîtresse d'école. Bien que techniquement parlant Chiun ne soit pas un participant, il avait passé toute la série de tests psychologiques avec Remo et il avait trouvé cela très amusant.

— Écoute ça, gloussa-t-il. Que préféreriez-vous être : un mareyeur, un soldat, un boueux, un artiste ? Cochez une réponse.

— Eh bien, cochez-en une.

— Je ne veux être ni mareyeur, ni soldat, ni boueux, ni artiste. Je n'en coche aucune, avait dit Chiun, puis avec un air de défi, il avait écrit en travers de la page : « Je choisis d'être le maître de Sinanju. »

Si Chiun avait trouvé ce test amusant, le test suivant, où il fallait faire un seul bloc à partir de plusieurs petits cubes, lui parut

franchement hilarant. Chiun avait rapidement formé un grand bloc, mais il lui restait un petit cube. Avec le tranchant de sa main il avait réduit le petit cube en poussière et en avait saupoudré le grand bloc.

— Fini, s'était-il écrié triomphalement.

Voilà comment ça s'était passé.

Remo avait fait de son mieux et n'avait aucune idée s'il avait réussi ou non. Si toutefois on devait penser en termes de réussite ou d'échec.

Le téléphone sonna dans leur petite chambre. Remo décrocha.

— Donaldson à l'appareil, dit-il. Une voix de femme glaciale l'informa que le docteur Forrester désirait le voir tout de suite.

La soirée était avancée quand Remo pénétra pour la seconde fois dans le bureau du docteur Forrester. Elle était debout appuyée contre son bureau, lui tournant le dos et lorsque Remo la vit, malgré tout son contrôle, il ressentit pour elle un profond désir, un désir qui allait au-delà du sexe. Il éprouvait un désir de possession totale.

— Asseyez-vous, monsieur Donaldson, dit-elle, lui désignant le canapé. Elle ramassa une liasse de papiers et vint s'asseoir à côté de lui.

— Je voulais vous expliquer vos résultats.

Les blocs qu'ils avaient assemblés indiquaient la perception de l'organisation. « Plus que supérieure », était l'appréciation obtenue par Remo, ce qui était légèrement surprenant étant donné que, lorsqu'il avait été Remo Williams, sollicitant un job à la Police de Newark, New Jersey, il avait obtenu « moyen ». Chiun avait raison. Les « muscles » du cerveau pouvaient croître tout comme les muscles des bras et des jambes.

Puis vint la résistance à la frustration. Remo avait un seuil bas. Une tache d'encre ou quelque chose d'approchant avait révélé ça.

— Votre professeur de gymnastique, lui, en revanche, a un seuil très élevé. Le plus élevé que le docteur Forrester n'ait jamais vu. Elle se pencha vers Remo.

— Pourquoi pensez-vous qu'il soit aussi résistant à la frustration ? demanda-t-elle.

Son corps dégageait un parfum d'une rare subtilité.

— Parce qu'il arrive à diffuser sa frustration sur les autres, expliqua Remo.

— Et voici quelque chose d'extraordinaire. Vous avez tous les deux un quotient d'agression nul. Je veux dire non existant. C'est impossible. Avez-vous inventé les réponses pour ce test ?

— C'était celui avec les lignes et les flèches ? demanda Remo.

— Oui.

— Non. Je ne sais pas, dit Remo.

Cela l'intéressait. Le test avait l'air si inoffensif que lui et Chiun y

avaient répondu honnêtement.

— Je ne vois pas comment on peut inventer des réponses pour ce test ?

— C'est ainsi qu'il fut conçu. Remarquable. Pas la moindre trace d'instinct d'agressivité normal.

Lithia se leva dans un remous de jersey froufroutant.

— Installez-vous confortablement, dit-elle, nous avons à parler.

Remo s'adossa confortablement contre les coussins de cuir et regarda la nuit tomber à travers le dôme. Au loin un faucon pivota doucement, presque immobile, puis plongea tout d'un coup. Il était sûr que Lithia Forrester attaquait comme ça. Pourquoi la plupart des femmes et quelques hommes se servaient-ils du sexe comme d'une arme ? Drôle, qu'il pense à ça maintenant.

Lithia vint s'asseoir dans un fauteuil de cuir en face de lui et elle commença à lui poser des questions sur le ton très professionnel du docteur Forrester.

— Si quelqu'un se plaçait devant vous dans une longue file d'attente d'un cinéma, que feriez-vous ?

— Je lui ferais remarquer que tout le monde fait la queue et qu'il devrait en faire autant.

— Et s'il refuse ?

— Tant pis. Qu'est-ce qu'une seule personne ? Franchement, peut-être que je ne le lui ferais même pas remarquer.

— Avez-vous déjà tué un homme ?

— Oh oui ! Plus que je ne peux en compter.

— Au Vietnam ?

— Là aussi.

— Et si je vous disais que l'on a recherché votre dossier, monsieur Donaldson, et que nous n'avons rien trouvé. Rien du tout. Vous savez peut-être que ce Centre reçoit souvent de hauts fonctionnaires d'État. Par conséquent chaque participant est soigneusement passé au crible. En ce qui vous concerne nous n'avons trouvé aucune trace. Pas même des empreintes.

— Ça alors !

— Monsieur Donaldson, vous êtes venu ici et vous vous êtes inscrit sous le nom de Remo Donaldson, golfeur professionnel. Vous dites avoir été au Vietnam mais vous n'avez pas de livret militaire. Monsieur Donaldson qui êtes-vous au juste ?

Remo sourit. C'était le moment d'accélérer les événements et de découvrir qui au juste était le docteur Forrester.

— Je suis l'homme qui va vous tuer.

Il observa ses yeux et ses mains, elle n'eut pas de réaction, se contentant de poser une autre question sur un ton calme. Peut-être était-ce là la meilleure attitude possible.

— Ah ! De l'agression. Pour la première fois. Bien. Je crois que votre problème réside dans la crainte de votre propre agressivité. Une incapacité à accepter votre profonde et violente hostilité. Pourquoi voulez-vous me tuer ?

— Qui a dit que je *voulais* vous tuer ? Je *vais* vous tuer.

— Vous voulez dire que vous ne voulez pas me tuer ?

— Pas maintenant. Pas encore. Franchement, je pense que vous tuer serait un peu comme peindre la *Pietà* en rose. Mais je serai probablement obligé de le faire.

— Pourquoi ?

— Parce-que vous devez probablement être tuée.

— Pourquoi ?

— Vous représentez une étape vers un but.

— Je vois. Qui décide si l'on est un maillon de la chaîne ou si on ne l'est pas ?

— En gros, moi.

— Que ressentez-vous au sujet de vos cibles ?

— Que pensez-vous de vos malades ?

— Je ne déteste pas mes malades.

— Je déteste rarement mes cibles.

— Combien de personnes avez-vous tuées monsieur Donaldson ?

— Avec combien de personnes avez-vous couché ?

— Il s'agit donc pour vous d'une expérience sexuelle ?

— Non.

— Que ressentez-vous lorsque vous tuez quelqu'un ?

— Un intérêt professionnel pour ma compétence. Je me demande après si mon bras gauche était bien droit.

— Pas d'émotion ?

— Bien sûr que non, je suis le tueur, pas le tué.

Remo rigola de sa propre petite plaisanterie. Il ne fut pas rejoint dans son hilarité et son rire mourut brutalement.

— Aucune émotion, répéta Lithia Forrester. Pourquoi tuez-vous des gens ?

— C'est mon métier. Ma profession. Je fais ça très bien, docteur Forrester. C'est une sorte de vocation.

— Comment est votre vie sexuelle ? demanda-t-elle, changeant de sujet.

— Satisfaisante.

— Que ressentez-vous au sujet de vos parents ?

— Je ne connais pas mes parents. Je fus élevé dans un orphelinat et je n'ai jamais ressenti grand-chose pour les bonnes sœurs qui s'en occupaient. Elles étaient bien. Elles faisaient du mieux qu'elles pouvaient.

— Je vois. Vous n'avez par conséquent aucun souvenir d'une

image paternelle. Décrivez-moi l'homme parfait. Allongez-vous, si vous voulez, fermez les yeux et si vous pouvez créer l'homme parfait, faites-le pour moi.

Remo approuva de la tête, s'allongea confortablement sur le canapé et rejeta ses tennis d'un coup de pied.

— L'homme parfait, dit-il, a en lui un calme profond, une paix intérieure reliée aux forces du monde. L'homme parfait ne recherche aucun danger gratuitement mais accepte les dangers qui se présentent, sachant que la mort fait partie de la vie, sachant que ce qui compte est la façon dont il meurt, et non le moment. Je vois l'homme parfait capable de rester assis pendant des heures, ses longues mains fines reposant en paix sur sa robe. Je vois l'homme parfait en pleine possession de son métier, et faisant ce qu'il doit faire aussi bien qu'il est possible pour un homme de le faire. Je vois l'homme parfait comme le professeur de quelqu'un qu'il aime.

La voix du docteur Forrester l'interrompt.

— L'Oriental, est-il votre père ?

— Non.

— Je veux dire, vous a-t-il élevé ?

— Pas dans mon enfance.

— Est-ce que vous l'aimez ?

Remo se redressa violemment sur le canapé.

— Ça ne vous regarde pas.

— Eh bien, pour la première fois nous voyons un comportement agressif. Il n'y avait pratiquement aucune émotion lorsque vous faisiez défiler vos fantasmes sur le fait de tuer des gens. Ce que nous allons essayer de faire, Remo, c'est en quelque sorte de tuer le meurtrier en vous. Cet autre vous, cette image d'un mâle fort que vous n'avez jamais eue étant enfant. Nous allons vous aider à former une nouvelle image de vous-même, une force positive. Et pendant votre traitement, nous allons détruire ce fantasme hostile. Avez-vous un nom pour lui ? Beaucoup de gens en ont.

— Oui. L'Implacable.

— Bien. Nous allons devoir tuer l'implacable ensemble. Elle s'arrêta un instant. J'ai bien peur que ce soit terminé pour aujourd'hui.

Remo se leva et se balançait d'un pied sur l'autre. Il regarda le bleu cristal de ses yeux. Son sourire tranquille l'excitait et en même temps le mettait en colère. Il sourit.

— Beaucoup ont comploté la mort de l'implacable, tous sont enterrés avec leurs complots.

— Eh bien, dit le docteur Forrester en souriant gentiment, nous verrons ce que nous pourrons bien faire ici au Centre d'études du conditionnement humain.

Et ce fut à ce moment-là que Remo ressentit de nouveau ce désir au-delà du simple désir de la posséder. Il la voulait pour lui.

Qu'il en soit ainsi. C'était donc peut-être bien l'endroit où il devait mourir. Remo releva les yeux vers le dôme cherchant le faucon dans le ciel sombre. Mais le faucon n'était plus là.

CHAPITRE XIV

Après que Remo soit parti, Lithia Forrester s'assit à son bureau et réfléchit pendant plusieurs minutes.

Puis elle composa un numéro à trois chiffres sur le cadran de son téléphone, appelant une des chambres du Centre d'études du conditionnement humain.

— Oui, répondit une voix lasse.

— Il vient de partir, dit-elle. Il n'y a aucun doute, il a été envoyé ici pour arrêter notre projet.

— Alors tue-le, dit la voix.

— Oui, bien sûr. Mais je ne veux pas le faire ici. Cela attirerait trop l'attention sur le Centre et pourrait compromettre notre plan.

— Eh bien, fais-le où tu veux, mais fais-le.

— Oui, oui, bien sûr, répéta Lithia Forrester. Puis elle ajouta doucement : Pourrai-je descendre plus tard ? Cela fait si longtemps.

— Pas ce soir. Je suis fatigué.

— S'il te plaît, insista-t-elle, s'il te plaît.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil, puis un soupir.

— Bon, eh bien, d'accord si tu y tiens vraiment.

Le visage de Lithia Forrester rayonna de joie.

— Oh merci, dit-elle.

— Puisque tu viens, apporte des chips et de la mayonnaise à l'oignon. Un grand sac de chips.

— C'est promis, dit-elle ravie, et longtemps après que le déclic sec se soit éteint dans son oreille, elle garda le combiné serré tendrement contre sa poitrine, comme une gamine l'aurait fait avec une lettre d'amour.

CHAPITRE XV

C'était le matin et Chiun et Remo devaient participer à leur première « séance de rencontre ».

— Ne soyez pas nerveux, Chiun. Je veux que vous me promettiez de ne pas vous laisser importuner par des mots. Peu importe ce qu'on vous dit. Ce ne sont que des mots.

Chiun lança un regard dédaigneux à Remo, puis continua de contempler les collines au loin. Vraiment, comme si des mots l'avaient déjà dérangé !

Puis ils quittèrent leur chambre au sixième étage, ou leur « environnement sommeil » comme on l'appelait et débouchèrent sur un couloir surnommé « aire physique de transition » pour se diriger vers l'ascenseur. Remo demanda comment était désigné l'ascenseur et le liftier lui répondit : « ascenseur ».

— J'aurais plutôt pensé à quelque chose du genre : « cellule de transition bi-directionnelle ».

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur une pièce très spacieuse au troisième étage. Il s'agissait de la plus grande salle de rencontre, les quatre murs, recouverts d'un tissu de laine grise, laissant filtrer une lumière fluorescente. Des coussins géants formaient un cercle au milieu de la pièce. À côté de chaque coussin se trouvait un cendrier en céramique. Le groupe était en session lorsque Remo et Chiun entrèrent. Le docteur Lithia Forrester était assise sur l'un des coussins.

Elle ne parlait pas. Immédiatement, une femme-ballon, avec une mine de farine d'avoine ravagée et une minuscule bouche de bébé qui crachait du venin, demanda à savoir qui étaient Remo et Chiun, et pourquoi ils pensaient qu'ils pouvaient se permettre d'arriver en retard. Elle dit que Remo et Chiun lui déplaisaient, mais Remo plus que Chiun.

— Pourquoi M. Donaldson vous déplaît-il plus que M. Chiun ?

— Parce qu'il entre ici avec l'air de quelqu'un qui pense que je le veux en moi. Il entre comme le roi des rois. Eh bien, il ne l'est pas. Je ne laisserai jamais me toucher, hurla-t-elle, serrant ses seins bulbeux dans ses petites mains boudinées. Des cheveux filandreux, parfois

blonds, entouraient son visage de farine d'avoine comme du blé profané. Elle était en short. Son ventre ressemblait à une chambre à air en caoutchouc après qu'une pompe à haute pression se soit emballée. Elle s'appelait Florissa. Elle était spécialiste en ordinateurs au Pentagone.

— Comment réagissez-vous à cela, Remo ? demanda le docteur Forrester.

Remo haussa les épaules et s'assit.

— Dois-je ressentir quelque chose ?

— Je vous déteste, dit Florissa. Je déteste votre masculinité. Vous pensez que vous êtes tellement attirant que tout le monde vous désire.

— Que ressentez-vous Remo ? insista le docteur Forrester.

— Je trouve cela stupide.

Florissa se mit à pleurer comme si son importante couche de rimmel avait besoin d'être arrosée. Son visage avait maintenant l'aspect de quelque chose qui devrait être interdit par le ministère de la Santé.

Florissa pleurnicha qu'elle se sentait rejetée. Les autres membres du groupe, à part le docteur Forrester et une autre personne, s'approchèrent et lui caressèrent le dos et le visage. Ils entonnèrent qu'elle était désirée et qu'elle ne devait pas se sentir rejetée. Ils lui dirent qu'elle était aimée. Qu'elle avait très bien agi. Elle avait donné d'elle-même et avait offert un moment merveilleux à tout le groupe.

— Lui ne le pense pas, gémit Florissa. Il pense que je suis laide. Il ne veut pas de moi.

Remo jeta un coup d'œil rapide au membre du groupe qui n'avait pas participé à la consolation générale de Florissa. C'était un homme énorme, non pas en hauteur, mais en circonférence, il devait peser dans les deux cents vingt kilos. Il était aussi noir que le dernier minuit du monde, mais son visage, quoique engoncé dans la graisse, restait fort. Remo pensa à un grand roi nègre. Il était tellement gêné par son poids qu'il respirait péniblement, ne fût-ce que pour s'asseoir correctement. Pendant que Remo le regardait, il passait son temps à se pulvériser la gorge à l'aide d'un appareil composé d'un tube muni d'une poire en caoutchouc au bout. C'était pour l'asthme. Ses yeux noirs étaient brûlants lorsqu'ils observaient Remo par-dessus l'appareil. Formidable, pensa Remo. Formidable.

Remo chercha Chiun d'un regard inquiet, se demandant ce qu'il pouvait bien être en train de faire. Il n'en crut pas ses yeux. Chiun avait rejoint le groupe et était en train de masser le dos de Florissa. Il fit signe aux autres de s'écarter et en la massant le long de la colonne vertébrale, il chantonna :

— Vous êtes la fleur du désir de tous les hommes. Vous êtes la grâce coulant doucement tel un murmure d'amour de l'homme vers la

femme et de la femme vers l'homme. Vous êtes la splendeur de votre espèce, un bijou d'une élégance rare et exquise. Vous êtes ravissante. Vous êtes une femme.

Remo vit la barrique lever sa face barbouillée de rimmel. Elle resplendissait.

— Je me sens aimée, annonça-t-elle.

— Vous êtes aimée parce que vous êtes aimable, dit Chiun. Une fleur précieuse que l'on aime.

— Faites qu'il m'aime.

— Qui ?

— Remo.

— Je ne suis pas responsable de son ignorance.

Remo regarda Lithia Forrester et comprit alors le secret de la thérapie de groupe. Les soignants devaient conserver leur sérieux. Après tout, cela avait peut-être du bon. Chiun n'avait-il pas forcé Remo pendant son entraînement à examiner ses émotions, et par la suite à se servir de celles qui pouvaient lui être utiles ?

Chiun retourna de son petit pas vers le coussin à côté de Remo. Il s'assit comme il en avait l'habitude, avec un mouvement aussi rapide que l'éclair, mais si doux qu'il en paraissait lent, semblable à une plume flottant doucement vers le coussin. Ce n'est qu'après des années d'entraînement que Remo put arriver à ça. Remo observa les visages alentour pour voir ceux qui avaient pu reconnaître un tel contrôle du corps. À nouveau ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de l'homme noir. Il observait Chiun intensément. Lithia Forrester, elle, n'avait rien remarqué.

Les membres du groupe devaient se présenter. Raconter comment chacun ressentait l'arrivée des nouveaux venus, deviner ce qu'ils faisaient pour gagner leur vie.

Un homme dans la quarantaine ayant expliqué qu'il lui était impossible de révéler exactement ce qu'il faisait, raconta qu'il se sentait rejeté par le monde et par la société. Il ajouta qu'il pensait que Remo et Chiun avaient tous deux des jobs au sein du gouvernement car seuls les gens qui avaient été approuvés pouvaient s'inscrire au Centre d'études du conditionnement humain.

— Remo est professeur de gymnastique dans une organisation militaire, et Chiun doit être traducteur au ministère de l'intérieur au desk japonais.

Chiun répondit :

— Vous pensez que je suis japonais, par conséquent vous travaillez pour la CIA. Exact ? Et vous parlez comme un homme blanc qui essaye depuis de nombreuses années de maîtriser le mandarin. Exact ? Donc vous travaillez dans la section Asie. Exact ?

— Stupéfiant ! s'exclama l'homme.

— Vous venez de démontrer que le communisme est un échec, continua Chiun. Ne pas réussir contre des *smucks* comme vous est la preuve même de son échec. Je ne suis pas Japonais.

— Chinois ? interrogea l'homme de la CIA.

— *Smuck*, dit Chiun, utilisant de nouveau le mot que lui avait appris une femme juive dans un hôtel de Porto Rico. Chiun adorait ce mot.

L'homme de la CIA baissa la tête, puis se mit à raconter son histoire, comment il avait été un des plus grands experts agricoles. Vraiment l'un des meilleurs. Si bon qu'il avait été nommé dans la section chaude de l'Asie et promu comme second pour le commandement des opérations. Il avait été si mauvais dans ce job qu'on l'avait laissé là.

— Typique, dit l'homme noir. Typique.

Il ne voulait pas s'identifier, ni raconter ce qu'il pensait ou ce qu'il ressentait. Le docteur Forrester l'y poussa tout en regardant Remo. Finalement, l'homme noir raconta une histoire qui les laissa tous la tête baissée.

Larry Garrand était né à Middle River. À cette époque il n'était pas gros. Larry Garrand était boy-scout. Larry Garrand était le président de sa classe à l'école. Il était également capitaine de l'équipe de football, et capitaine de l'équipe de base-ball. Larry Garrand était le premier de sa classe. Oui, à onze ans certains gamins commençaient à sortir, et quelques filles tombèrent enceintes. Mais c'étaient des nègres. Larry Garrand et sa famille étaient différents. Eux avaient de la classe. Non pas de la classe parce qu'ils étaient clairs de peau. Il n'avait jamais cru à ça. Sa famille avait de la classe parce que son père était instituteur au lycée de Booker. T, Washington. Et il était noir.

Larry n'alla pas à Booker. T. Il alla au lycée blanc de James Madison. Oh bien sûr, il savait que c'était un lycée raciste, mais c'était parce qu'il n'y avait pas eu d'étudiants noirs valables. Larry allait leur montrer. Le lycée blanc de James Madison, c'était quelque chose. Bien sûr, tout le monde pensait que Larry ferait un excellent trois-quart.

— Trois-quart ? interrompit Remo.

— Trois-quart, continua Larry Garrand. Il sourit : il était mince et rapide à cette époque. Très rapide. Mais il ne voulait pas réussir en faisant du sport. Il voulait réussir d'une autre façon. Il voulait montrer aux types blancs que les nègres pouvaient réussir dans tous les domaines. Les nègres bien.

C'était tout à fait différent à Madison. D'abord sa première année, il la passa dans le dernier tiers de sa classe, alors qu'il avait été premier au cours élémentaire. Il savait ce que les Blancs pensaient. Son père vit son carnet scolaire et ne dit rien. Voulant dire par-là qu'ils n'étaient pas aussi bons que les Blancs, alors pourquoi essayer ?

Larry Garrand essaya. Il lut ses leçons deux fois. Il prétendait devant les Blancs qu'il ne travaillait pas dur. Mais il étudiait dix heures par jour. Larry Garrand inventa sa propre méthode de lecture rapide.

C'était l'époque de Malcolm X et de Martin Luther King. Larry Garrand pensait qu'ils avaient tort tous les deux. Quand les Blancs verraient que les Noirs pouvaient être les meilleurs, ils changeraient d'avis en un clin d'œil. Larry Garrand reçut une bourse pour aller à Harvard. Il en ressortit avec l'appréciation « *magna cum laude* », malgré les maux de tête qui l'accablaient toutes les deux semaines. Il vit plusieurs médecins mais aucun ne put le guérir.

De nombreuses femmes blanches lui avaient fait des avances, mais il avait toujours refusé. Il voulait leur montrer que les hommes noirs – ça avait changé depuis, on ne disait plus nègres – n'étaient pas uniquement intéressés par des chattes blanches.

Une nuit, la police fit une descente à Roxbury, le quartier noir. Ils ramassèrent Larry Garrand, mais quand il leur montra qui il était, ils le laissèrent partir. Après tout, il n'était pas un nègre. Tous les Noirs n'étaient pas des nègres, et les Blancs commençaient à s'en rendre compte.

Quand les Afros firent leur apparition, Larry Garrand en avait eu honte. Ils avaient l'air si stupides, si négroïdes, pour dire la vérité.

Larry Garrand eut une maîtrise, puis un doctorat, pas en sociologie, ou dans une autre matière facile qui attiraient les Noirs. Il l'eut en physique. Les maux de tête devinrent épouvantables. Mais il avait presque réussi.

Le docteur Lawrence Garrand alla travailler pour le gouvernement américain, à la commission à l'énergie atomique. Il était le Docteur Garrand et les secrétaires l'appelaient Monsieur. Il alla à un cocktail à la Maison-Blanche. À propos d'une découverte un sénateur américain sollicita son avis qui fut publié dans un magazine à diffusion nationale. C'était docteur Garrand par-ci, docteur Garrand par-là, et docteur Garrand ne pourra pas vous rencontrer cette semaine, cher monsieur le député ; peut-être la semaine prochaine.

Lorsque le docteur Garrand apprit qu'il était devenu la première autorité mondiale sur le problème des déchets atomiques, il pensa qu'il pouvait s'offrir un de ses rêves secrets de jeunesse. Il s'acheta une Cadillac dorée décapotable. Après tout, pour la plus grande autorité mondiale sur les déchets atomiques, ce n'était qu'une fantaisie. « Saviez-vous que la plus grande autorité mondiale sur les déchets atomiques conduisait une Cadillac dorée ? »

Il se permit même une version modifiée de la coiffure afro, recoupée chaque semaine, bien sûr. Et puis, puisque c'était à la mode, il s'acheta une *dashiki*. La première compétence mondiale conduisait une Cadillac dorée, se coiffait à l'afro, et portait une *dashiki*. Le

docteur Garrand, lui, aidait vraiment la cause afro-américaine, pas les excités.

Un soir, roulant en direction de New York, la première autorité mondiale sur les déchets atomiques fut arrêtée par un policier. Pas pour excès de vitesse. Pas pour avoir brûlé un feu rouge ou pris un sens interdit.

— Juste pour un contrôle, camarade. Faites voir votre carte grise et votre permis de conduire. Ouais, ouais, bien sûr. Vous êtes la première autorité sur tout. Vous savez tout.

— J'essayais juste de vous expliquer qui je suis.

— Vous êtes monsieur Merveilleux. Gardez vos mains sur le volant, là où je puisse les voir.

— Je me plaindrai, et vous aurez des ennuis.

Le motard dirigea sa torche droit dans les yeux du docteur Garrand.

— J'en ai assez entendu. Maintenant vous la fermez. Ouvrez le capot.

Le docteur Garrand tira sur la manette qui ouvrait le capot, se réjouissant de sa propre fureur, anticipant la glorieuse revanche lorsque l'agent de police se ferait remettre à sa place par son supérieur qui lui-même aurait subi le même traitement de son supérieur à Washington.

— C'est bon, suivez-moi, dit l'agent de police, lui rendant sa carte grise et son permis de conduire.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda le docteur Garrand.

— Suivez-moi c'est tout. Il y a une voiture de police juste derrière vous.

Cette nuit-là, la première autorité mondiale sur les déchets nucléaires fut gardée au commissariat de Greenville pour enregistrement erroné de véhicule. Le numéro du moteur figurant sur la carte grise n'était pas le bon. Le docteur Garrand, si c'était bien son nom, fut autorisé à passer un coup de téléphone. Comme il ne connaissait pas d'autres hommes politiques que le Président et quelques sénateurs, il appela le directeur de la commission à l'énergie atomique.

— Oh, je suis désolé, Larry, il n'est pas à la maison. Ils vous gardent pour quel motif ?

— Enregistrement erroné ou un truc de ce genre.

— C'est incroyable, Larry ! Je lui dirai dès qu'il rentrera.

Et le docteur Garrand fut mis dans une cellule avec un souteneur, un ivrogne et un voleur. Tous étaient noirs.

Il passa la nuit avec les nègres, et quand pointa dans le froid sinistre la boule de feu incandescente qu'il apercevait à travers une

petite fenêtre à barreaux, il comprit quelque chose qui lui fit enfin disparaître son mal de tête.

Il n'y avait pas trois nègres plus le docteur Garrand dans la cellule. Il y avait quatre nègres, dont l'un se vantait d'être la plus grande autorité en matière de déchets atomiques.

C'était absurde mais la seule chose à laquelle il pensait était toutes ces chattes blanches qu'il avait laissé passer.

La commission à l'énergie atomique se plaignit bien sûr à la police du New Jersey. Mais Larry Garrand s'en foutait. Parce que le docteur Larry Garrand, la plus grande autorité en matière de déchets atomiques, savait maintenant qu'en dernier ressort, quand on roule seul, la nuit, dans le New Jersey, on n'est qu'un nègre comme les autres.

Son histoire était finie. Un ange passa.

Florissa fit remarquer que le docteur Garrand permettait aux Blancs de lui imposer ses normes de références. L'homme de la CIA suggéra l'émigration en Afrique. Quelqu'un remarqua que la réussite la plus brillante n'était pas une compensation, à quoi le docteur Garrand répondit qu'il avait sa propre compensation et que ce n'était l'affaire de personne. Et le docteur Forrester ne lui demanda pas de s'expliquer.

Puis Chiun parla :

— Dans le monde il y a des milliers de fleurs qui chaque jour éclosent, chacune avec sa beauté propre. Cette beauté existe en soi, et n'a pas besoin de l'approbation des autres. Une beauté est une beauté et chacun doit accepter la sienne.

Tout le monde trouva que Chiun avait dit une vérité profonde.

Remo murmura à Chiun :

— Pourquoi ne lui parlez-vous pas de l'argile que Dieu a laissé cuire trop longtemps ? Il adorerait cette histoire.

Le groupe voulut savoir ce que Remo murmurait, et il leur conseilla à tous et à chacun d'aller se faire cuire un œuf. Ceci fut jugé comme hostile.

Florissa pensa que c'était de la plus grande hostilité, surtout maintenant qu'elle avait presque pardonné à Remo de ne pas avoir envie de lui faire l'amour.

La classe se retira pour se préparer à l'activité suivante : « touche-touche matrice ». Il s'agissait d'une séance où l'on barbotait dans la piscine, à poil, se frôlant les uns les autres. Le docteur Forrester n'y assistait pas. Chiun resta assis sur le bord de la piscine, entièrement habillé. Il expliqua que se baigner nu dans une piscine était une violation de ses habitudes culturelles.

Remo essaya la même chose et fut accusé d'être bourré de complexes. Il expliqua que de se déshabiller devant des étrangers était

aussi un truc anti-culture américaine. Les autres se mirent d'accord pour annoncer que le « truc anti-culture américaine » n'était qu'un faux fuyant.

Remo se déshabilla donc et plongea dans la piscine. Après la séance, tout le monde fut d'accord pour reconnaître qu'il avait sauvé la vie de l'homme qui avait le premier eu l'idée de refuser les « trucs anti-culture américaine ». Il semblait que Remo avait accidentellement frappé l'homme au visage sous l'eau et qu'il avait eu du mal à remonter à la surface. Remo l'avait alors aidé à reprendre ses esprits, grâce à une respiration artificielle tout à fait particulière.

— On croirait que je lui donne des coups de poing dans l'estomac mais ce n'est qu'une apparence, expliqua Remo.

CHAPITRE XVI

Que la France se mît à convertir de l'argent papier en or sur tous les marchés du monde dévoilait son intention de participer aux enchères.

La France s'adressa d'abord à l'Afrique du Sud, et obtint soixante-treize millions de dollars en or. Puis le ministère des Finances français appela le secrétaire au Trésor américain, lui expliquant qu'à cause de certains problèmes internes, son pays désirait consolider la valeur du franc en augmentant ses réserves d'or. Ces problèmes internes étaient secrets, il ne pouvait malheureusement pas en parler, mais il était sûr que le secrétaire au Trésor comprendrait. Oui, il ne s'agissait que d'une opération ponctuelle. Le secrétaire ne devait pas se faire de soucis, la France n'était pas en train d'essayer de couler le dollar américain. Seule la valeur du franc les préoccupait pour le moment. Il ne pouvait en dire davantage pour une excellente raison – qui de plus était vraie – il n'en savait pas plus. On ne lui avait donné qu'un ordre : augmenter les réserves en or.

Le secrétaire au Trésor était perplexe. D'ordinaire les gouvernements menaient leurs affaires un peu comme les bookmakers le font avec leur clientèle de joueurs – les ordres pris par téléphone sur des morceaux de papier, ensuite reportés sur dossiers – mais rarement par des échanges réels d'argent. Cependant, dans la conjoncture actuelle la France était une alliée et on devait ménager ses alliés.

Les agissements de la France sautèrent aux yeux de M. Amadeus Rentzel, mais il n'était pas encore satisfait. Sur la scène internationale, la France était considérée comme une énigme, résumée par la question angoissée du général de Gaulle : « Comment peut-on gouverner un pays qui produit cent dix-sept fromages différents ? »

M. Amadeus Rentzel était préoccupé par la Grande-Bretagne et la Russie, qui, elles, n'avaient encore montré aucune intention de participer aux enchères. Et il était tout simplement hors de question d'avoir, ne serait-ce même qu'un seul pays, qui ne participe pas aux enchères, après qu'on le lui ait proposé. Car ce pays risquerait d'alerter les États-Unis sur ce qui se tramait. Ce qui serait désastreux

pour leur plan.

Ce jour-là, Rentzel s'informa discrètement. Les réponses vinrent très vite. La Grande-Bretagne et la Russie, en effet, seraient peut-être intéressées. Oui, l'histoire du bombardier nucléaire était intéressante, ainsi que les révélations faites par l'homme de la CIA. Mais au fond cela restait au niveau des amuse-gueule. Et la puissance maritime ? Quelle garantie y avait-il, que l'accord inclurait le contrôle des opérations maritimes américaines ? Fidèle à son histoire et à ses habitudes, la Grande-Bretagne cherchait à contrôler la puissance navale américaine. Quant à la Russie, également fidèle à son histoire, à sa recherche de ports marins, elle voulait avoir la même chose.

Cette nuit-là, Amadeus Rentzel, banquier suisse, eut une conversation téléphonique avec un numéro privé aux États-Unis.

— John Bull et Ivan sont les seuls qui hésitent. Ils ne parieront que lorsque nous leur montrerons quelque chose qui implique la marine.

Une voix lasse et alanguie lui répondit :

— Que veulent-ils encore ? Nous avons déjà fait jouer l'aviation et la CIA.

— Je sais, dit Rentzel. Je le leur ai expliqué. Mais ils ne bougeront pas.

Il y eut un silence, puis le long soupir d'une personne habituée à être exploitée.

— D'accord, nous essayerons de faire quelque chose rapidement. Pour les autres pays tout est dans l'ordre ?

— Oui monsieur. Ils sont tous impatients d'avancer. Je suis sûr que vous avez remarqué les mouvements monétaires dans les pages financières ?

— Oui, oui, bien sûr. D'accord. Nous leur donnerons quelque chose avec la marine.

Le docteur Lithia Forrester était assise dans son bureau, au dixième étage du Centre d'études du conditionnement humain, réfléchissant à un problème difficile. Remo Donaldson devait mourir. Mais comment ?

Le dernier bouton sur son téléphone se mit à clignoter. Elle décrocha rapidement.

— Oui ?

— Fais quelque chose avec la marine.

— Comme quoi ?

— Comme ce que tu veux, garce. Fais-le tout simplement, et rapidement. C'est important, primordial !

— Oui, chéri, bien sûr. Elle marqua un temps d'arrêt. Te verrai-je ce soir ?

— Je crois que notre projet se porterait beaucoup mieux si tu pensais moins au sexe et plus à lui.

— C'est injuste, dit-elle. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Tout ce que tu as voulu que je fasse.

— Alors que la satisfaction du devoir accompli te serve de gratification sexuelle. Occupe-toi de faire quelque chose avec la marine.

Le déclic du téléphone retentit dans l'oreille de Lithia Forrester. Elle raccrocha lentement. Puis elle s'adossa dans son fauteuil de cuir et regarda à travers le dôme, la nuit, le ciel libre d'Amérique... Ce ciel qui, s'ils aboutissaient, ne resterait pas libre très longtemps.

« Plus que trois jours, pensa-t-elle, avant les enchères. » Ce devait être important cette exigence au dernier moment. Une action avec la marine, quelque chose de spectaculaire, et rapidement. Mais quoi ? Et son autre problème ? Remo Donaldson ?

« Peut-être quelque chose qui ferait d'une pierre deux coups ? »

CHAPITRE XVII

Le docteur Lithia Forrester ne participa pas à la séance de groupe le lendemain. Remo, lui, y assistait. Exposé aux regards sinistres du monstre noir – le docteur Lawrence Garrand – s’efforçant de ne pas entendre les attaques verbales dictées par l’insécurité sexuelle de Florissa, il prit une décision.

Chiun et lui étaient au Centre d’études du conditionnement humain depuis maintenant trente-six heures, et il ne s’était rien passé. Remo avait tout dévoilé à Lithia Forrester au cours de leur première rencontre, lui disant qu’il allait la tuer, l’invitant à agir contre lui. Mais elle n’avait rien fait, et il ne pouvait pas attendre plus longtemps. Aujourd’hui il verrait Lithia Forrester, il la briserait. Et, si nécessaire, il la tuerait.

Cette perspective le mit mal à l’aise mais il se dit qu’il ne faisait que son métier. Il y avait trop d’éléments du plan qu’il ne connaissait pas, trop de choses à découvrir d’abord. Il ne pouvait pas la tuer avant d’avoir trouvé. Mais l’image de Lithia Forrester n’arrêtait pas de s’imposer à son esprit. Sa beauté blonde, élégante, raffinée, le tourmentait. Et il réalisa que sa décision de ne pas la tuer n’avait rien à voir avec le fait de bien accomplir son boulot. D’accord, il la tuerait. Mais d’abord il ferait l’amour avec elle.

Sur le plan professionnel, Remo commençait à baisser dans sa propre estime. Il n’avait rien trouvé, n’avait rien vu de suspect. Il n’avait rien appris sur Banon ou sur le colonel des forces spéciales ni sur le pilote qui avait bombardé St Louis ou sur Barrett, l’homme de la CIA. Il se sentit submergé par une vague de mécontentement, pas contre lui-même pour incapacité, mais contre Smith pour l’avoir envoyé sur une mission de détective. S’ils avaient besoin de renseignements pourquoi ne pas avoir envoyé Gray, ce nouveau type du FBI, ou Henry Kissinger, ou même engager Jack Anderson ? Pourquoi Remo ?

Remo était plongé dans ses pensées, lorsqu’il sentit le groupe se mettre en mouvement. La séance étant terminée, tout le monde se levait des énormes coussins. Ils se dirigèrent ensuite vers la porte,

Chiun en tête, gesticulant avec ses mains, expliquant qu'on devait enterrer ses agressions et apprendre à accepter le monde pour ce qu'il est.

Le groupe se bouscula dans le corridor, Remo derrière, à la traîne, toujours plongé dans ses pensées. Et, tout d'un coup, il l'entendit de nouveau. Cette chanson. Quelqu'un dans le groupe était en train de la fredonner, il réalisa alors que c'était le même air que celui que Banon avait chanté, le même air qu'avait murmuré le colonel avant d'être tué sur le terrain de golf. Remo fut en alerte, ses yeux cherchant dans le groupe le chanteur.

Mais le bruit s'arrêta, et Remo avait beau chercher il ne trouva pas d'où cela venait.

Lithia Forrester n'était pas venue à la séance de groupe ce matin-là car elle n'était pas au Centre d'études du conditionnement humain. Elle se trouvait dans une chambre d'hôtel à Washington, expliquant quelque chose de très important à l'amiral James Benton Crust.

L'amiral Crust n'avait pas oublié la femme qu'il avait rencontrée quelques soirées auparavant à la réception de l'ambassade de France. En vérité, il n'avait pratiquement pensé qu'à elle durant les quatre derniers jours, car une sensation qu'il avait oubliée depuis longtemps s'était réveillée dans ses reins.

C'est pourquoi quand elle l'avait appelé, ce matin-là, à son bureau du Pentagone, il s'était bien souvenu d'elle. Et il n'avait été que trop content de lui fixer un rendez-vous, où elle voulait et quand elle voulait. Lorsqu'elle suggéra une chambre dans un hôtel un peu éloigné du centre à cause de la « nature » de leur rendez-vous, il avait accepté très cérémonieusement et, après avoir raccroché, il avait effectué une très inhabituelle danse de guerre dans son bureau.

Sur le chemin de l'hôtel, l'amiral Crust fit une autre chose inhabituelle. Il demanda à son chauffeur de s'arrêter devant un magasin d'alcools et de lui acheter une bouteille de bourbon, le meilleur bourbon.

Il se sentit farceur et rajeuni en rangeant soigneusement la bouteille dans sa grande serviette de cuir.

Quand l'amiral entra dans la chambre d'hôtel, Lithia Forrester était déjà là. Elle se tenait près de la fenêtre, regardant la rue en pleine effervescence de midi. Elle portait une robe de soie légère à fleurs, et la lumière entrant par la fenêtre, découpait son corps en transparence, comme si elle était nue. Crust put voir qu'elle ne portait pas de dessous. Quand elle se retourna pour l'accueillir, ses seins rebondirent sous le mince tissu, et de nouveau il ressentit ce désir qu'il n'avait pas éprouvé depuis des années et qu'il pensait à jamais oublié.

Lithia Forrester souriait avec sa bouche, ses yeux et son corps,

elle s'avança vers lui pour l'accueillir à bras ouverts. Le soleil, se déversant dans la pièce, concurrençait son sourire pour illuminer la chambre. Le soleil perdit.

— Jim, je suis tellement contente que vous alliez bien, dit-elle.

Subitement, l'amiral Crust se sentit ridicule en pensant à la bouteille de bourbon dans la serviette et il la posa par terre à côté de la porte. Pendant un instant il eut peur de rencontrer son regard, de crainte qu'elle ne lise dans le sien ce à quoi il avait pensé en chemin dans la voiture. Puis d'un air renfrogné, il dit :

— Lithia, comment allez-vous, ma chère ?

Elle prit ses coudes dans ses mains et l'embrassa sur la joue, puis elle lui prit la main et le guida vers le sofa, l'invitant gentiment à s'y asseoir. Elle rapprocha une chaise et s'assit en face de lui, une table basse en formica les séparant.

— Jim, je sais combien vous devez être occupé et je suis désolée de vous déranger.

Il secoua la main pour lui faire comprendre qu'elle ne le dérangeait en rien, et il remarqua combien le soleil filtrait à travers sa robe chaque fois qu'elle changeait de position et combien ses cheveux étaient dorés dans les rayons qui envahissaient la pièce. Elle sentait le jasmin. Elle continua :

— Mais j'ai peur que votre vie soit en danger.

L'amiral James Benton Crust éclata de rire.

— Ma vie en danger ? Par qui ? Pourquoi ?

— Par un de mes patients, dit-elle. Un certain Remo Donaldson. Il a menacé de vous tuer.

— Remo Donaldson ? Je n'ai jamais entendu parler de lui. Pourquoi voudrait-il me tuer ?

— Je ne sais pas. C'est bien ce qui me terrifie, dit-elle. Elle glissa alors sur sa chaise, faisant remonter sa robe au-dessus de ses genoux, les poils blonds de ses cuisses brillèrent, jaunes et blancs au soleil. Mais je pense qu'il est au service d'une puissance étrangère.

Crust rit comme pour annuler toute menace contre sa personne qui pourrait venir de Remo Donaldson, mais Lithia Forrester continua rapidement :

— Jim, ce n'est pas une plaisanterie. Il n'y a pas de quoi rire. Réalisez-vous que je viens d'enfreindre la sacro-sainte loi du secret entre malade et médecin, pour venir vous prévenir ?

Elle se leva de sa chaise et la contourna pour venir s'asseoir à côté de lui sur le canapé. À travers la gabardine bleue de son pantalon d'uniforme, il pouvait sentir la chaleur et la pression de sa cuisse ainsi que ses propres poils se mettre au garde-à-vous.

— J'apprécie, Lithia. Si vous me racontiez tout depuis le début ?

— Il est venu me voir il y a seulement quelques jours. Il m'a

menti sur sa feuille d'inscription, mais honnêtement, c'est relativement fréquent. Nous avons tellement de fonctionnaires du gouvernement, et ils utilisent souvent de fausses identités pour se joindre à nous. Mais grâce à l'hypnose, hier soir, j'ai réussi à percer à nu ce Remo Donaldson.

Elle fixa le visage de l'amiral. Celui-ci pensa qu'elle n'était qu'à un baiser de distance. Elle reprit :

— Jim, c'est un tueur professionnel, et sa prochaine victime, c'est vous. « Amiral Crust » m'a-t-il dit.

— A-t-il dit pourquoi ? Pourquoi moi ? demanda Crust.

— Non. Il revenait à son état conscient, alors je n'ai pas pu insister. Par conséquent, je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas où et je ne sais pas quand. Mais en revanche, je sais qu'il a l'intention de vous tuer, Jim.

— Eh bien, il existe une seule façon sûre de régler ce problème, dit Crust. Appelez le FBI. Faites-le emmener. Découvrez exactement ce qu'il a en tête.

Il fit un mouvement pour se lever, mais Lithia l'attrapa par le bras, et le tira vers le canapé. Elle se tourna légèrement pour lui faire face, mais il ne se rendit compte que d'une chose, que son genou gauche était pris entre ses deux genoux à elle.

— Vous ne pouvez pas faire ça, Jim, dit Lithia. C'est un professionnel. Je ne crois pas que le faire enfermer résoudrait quoi que ce soit, et de plus cela me compromettrait, moi et mon travail. Ce qu'il faut faire, c'est me laisser continuer à travailler sur lui. Mais pendant ce temps, vous devez prendre des précautions pour vous protéger.

— Pensez-vous que vous pourrez découvrir ce qu'il veut ? demanda Crust.

— Nous avons une autre séance ce soir. Avec un peu de chance, je saurai alors quel est son plan. Elle sourit. Je suis très forte pour obtenir des renseignements. Surtout avec les hommes.

— J'en suis persuadé, dit Crust, souriant à son tour.

— Plus particulièrement avec les hommes à problèmes. Le genre de problèmes que je peux résoudre.

Elle lui sourit de nouveau et ses yeux se fondirent dans les siens. C'étaient les yeux les plus bleus qu'il ait jamais vus, d'un bleu brillant et perçant, le genre de bleu dont on faisait des billes pour les enfants. Elle posa doucement une main sur son genou. Il pouvait maintenant sentir son parfum, l'odeur riche et puissante du jasmin qui redonnait vie à sa respiration.

Ils continuèrent à discuter et se mirent d'accord pour que l'amiral James Benton Crust signe ce jour-là un ordre le nommant lui-même capitaine du navire de guerre *Alabama* qui mouillait dans la baie de

Chesapeake. Son rang et sa position comme chef des opérations le lui permettraient. Il s'installerait alors à bord du bateau pour les quelques jours à venir, et il désignerait une équipe d'hommes-grenouilles pour lui servir de gardes du corps, avec ordre d'intercepter Remo Donaldson s'il essayait d'atteindre l'amiral, usant de la force si nécessaire. Même de la force mortelle.

L'amiral Crust accepta tout, car il était impossible de refuser quoi que ce soit à la beauté blonde qui était assise à côté de lui sur le canapé. Mais, franchement, il pensait, que toutes ses précautions étaient grotesques.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi qui que ce soit voudrait attaquer une vieille épave vide comme moi.

— Oh, Jim ! Vous n'êtes pas vide, vous n'êtes pas vieux et vous n'êtes pas une épave. Vous êtes un être humain chaleureux et vibrant. C'est mon métier de reconnaître des gens comme vous, dit-elle, tout comme c'est mon métier de comprendre qu'un problème vous tourmente.

— Problème ? Crust eut un geste désinvolte, mais quand il tourna de nouveau son visage vers elle, ses yeux cherchant toujours les siens, il sut que ces yeux bleus savaient exactement ce qui n'allait pas.

— Pourquoi ne pas vous reposer quelques instants Jim, et m'en parler ? Je sais très bien écouter, insista Lithia Forrester. Elle lui prit la tête entre les mains et l'amena lentement sur ses genoux. L'amiral Crust étendit ses jambes sur le canapé et leva les yeux vers le plafond, évitant le regard du docteur Forrester.

— C'est vraiment embarrassant, dit-il.

— Je suis médecin, Jim. Je ne suis pas facilement gênée. Et il y a peu d'aveux que je n'aie pas déjà entendus, ajouta-t-elle mettant une main le long de sa tête, un doigt, comme par inadvertance, explorant le creux de son oreille. Il pouvait sentir la chaleur de son corps à travers la soie fine et ses sens furent submergés par son odeur de femme.

Finalement il s'exclama :

— Ça fait cinq ans que je n'ai pas été un homme !

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Je suis impuissant. Bon à rien. Lorsque je parle d'une épave vide, je ne plaisante pas. Je suis une épave vide.

— Avez-vous essayé ? demanda-t-elle.

— Oui. Ou du moins dans le temps. Puis j'ai arrêté d'essayer. Je n'avais aucun désir et peur d'échouer à nouveau.

— Peut-être était-ce la femme qui était responsable ?

— Les femmes, corrigea-t-il. Aucune n'y changeait rien. C'était pareil avec toutes. Je n'avais aucun désir. Et je n'en ai plus depuis cinq ans... jusqu'à...

— Jusqu'à ? dit-elle, le ton de sa voix se moquant de lui.

Il demeura un moment silencieux.

— Jusqu'à ce que je vous aie vue à la soirée, laissa-t-il échapper.

L'amiral Crust ferma ses yeux afin de ne pas avoir à supporter l'air moqueur sur le visage du docteur Forrester, lorsqu'il ajouta :

— Lithia, je crois que je vous aime.

Ses yeux étaient toujours fermés quand il se pencha sur son visage, touchant presque le sien. Doucement elle dit :

— L'autre soir vous n'avez pas dit ça, il me semble, Jim. Je vous ai entendu dire autre chose. Si ma mémoire est bonne, vos paroles étaient « un sein est un sein ».

Les yeux toujours fermés, Crust entendit le bruit d'une fermeture éclair s'ouvrant lentement. Il pouvait sentir sa respiration sur son visage.

— N'est-ce pas ce que vous avez dit Jim ? « Un sein est un sein », murmura-t-elle.

Il se sentit confus et coupable. Comment pouvait-il lui dire que tous les seins étaient semblables pour l'homme qui n'avait aucun attrait pour les seins ? Il ouvrit les yeux pour le lui dire. Elle avait défait la fermeture éclair de sa robe et l'avait laissé glisser de ses épaules, lui présentant ses seins dorés et parfaits. Leurs pointes durcies parlèrent un langage délicieusement universel.

— Pensez-vous toujours ça, Jim ? demanda-t-elle, et au-delà de ses seins il pouvait voir ce visage vivant et aimé lui sourire. Croyez-vous vraiment que tous les seins et toutes les femmes soient pareils ?

L'amiral James Benton Crust se redressa et appuya fortement ses lèvres sur celles de Lithia Forrester. Maintenant ce n'était plus un vague picotement de souvenir qu'il ressentait. C'était l'éclosion d'une passion grandissante longtemps ignorée. Elle l'embrassa passionnément mais tendrement, laissant sa main glisser le long de son pantalon, puis elle libéra sa bouche pour dire :

— Je viens de constater un autre miracle de la médecine.

Elle sourit et il écrasa son sourire avec sa bouche. Pour la première fois depuis cinq ans, l'amiral James Benton Crust était un jeune homme. Il allait la prendre. Il prendrait cette fille dorée et vibrante. L'intensité de son ardeur compenserait les cinq années perdues.

— Me voulez-vous, Jim ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— J'ai besoin de vous. Je dois vous avoir, dit-il.

— Vous m'aurez, dit-elle, et elle l'embrassa longuement, avec fougue.

Puis elle se leva et sa robe de soie lui tomba le long des chevilles. Provocante, luxuriante, splendidement nue, elle traversa la pièce vers une table, où reposait sa serviette. Elle l'ouvrit, et en sortit deux verres

et une bouteille de cognac, puis se retourna pour lui faire face, sans être le moins du monde gênée.

— Vous m'aurez Jim, dit-elle. Mais d'abord, nous allons boire un verre. Et puis après, je veux que vous fredonniez un petit air avec moi.

L'amiral James Benton Crust ne se sentit plus coupable pour la bouteille de bourbon dans sa propre mallette.

CHAPITRE XVIII

Chiun était en train de gambader dans les champs avec les membres du groupe de rencontre, lorsque Remo sortit discrètement du bâtiment principal du Centre d'études du conditionnement humain à la recherche d'un téléphone.

Il était alors midi, et ce ne fut que vers une heure, que Remo termina le parcours de dix kilomètres de route sinueuse sur la propriété du centre, et qu'il se retrouva dans une cabine téléphonique en bordure de l'autoroute.

Il composa le numéro spécial et à peine avait-il sonné un coup que le téléphone fut décroché.

— Smith.

— Remo.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Pas la moindre petite chose. J'ai tout fait dès mon arrivée, sauf assommer la bonne femme qui dirige l'établissement. Puis j'ai attendu. Mais il ne s'est rien passé.

— Pour que vous soyez au courant des derniers développements, dit Smith sèchement, il semblerait que la France se mette sur les rangs. Nous sommes maintenant en train d'essayer de trouver où et quand auront lieu les enchères. Il y a d'autres gouvernements qui sont également concernés. On peut s'en rendre compte par les mouvements de l'or. Mais il semblerait qu'il n'y ait toujours rien du côté des Russes et des Anglais.

— Tout ceci est du chinois pour moi, dit Remo. Écoutez, je vais attaquer ce docteur Forrester bille en tête pour voir si elle craque. Je la ferais bien disparaître, mais je ne crois pas que je doive le faire avant d'avoir découvert exactement quel est son plan et comment elle va s'y prendre.

— Continuez, dit Smith. Jugez vous-même, mais souvenez-vous à quel point c'est primordial.

— Ouais, ouais, tout est primordial. Au fait ! Connaissez-vous quelque chose à la musique ?

Smith marqua un temps d'arrêt, puis demanda :

— Quel genre de musique ?

— J'en sais rien. Musique, musique. Ce type du FBI, Banon – je suppose que vous en avez entendu parler – il fredonnait un air qui semblait le rendre dingo. Et ce colonel des forces spéciales sur le terrain de golf, il le fredonnait aussi. Et aujourd'hui je l'ai entendu ici. Je crois que c'est toujours le même air. Ça vous dit quelque chose ?

— Peut-être bien, dit Smith. Comment est l'air ?

— Au nom du ciel, s'exclama Remo. Je ne suis pas Alice Cooper. Comment voulez-vous que je sache. *Du da du du du dum da dum...*

— Je crois que vous vous trompez, répondit Smith. N'est-ce pas plutôt : *da da da dum da dum dum da da da da dum dum ?*

— *By George [8]*, je crois bien que vous y êtes, dit Remo. Où l'avez-vous appris ?

— Le général Dorfwill le fredonnait lorsqu'il bombarda St Louis. Clovis Porter le sifflait avant d'aller nager dans les égouts. Et nous croyons que l'homme de la CIA, Barrett, le faisait aussi lorsqu'il s'est étranglé dans la bibliothèque.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Remo. Avez-vous jamais songé à faire une carrière dans la chanson ? On pourrait faire un malheur avec cette chanson. On s'appellerait les INCURABLES, Chien serait à la batterie.

— Bien peur que non, dit Smith. Je chante faux.

— Depuis quand est-ce que cela compte pour faire un succès ? Vous aurez de mes nouvelles, dit Remo, puis il ajouta : Faites attention. Ils sont au courant pour moi alors ils risquent de l'être pour vous aussi.

— J'ai pris des précautions, répondit Smith agréablement surpris que Remo se souciât de lui.

— D'accord, dit Remo, et il raccrocha.

Remo ne se sentait pas en forme et il décida de faire des exercices le long de l'autoroute avant de retourner à sa chambre au Centre d'études du conditionnement humain. Il était presque quinze heures lorsqu'il remonta rapidement le chemin serpentant vers l'immeuble de dix étages. Remo entendit une voiture arriver derrière lui et se retourna. La Rolls Royce grise conduite par le chauffeur du docteur Forrester s'arrêta à côté de lui. La portière arrière à côté de Remo s'ouvrit et la voix de Lithia Forrester dit :

— Monsieur Donaldson, montez je vais vous ramener.

Remo glissa sur le siège, ferma la porte, et se tourna pour regarder Lithia alors que la lourde voiture redémarrait silencieusement. Ses cheveux blond doré flottaient autour de son visage et sa robe en soie était froissée.

— On dirait que vous sortez du plumard, dit Remo.

— Vous êtes très perspicace, répliqua doucement Lithia Forrester.

Avez-vous d'autres observations ?

— Ouais. Ce n'était pas fameux.

— Comment savez-vous ?

— À vos yeux. Ils sont encore brillants, d'excitation. Si ça avait été ne serait-ce que bon ces lumières seraient éteintes.

— Vous semblez un expert en la matière.

— C'est vrai.

— Je vais devoir m'adresser à vous pour des conseils, dit le docteur Forrester.

— Quand vous voulez, répondit Remo. Pourquoi pas ce soir ? Je n'ai rien de prévu, si ce n'est une séance de gueulante avec les autres cinglés de cet endroit. Puis nous avons notre partie « d'éclaboussez-moi le nombril » de huit à neuf. Et ensuite nous jouons à « pincez-moi les fesses » de neuf heures à neuf heures trente, à moins que Florissa ne soit déjà fatiguée de me courir après.

— Faisons ça ce soir, suggéra-t-elle. À mon bureau après le dîner. Disons sept heures.

— D'accord pour le rendez-vous, répondit Remo.

Il se pencha vers elle alors que la voiture s'arrêtait devant l'immeuble de dix étages.

— Gardez cette lueur dans vos yeux pour moi.

— Vous êtes le seul que je laisserai l'éteindre, dit-elle quand Remo sortit de la voiture.

La portière claqua et la grosse voiture se dirigea derrière l'immeuble où se trouvait le garage et l'ascenseur privé du docteur Forrester.

Malgré l'insistance de Chiun, Remo décida de ne pas dîner dans la salle à manger commune du centre. Les légumes étaient excellents, car cultivés organiquement, et ils lui auraient donné la force nécessaire pour la mission qu'il avait en vue.

— Que penseriez-vous d'une demi-douzaine de praires crues ? demanda Remo. Quand il vit le regard dégoûté de Chiun, il dit :

— N'en parlons plus.

La secrétaire de Lithia Forrester n'était plus à son bureau lorsque Remo sortit de l'ascenseur au dixième étage. Il s'approcha de la double porte en chêne, qui marquait l'entrée du bureau de Lithia Forrester et de son appartement, et frappa.

— Entrez, dit-elle.

Remo ouvrit l'un des battants et entra. L'éclairage à l'intérieur du bureau était tamisé et le crépuscule ne filtrait que tristement à travers le dôme, prêt à disparaître d'un moment à l'autre. Lithia Forrester s'était changée et portait une robe d'hôtesse en soie rouge, elle tenait deux verres de cognac à la main.

— Remo, je suis contente que vous soyez venu, dit-elle et elle

s'avança, lui tendant un des verres. Il le prit sans grand enthousiasme mais le leva pour trinquer avec elle.

— Buvons à l'extinction des feux, dit-elle, portant son verre à ses lèvres.

Remo leva son verre et laissa un peu de liquide glisser dans sa bouche avant de le recracher discrètement dans le verre. Ça faisait combien de temps qu'il n'avait pas bu d'alcool ? Le breuvage auquel il n'était plus accoutumé, lui brûla la langue et l'intérieur de la bouche, mais cela lui rappela aussi des souvenirs d'une époque où il pouvait boire une baignoire pleine s'il le désirait et n'avait de comptes à rendre à personne d'autre qu'à lui-même. Encore une chose que Chiun avait gâchée pour lui. L'alcool. De même que le sexe qui était devenu une discipline. La dernière fois que Remo avait pris du plaisir à l'acte sexuel avait été avec cette fille de politicien dans le New Jersey et ça c'était terminé par la mort.

Il faisait donc semblant de boire le cognac et leva son verre à Lithia Forrester.

— Buvons à votre ardeur éteinte, approuva-t-il.

Peut-être bien qu'après tout un seul petit verre ne lui ferait pas de mal. Cela lui permettrait de se mettre dans l'ambiance. Par-dessus le bord de son verre, il contempla le long corps souple et désirable de Lithia Forrester, enveloppé dans les plis mouvants de la soie rouge, ses seins hauts et fiers au-dessus de la large ceinture. De nouveau il sentit cette envie bien au-delà du simple désir.

Il porta le verre à ses lèvres, et avala le tout d'un trait. Le cognac lui brûla la gorge, ce qui était le propre d'un bon cognac, étant donné qu'il devait être savouré et non avalé d'un coup. Il comprit que la boisson avait été trafiquée quand il sentit son arrière-goût âcre. Il se souvint des leçons qu'il avait reçues durant ses premières journées à CURE. Aucun doute. Son cognac avait été empoisonné.

Au lieu de se mettre en colère, Remo fut heureux. Il avait attendu que quelque chose se passe et ça y était. Il n'aurait pas besoin de l'extorquer à Lithia Forrester, il n'aurait pas besoin de la tuer... pas tout de suite... pas avant de lui avoir fait l'amour correctement, et lui avoir fait comprendre ce que cela signifiait pour une femme d'avoir les lumières de ses yeux éteintes.

Remo pouvait maintenant sentir la drogue pénétrer son système sanguin. Il sourit à Lithia par-dessus le bord de son verre, elle posa alors le sien sur une table et le prit par le bras.

— Venez-vous asseoir avec moi sur le canapé, dit-elle.

Ils s'avancèrent lentement ensemble. Remo inspirait profondément, accélérant son rythme cardiaque pour envoyer son sang oxygéner toutes ses cellules afin de combattre les effets de la drogue. Lithia Forrester le guida vers le canapé, où elle l'assit et se

laissa tomber à côté de lui. Elle lui retira le verre vide des mains, le posa par terre, puis lui saisit une main et la plaça sur sa cuisse.

L'oxygène parcourant son corps augmenta les sensations tactiles de Remo et il pouvait sentir sous ses doigts chaque fibre de la soie et, en dessous, la cuisse douce et lisse, sans le moindre défaut.

Elle le fit se tourner et lui plaça la tête sur ses genoux. Il s'allongea confortablement comme pour se reposer, mais les premières vapeurs de l'alcool passées, l'oxygène avait fait son travail et Remo maîtrisait à nouveau pleinement son esprit et son corps. Grâce à l'entraînement de Chiun, son corps s'était défendu contre le poison, le transformant chimiquement en une substance inoffensive. Remo abandonna sa tête sur les genoux, puis ferma les yeux et fit semblant de glisser dans le sommeil.

Il inspira doucement afin de ralentir les battements de son cœur, pour contrecarrer les rapides éclairs d'étourdissement qui suivent toujours l'hyperventilation. Puis il respira longuement, donnant toutes les apparences d'un sommeil profond, et Lithia Forrester défit les boutons de sa chemise, lui caressant le torse d'un doigt léger, faisant doucement des petits cercles avec le bout de son ongle.

— Vous allez m'écouter, et n'entendre que ma voix, dit-elle.

Remo ronfla légèrement.

— Quel est votre nom ?

— Remo... Donaldson, dit-il lentement.

— Pour qui travaillez-vous ?

— La CIA.

— Qui est l'implacable ?

— Moi. Nom de code, dit-il, faisant exprès de marmonner comme quelqu'un qui parle en dormant.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Complot. Contre l'Amérique. Doit trouver qui c'est.

— Savez-vous qui le fait ?

— Non, dit Remo. Sais pas.

— Remo, écoutez-moi attentivement, dit-elle. Je vais vous aider. M'entendez-vous ? Vous aider.

— Vous entends.

— Il y a un complot contre notre pays. Un plan pour prendre possession des États-Unis. Il y a un homme derrière ce plan, il s'appelle Crust. Amiral James Benton Crust. Répétez ça.

— Amiral Crust. James Benton Crust.

— L'amiral Crust est un méchant homme. Homme nuisible, insista Lithia Forrester. Il veut prendre la direction de ce pays. Il faut l'arrêter. Vous devez l'arrêter.

— ... faut l'arrêter.

— Il est à bord du navire de guerre *Alabama* en rade de

Chesapeake Bay. D'ici quelques heures il déclenchera son plan pour conquérir l'Amérique. Vous devez l'arrêter. Savez-vous comment ?

— Savoir comment... non... ne sais pas comment.

— Vous monterez à bord de l'*Alabama*, et vous tuerez l'amiral Crust. Compris ? Répétez.

— Tuerai l'amiral Crust. Arrêter le plan pour conquérir l'Amérique, dit Remo.

— Vous le ferez ce soir. Ce soir. Compris ?

— Compris... tuer Crust ce soir.

Son doigt jouait avec le mamelon gauche de Remo. Elle se pencha en avant et lui parla doucement dans l'oreille.

— Aimez-vous le sexe, Remo ?

— Aimer le sexe. Oui.

— Aimeriez-vous me prendre ?

— Oui. Vous prendre.

— Maintenant vous allez dormir, dit-elle. Quand vous vous réveillerez, vous vous sentirez reposé. Nous avons fait l'amour, Remo. Vous m'avez montré ce qu'est vraiment faire l'amour. Vous avez éteint les lumières dans mes yeux. C'était bon, Remo. Ça n'avait jamais été aussi bon. Quand vous vous réveillerez, vous vous souviendrez combien c'était bon. Puis vous irez tuer l'amiral Crust et vous sauverez notre pays. Maintenant, vous allez dormir, dormir, Remo, dormir.

— Dormir. Dois dormir, répéta Remo, et il reprit la respiration lourde d'un homme sur le point de ronfler.

Lithia Forrester se dégagea de dessous sa tête et la reposa doucement sur le canapé. Remo resta allongé, faisant semblant de dormir, son esprit en pleine activité. Elle voulait qu'il tue Crust. Pourquoi ? Crust avait-il découvert quelque chose ? Refusait-il de suivre des ordres ? Ou Crust était-il son patron et essayait-elle tout simplement de s'en débarrasser ?

Lithia Forrester commit alors une erreur, une erreur qui démontra à Remo que Crust n'était pas son patron et qui assura que Crust ne mourrait pas des mains de Remo. Elle marcha vers son bureau, dans la pièce maintenant sombre, décrocha son téléphone et composa trois chiffres. Remo l'observait à travers ses paupières mi-closes.

— Tu as bien dîné ? demanda-t-elle.

Une pause. « Ça doit être quelqu'un dans le laboratoire, pensa Remo. Les trois chiffres signifiaient un numéro intérieur ».

— Tout est prêt, continua-t-elle. Juste comme tu le souhaitais.

Il y avait donc bien quelqu'un d'autre. Elle avait un associé et, plus probablement, un patron.

— Demain, dit-elle.

« Qu'y a-t-il demain ? Peut-être la mort de Crust doit-elle

déclencher quelque chose ? » se demanda Remo.

Elle parla à nouveau :

— Je t'aime.

Puis elle raccrocha.

Lithia Forrester était heureuse. Ce soir le trouble-fête, Remo Donaldson, serait tué par l'amiral Crust et ses gardes du corps. Et demain Crust provoquerait l'incident maritime qui était nécessaire pour que la Grande-Bretagne et la Russie entrent dans les enchères. C'était un plan parfait, infaillible. Elle leva les yeux vers le dôme qui recouvrait la pièce et se mit à rire, un rire haut et perçant qui troubla le silence du bureau. Puis elle fredonna la mélodie que Remo avait entendue tellement de fois ces derniers jours, la mélodie qui d'une manière ou d'une autre semblait déclencher le désastre et la mort.

Et pour la première fois Remo reconnut l'air.

Lithia Forrester se leva et retourna vers le canapé. Elle s'arrêta devant Remo et l'observa, puis elle ouvrit sa robe, exposant son corps nu, se pencha vers lui, appuyant un sein contre sa poitrine.

— Remo, murmura-t-elle. Réveillez-vous.

Remo remua doucement. Puis il ouvrit grands ses yeux et vit le visage de Lithia à quelques centimètres au-dessus du sien. Il le saisit et l'attira vers lui, l'embrassant goulûment sur la bouche.

— Et voilà le travail ! dit-il. Il regarda ses yeux. Allez vous regarder dans la glace. Vous verrez que vos lumières sont éteintes.

— Je sais qu'elles le sont, Remo, dit-elle. Ça n'a jamais été aussi bon.

Remo se leva.

— Allez-vous rester ? J'aimerais bien recommencer, dit-elle.

— Peux pas, dit-il. J'ai quelque chose à faire. Mais souvenez-vous : quand vous avez besoin d'un homme, je suis là. Je serai ravi d'éteindre vos lumières quand vous voudrez.

Il fit un pas vers elle et glissa ses deux mains sous sa robe rouge, lui serra les fesses, les pinçant suffisamment fort pour que ça lui fasse mal.

Puis Remo se retourna et s'en alla pour prévenir l'amiral James Benton Crust que sa vie était en danger.

CHAPITRE XIX

Un bateau de croisière, illuminé par des spots, décoré par des guirlandes multicolores se balançant dans la nuit, n'est qu'une fille de port. En revanche, un bâtiment de guerre ferait plutôt penser à une brave fille travailleuse, pauvre mais honnête, sans strass et sans froufrous, prête pour une longue course – le mariage – et non pour une balade dans la baie.

C'était *l'Alabama* qui suscitait ces réflexions dans l'esprit de Remo, le navire avait été ancré au milieu du port à trois cents mètres de lui. Il ne pouvait pas voir, d'où il était, la douzaine d'hommes-grenouilles armés qui faisaient le guet, sur le pont. Ils avaient l'ordre de protéger la vie de l'amiral Crust ; de tirer d'abord, et de poser des questions ensuite.

Remo ne voyait pas l'amiral lui-même, qui était allongé sur un grand lit confortable dans sa cabine, derrière la salle de contrôle, lit que la marine s'obstinait à appeler une couchette.

L'amiral Crust était loin de se préoccuper du soi-disant attentat contre sa vie. Comme un marin passant un week-end à terre, il ne pensait qu'à une seule chose : baiser. Après cinq longues années, c'était agréable de savoir qu'il en était encore capable. Lithia Forrester lui en avait donné la preuve cet après-midi même.

Lithia Forrester... Il aurait été romantique de penser que sa vie redeviendrait vide et insignifiante, s'il ne devait plus jamais la revoir. Romantique, mais inexact. Elle lui avait permis de donner à nouveau un sens à sa vie. Comme pour tous les cadeaux véritables, l'usage ne dépend pas du donateur.

Il était sûr de l'aimer, mais tout aussi persuadé de pouvoir en aimer une autre. Il avait d'ailleurs l'intention de mettre sa théorie en application. De nombreuses applications, pensait-il en gloussant.

Cent quatre-vingt mètres plus bas, au fil de l'eau, un hors-bord, moteur coupé glissait sans bruit le long de la coque du navire, de façon à ce qu'on ne puisse l'apercevoir de la passerelle.

Remo Williams accrocha rapidement son bateau à un filin pendant à la proue du navire. Il sauta, s'accrochant au filin et, comme

un singe, le remonta jusqu'à ce qu'il puisse s'agripper à la rampe du pont et il se hissa alors pour évaluer la situation.

Un marin portant un fusil patrouillait sur le pont, passant juste devant Remo. Il aperçut aussi deux autres gardes vers l'arrière du bateau.

Remo attendit que l'homme repasse devant lui et s'éloigne de nouveau. Sans bruit il se hissa à bord et parcourut silencieusement les quinze mètres qui le séparaient d'une porte. Il s'y glissa rapidement et se retrouva dans une coursive étroite. Remo retira sa chemise sport blanche et la renfila à l'envers, afin que les boutons se trouvent dans le dos. Si on ne s'y attardait pas trop, elle pourrait passer pour un tee-shirt et avec son pantalon foncé on pourrait presque le prendre pour un marin.

Remo commença à monter des escaliers, se dirigeant vers où il savait trouver la cabine du commandant. Il déboucha dans une autre coursive et vit un marin armé, debout devant une porte. Il devait s'agir de la cabine du commandant.

Remo réfléchit un moment, puis détacha un extincteur du mur. Portant l'engin dans ses bras comme un bébé, il s'engagea dans le passage, les pieds écartés, imitant la démarche chaloupée des hommes de mer. Devant lui, un marin se mit au garde-à-vous, en le voyant approcher ; Remo sourit, lui fit un signe de la tête et continua à avancer.

— Arrêtez, lui cria le marin, où allez-vous ?

— Remplacer l'extincteur un peu plus bas, répondit Remo, tenant l'appareil assez haut, afin de cacher sa chemise. Il a besoin d'être rechargé.

L'homme armé hésita, puis dit :

— O.K., dépêchez-vous.

— D'accord répondit Remo, puis il avança d'un pas pour arriver à la hauteur de l'homme. Il pivota alors brusquement, se servant de l'extincteur pour frapper l'homme violemment à la tête. Ce dernier s'écroula par terre. Remo pensa qu'il serait tranquille pendant un bon bout de temps.

Dans sa cabine, l'amiral Crust rêvassait sur son lit. Il avait décidé de téléphoner à Lithia Forrester. Peut-être même de la voir le lendemain. S'il le fallait, il était prêt à s'inscrire dans son centre ridicule.

Crust se redressa en entendant la porte de sa cabine s'ouvrir brusquement, il vit un homme se glisser à l'intérieur et refermer rapidement la porte derrière lui.

— Amiral Crust ? demanda l'intrus.

— Qui pensiez-vous trouver ? répondit l'amiral, Woody Allen ? Vous avez un sacré culot d'entrer sans frapper ! Qui êtes-vous ?

— Amiral, mon nom n'a pas d'importance. Je suis venu vous dire que votre vie est en danger.

— Encore un, soupira Crust. Mais, en croisant le regard dur de l'homme en face de lui, il comprit que c'était Remo Donaldson. Dans ces conditions, il valait mieux rester calme et courtois :

— Entrez donc. De quoi s'agit-il ?

— Amiral, je crois que vous connaissez une certaine Lithia Forrester ?

— Oui, c'est exact.

— Eh bien, elle a l'intention de vous tuer. Plus exactement, elle pense que je suis venu vous tuer pour elle.

— Je n'ai rencontré cette femme Forrester que deux fois, dit Crust, pourquoi voudrait-elle me tuer ?

— Elle fait partie d'une organisation qui complote contre notre pays. Je ne connais pas tous les détails du plan, mais pour une raison inconnue, Amiral, vous êtes sur son chemin, et elle a l'intention de vous éliminer.

— Et qui êtes-vous ? Comment êtes-vous au courant de tout ça ?

— Un simple fonctionnaire du gouvernement, Amiral, expliqua Remo, pénétrant un peu plus dans la cabine. Et c'est mon métier de savoir.

— Que me conseillez-vous de faire ?

— Les gardes à bord sont une bonne idée. Doublez leurs effectifs. Et dites-leur que personne ne doit être autorisé à vous voir. Du moins pour les quelques jours à venir.

— Les choses se seront calmées dans quelques jours ? demanda Crust.

— Les choses seront terminées dans quelques jours, répondit Remo. Je n'ai pas le temps de vous expliquer, Amiral, mais croyez-moi. C'est très important. Tenez-vous loin de tout ça, et plus particulièrement du docteur Forrester. Soyez prudent. Je suis désolé de ne pas pouvoir vous en dire plus.

— Secret, hein ?

— Trop secret, Amiral.

La porte s'ouvrit brutalement derrière Remo et il sentit un canon de revolver contre sa nuque.

— Amiral, vous allez bien ?

— Oui, je vais bien. Qu'est-il arrivé à l'homme de garde devant la porte ?

— Assommé. Nous l'avons vu dans le couloir et avons décidé de tenter le coup en forçant votre porte.

— Vous avez bien fait, dit l'amiral, toujours assis sur son lit.

Le téléphone à côté de lui se mit à sonner. Il leva la main, faisant comprendre aux trois marins debout derrière Remo qu'ils attendent un

instant, et décrocha l'appareil.

— Oui, Lithia, dit-il, une seconde. Il sourit à Remo. Au fond de son estomac, Remo ressentit la pénible impression d'être piégé. L'amiral s'adressa à ses hommes :

— Je veux que vous rameniez M. Remo Donaldson à terre. Et faites en sorte qu'il ait un retour agréable, ajouta-t-il en souriant.

— Bien, Amiral. Très agréable, répéta le marin qui tenait le revolver contre la nuque de Remo. Allons avance ! dit-il à l'intention de Remo, le poussant avec son arme.

« Espèce d'imbécile », pensa Remo. Il s'était fait piéger par le docteur Forrester comme un enfant de chœur, il était tombé dedans comme un débutant.

Crust reprit le téléphone, alors que les marins emmenaient leur prisonnier. Remo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en franchissant la porte. L'amiral James Benton Crust était là, assis sur son lit, et ses yeux durs et perçants fondaient en un regard bovin. L'amiral Crust écoutait, puis il se mit à fredonner cet air maudit.

Remo s'en voulait terriblement. L'amiral connaissait son nom. Lithia Forrester avait donc dû le prévenir qu'il arrivait, et elle rappelait pour savoir comment ça s'était passé. Maintenant ces trois marins allaient devoir payer pour sa bêtise.

Au moment où ils sortirent de la cabine de l'amiral, le marin que Remo avait assommé grogna, mais les autres n'y prêtèrent aucune attention et, poussant Remo devant eux, ils se dirigèrent vers l'escalier. Dévalant les marches à pas de course, ils atteignirent le pont principal, le revolver toujours appuyé contre la nuque de Remo.

— Comment êtes-vous arrivé ici, Donaldson ? lui demanda le chef. Il n'avait rien d'un homme-grenouille vu par Hollywood. C'était un gros tas de graisse avec des cheveux noirs et frisés. Remo pensa qu'il serait plus à sa place derrière un comptoir dans une confiserie du Bronx, qu'à bord d'un navire.

— À la nage.

— Bon nageur, hein ?

— Je sais barboter.

— Comment se fait-il que vos vêtements ne soient pas mouillés ?

— Ils ont eu le temps de sécher, cela fait trois heures que j'attends le bon moment.

Remo ne voulait pas les mettre au courant du petit bateau arrimé à l'avant du navire. Il pouvait toujours servir. Et avec un peu de chance il n'aurait pas besoin de les tuer.

Ils étaient maintenant sur le pont principal, et le vent du large recouvrait tout d'une couche d'humidité. Les trois hommes poussaient Remo jusqu'à une échelle descendant vers un petit bateau à moteur qui les attendait.

Ils installèrent Remo au milieu de l'embarcation. Un des marins se percha à l'avant, le chef s'assit derrière Remo, son revolver toujours appuyé sur sa nuque. Le troisième marin se mit à l'arrière, largua l'amarré et mit le moteur en marche.

Le bateau s'éloigna rapidement de l'*Alabama* en direction de la baie de Chesapeake. Les lumières de la côte brillaient au loin comme une invitation chaleureuse.

Ils n'avaient parcouru qu'une centaine de mètres lorsque le marin coupa le moteur et le bateau se mit à dériver.

— C'est la fin du voyage pour vous, Donaldson, annonça le chef.

— C'est la vie, soupira Remo, je ne pense pas que vous changeriez d'avis si je vous proposais de m'engager dans la marine ? J'ai comme l'impression que ça ne vous influencerait pas. Puis, d'une voix étonnée, Remo s'écria :

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

L'homme perché à l'avant n'était pas un policier, mais un marin, il se retourna pour suivre le regard de Remo. À son tour, Remo en profita pour tourner la tête, frôlant le canon du revolver, enfermer le chef dans ses bras et se laisser tomber par-dessus bord dans les eaux noires. Le revolver coula.

Le chef, Petty Benjamin Josephson, était un bon homme-grenouille, malgré son apparence grassouillette. Il avait l'arrogance d'un homme sûr de ses talents et cela se voyait à ses gestes et ses mouvements. Son adresse dans l'eau lui avait valu le respect et l'estime de ses hommes, et encore plus important : le respect de soi-même.

Mais il se trouvait maintenant dans une position tout à fait inconfortable, traité sans égards par le bras de fer qui l'entourait. Remo essaya de s'éloigner du bateau avec des battements de pieds. Tant qu'il gardait le chef contre lui, les marins dans le bateau ne pouvaient pas tirer.

Josephson saisit le cou de Remo de ses deux mains et serra. Les deux hommes plongèrent sous l'eau, puis remontèrent respirer. Josephson avala goulûment l'air comme s'il s'agissait de son whisky préféré et dit :

— Donaldson, vous êtes mort.

— Pas encore, mon vieux, répondit Remo qui disparut à nouveau sous l'eau, entraînant Josephson avec lui. Protégé par l'écran de l'eau noire, Remo relâcha Josephson, il n'était pas question de le frapper, il enfonça donc ses pouces dans le dos des mains de Josephson, mutilant les nerfs et, doucement, la pression des mains de Josephson autour du cou de Remo se relâcha.

Ils remontèrent à la surface, puis replongèrent. Josephson avança la tête, essayant d'écraser le visage de Remo, mais ce dernier l'évita.

Remo continuait à battre des pieds, s'éloignant graduellement du bateau. Quand ils émergèrent de nouveau, Remo ne pouvait plus distinguer l'embarcation dans la nuit, et comme le moteur n'avait pas été remis en marche, il en déduisit que les deux marins devaient toujours surveiller la surface de l'eau. Il y avait de fortes chances qu'ils cherchent plutôt vers la côte, pensa Remo. Mais Remo au contraire, se dirigeait vers l'*Alabama*.

Ils étaient suffisamment éloignés de la petite embarcation pour refaire surface. Remo pivota autour de Josephson, lui entourant la gorge de son bras puissant, se maintenant au-dessus de l'eau à l'aide de ses pieds.

— Veux-tu continuer à vivre ? siffla-t-il à l'oreille du marin.

— Va te faire foutre, Donaldson. Tu es un homme mort.

Josephson essaya de crier. Remo pouvait entendre des rugissements étouffés au fond de sa gorge, puis quelques mots s'échappèrent.

— Hé les gars, à moi !... Puis ce fut le silence quand Remo augmenta la pression sur sa gorge, lui écrasant la pomme d'Adam.

— Désolé, mon vieux, dit Remo et il continua à appuyer jusqu'à ce qu'il entende les os craquer. Il relâcha sa prise, l'homme-grenouille s'enfonça lentement dans l'eau et partit à la dérive, ses cheveux flottant autour de son visage le faisant ressembler à une méduse, puis il coula doucement.

Remo inspira profondément et se mit à nager vigoureusement vers l'*Alabama*. Un grand silence continuait à l'entourer, les autres marins devaient être encore en train de les rechercher.

Remo parvint à la petite embarcation qu'il avait attachée à l'avant du navire, la détacha, monta dedans et, à l'aide d'une seule rame, se repoussa du navire puis se mit à ramer énergiquement vers la rive.

Quelques secondes plus tard, il entendit un énorme bruit derrière lui. Son embarcation tangua violemment, agitée par des remous subits. Remo se retourna. L'*Alabama* venait de mettre ses turbines en marche ; couvert par le bruit du navire Remo mit son moteur en marche et fonça vers la rive. À mi-chemin, il vit le canot à moteur de l'*Alabama* rentrant à pleins gaz vers le cuirassé, les marins ayant abandonné leurs recherches. Remo tressaillit en pensant au piège que lui avait dressé Lithia Forrester. Il avait maintenant un compte à régler avec elle.

Derrière lui, les moteurs puissants de l'*Alabama* ronflaient. Remo se demanda ce que cela pouvait bien vouloir signifier. Le bateau allait donc quelque part ? L'air que fredonnait Crust allait-il de nouveau déclencher une catastrophe ?

CHAPITRE XX

Le soleil s'était déjà levé sur l'île de Manhattan, se reflétant dans la nappe de fumée chaque jour suspendue au-dessus de la ville, quand le cuirassé *Alabama* fonça dans la baie de New York, venant de l'Atlantique.

Sur le pont, devant la salle de contrôle, le timonier tenait d'expliquer quelque chose à l'officier de garde.

— Je crois qu'il ne va pas bien, monsieur.

— Que voulez-vous dire ?

— Voilà, avant de me mettre dehors, il n'arrêtait pas de chançonner.

— Chançonner ?

— Oui, monsieur.

— Qu'y a-t-il de mal à chançonner si on le désire ?

— Rien, monsieur. Mais c'est pas tout.

— Ah ?

— C'est difficile à dire, monsieur.

— Allez-y, dites-le, mon gars.

— L'Amiral, euh... l'Amiral se caressait.

— Quoi ?

— Il se caressait. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous feriez mieux de descendre à l'infirmerie, mon gars. Vous n'avez pas l'air bien, fit l'officier.

Lorsque le marin se fut éloigné, il se gratta pensivement la tête.

L'amiral Crust s'était effectivement caressé. Mais il avait arrêté. Maintenant il préférait fredonner. Alors il fredonnait et, de temps en temps, pour varier, il sifflait.

Et, à des intervalles réguliers, pour que ces faux-derches de fainéants qui n'étaient pas des vrais marins n'oublient pas qui était le maître à bord, il appelait la salle des machines en hurlant :

— Pleine puissance ! En avant toute !

Ce qui était tout à fait bizarre, étant donné que les machines tournaient à leur maximum depuis qu'ils avaient quitté Washington.

L'amiral jeta un coup d'œil autour de lui, respirant à pleins

poumons la tradition qui émanait des boiseries amoureusement cirées du poste de commandement. La marine pouvait être toute la vie d'un homme, à condition que l'homme se montre à la hauteur. L'amiral Crust – grand marin, grand diplomate, grand amant – était, lui, à la hauteur de tout ce qu'on voulait.

Devant lui, il voyait poindre Manhattan, le quartier de Battery avec son horizon impressionnant, non pas par sa beauté mais par la puissance qui se dégageait de ses gratte-ciel. Et, légèrement à bâbord, l'île de la Liberté avec sa statue brandissant bien haut la torche, sa couche de cuivre verdie par la corrosion, dispensant un sourire bienveillant à toute la nation du haut de sa grandeur. Derrière elle on percevait la ville de Jersey où se passaient toutes sortes de choses qu'il valait mieux que la statue de la Liberté ignore.

L'amiral Crust reprit l'appareil et cria à faire éclater ses poumons :

— Vous êtes dans la marine, espèces de rats d'égouts, pas sur un bateau de plaisance ! Plus vite !

En bas, dans le ventre du navire, les techniciens qui contrôlaient les puissantes turbines du cuirassé, se regardaient, perplexes.

— Il doit penser qu'il y a encore des gens qui enfournent le charbon, remarqua l'un d'entre eux. Je me demande où nous allons.

— Je ne sais pas, répondit un lieutenant mais, à cette allure, c'est sûr qu'on y arrive très vite.

Seul, sur la passerelle, l'amiral Benton Crust tourna lentement la barre à bâbord. Le grand bâtiment se mit à vibrer et vira graduellement à gauche, quittant son chenal balisé, croisant un autre. Crust redressa la barre et garda son nouveau cap. Il fredonnait toujours pendant que son navire fonçait sur l'île de la Liberté. Tout était si calme dans la baie abritée, que l'immense statue semblait se précipiter sur le bateau en glissant sur l'eau.

Les quelque mille mètres qui les séparaient se réduisaient rapidement à quelques centaines de mètres. Crust fredonnait. Puis il se mit à sauter sur la passerelle, se frappant les cuisses de ses deux mains.

— En avant toute ! hurla-t-il dans l'appareil. Le navire fendait l'eau. Un voilier, le *Calme-Plat*, se renversa dans son sillage ; deux conseillers municipaux, en ballade dans une barque, se retrouvèrent barbotant dans la mer ; le capitaine d'un bateau d'excursions, en route pour l'île de la Liberté, voyant les manœuvres de l'*Alabama*, changea brutalement de cap, évitant de justesse le cuirassé, mais il perdit quand même deux passagers qui furent propulsés par-dessus bord par le roulis. Dans le ciel, des avions de la marine qui, depuis que l'*Alabama* avait appareillé sans ordres restant sourd à tout appel radio, avaient suivi sa folle randonnée, transmettaient des messages de plus

en plus excités à leur base.

Il ne restait qu'une centaine de mètres. L'*Alabama* quitta le chenal à eau profonde et sa proue commençait à mordre dans la boue près du rivage. Sur sa lancée, le lourd bâtiment avançait toujours, ses turbines hurlaient. Les hélices peinaient, tournant dans la vase gluante, entraînant la poupe dans une vertigineuse glissade. La proue, comme une lame de couteau, s'enfonça plus profondément dans la boue, freinant insuffisamment la lourde masse du navire qui alla heurter une jetée de pierre avec une telle force qu'il l'arracha de la terre aussi facilement que l'on se taille une lichette de beurre pour une journée de chaleur accablante. Ensuite, l'*Alabama* se fracassa contre le quai en ciment, la tôle épaisse de sa coque céda, se froissa dans un bruit assourdissant, mais il mordit encore cinq, puis dix mètres, sur la terre ferme. Enfin l'*Alabama* s'arrêta, ses hélices labourant la vase en vain. Monstre frustré, prisonnier gémissant de l'île, le puissant cuirassé tremblait comme dans une fièvre et se renversa sur le côté. Sur le rivage, le personnel du parc courait dans tous les sens dans une confusion totale.

L'amiral James Benton Crust quitta la passerelle, fonçant en direction de la salle des machines dans les entrailles de son navire. Saisis de panique, les marins qu'il rencontra sur sa route ne lui prêtèrent pas la moindre attention. Quelques-uns avaient sauté par-dessus bord sur la terre ferme, même s'il n'y avait plus aucun risque que le cuirassé sombre dans l'océan. L'air fut rempli d'un concert de sirènes venant de plaisanciers, de remorques, de paquebots se précipitant au secours du bâtiment de guerre.

L'amiral Crust courut le long des coursives inclinées, indifférent à l'excitation qui régnait autour de lui, fredonnant, faisant de temps en temps un signal amical à un marin qu'il reconnaissait. Arrivé en trombe dans la salle des machines, il hurla pour couvrir le bruit infernal :

— Tout le monde aux postes d'abandon !

Les marins se bousculèrent pour parvenir le premier à la porte.

— Vous sortirez calmement et dans l'ordre, aboya Crust, irrité.

Immédiatement, les hommes ralentirent leur course.

Le lieutenant responsable de la salle des machines salua.

— Amiral, puis-je être d'une aide quelconque ?

— Oui, foutez le camp !

Crust poussa le lieutenant vers la sortie.

— L'amiral va vous montrer, à vous, les imbéciles de la marine moderne, comment un vrai marin meurt avec son navire.

Il verrouilla la porte blindée puis, fredonnant pour lui-même, il entreprit d'ouvrir les valves. De l'eau noirâtre et huileuse commença à envahir la salle des machines, des nuages puants et gras s'élevèrent,

recouvrant les énormes moteurs diesel qui toussotèrent, puis s'arrêtèrent. L'amiral Crust ricana.

Le jeune lieutenant tambourina violemment contre la porte de la cloison étanche.

— Amiral, laissez-moi entrer !

De l'intérieur James Benton Crust hurla :

— Je sais ce que je fais, c'est dans la tradition de la vraie marine.

Le lieutenant continua à frapper durant plusieurs minutes, mais il n'y eut bientôt plus personne pour l'entendre. L'amiral James Benton Crust, promotion 1942 d'Annapolis avait le visage collé au plafond métallique de la salle des machines, la pression de l'eau l'écrasant contre la paroi.

La dernière chose qu'il fit en ce bas monde, fut de fredonner.

CHAPITRE XXI

Le téléphone réveilla Remo. Il roula sur le côté et se couvrit la tête avec son oreiller mais la sonnerie ne le lâchait pas, elle semblait même s'amplifier à chaque coup.

— Chiun, répondez au téléphone, grogna-t-il. Mais Chiun avait déjà quitté leur chambre, au Centre du conditionnement humain, pour faire ses exercices matinaux qui consistaient essentiellement en la cueillette de fleurs.

Remo fut donc obligé de se retourner et il décrocha.

— Ouais, grogna-t-il.

— Smith à l'appareil.

— Vous êtes devenu cinglé ? Qu'est-ce qui vous prend de m'appeler sur cette ligne ouverte ?

— Ça risque de ne plus avoir d'importance si nous n'avancons pas. Avez-vous entendu parler d'un amiral Crust ?

Remo se redressa dans son lit.

— Ouais, j'en ai entendu parler. Pourquoi ?

— Il est rentré dans la statue de la Liberté avec un navire de guerre ce matin. Puis il s'est noyé dans la salle des machines. Il a chantonné tout le temps.

— Le pauvre, dit Remo ; j'étais avec lui hier soir, j'ai voulu le prévenir, mais c'était trop tard, ils l'avaient déjà conditionné.

Remo faisait maintenant les cent pas dans sa chambre. Smith continua :

— Avec un peu de chance, je saurai cet après-midi quelque chose sur les enchères.

— Bien, je vous appellerai, dit Remo. En attendant j'ai quelques comptes à régler.

— Ne soyez pas trop émotif. Faites attention.

— Je fais toujours attention, répondit Remo, raccrochant le téléphone.

Cela avait été un excellent piège, songea-t-il, et il était tombé dedans à pieds joints. On l'avait envoyé tuer l'amiral Crust, et par la même occasion on avait essayé de se débarrasser de lui, l'amiral étant

conditionné pour ensuite devenir fou. Lithia n'était pas dans son appartement hier soir lorsque Remo était rentré. Elle était probablement sortie pour célébrer la mort de Remo Donaldson. Remo décida que la plaisanterie avait assez duré.

Il portait toujours ses vêtements raidis par le sel d'hier soir. Il se changea rapidement et quitta sa chambre.

Il était encore tôt, et il n'y avait personne en vue. Remo prit l'ascenseur jusqu'au dixième étage. La secrétaire de Lithia Forrester n'était pas encore arrivée et, sans frapper, Remo poussa les deux portes et pénétra dans l'antre du docteur Forrester.

Le bureau baignait dans le soleil matinal qui inondait la pièce par le dôme. Mais il n'y avait personne. Remo vit une porte dans le fond sur sa gauche, il l'ouvrit et pénétra dans un salon luxueux, mais également vide.

L'ouïe particulièrement fine de Remo releva un bruit venant de sa droite. Il franchit une autre porte et se retrouva dans une chambre à coucher décorée tout en noir. Le tapis était épais et noir, tout comme les rideaux et les couvertures. Pas le moindre petit rayon de soleil n'éclairait la pièce, la seule lumière provenait d'une vieille lampe chinoise sur la commode. Le bruit qu'il avait perçu venait de la salle de bains. Le son d'une voix de femme chantant mêlée au bruit de la douche.

La voix était mélodieuse et juste, elle fredonnait l'air de : « Super-kali-fragil-istic-expi-ali-docious », répétait toujours la même phrase sur un ton gai et moqueur.

Remo s'assit sur le lit fixant la porte de la salle de bains, légèrement entrouverte, attendant, tout en pensant que les bouchers paraissaient toujours apprécier leur travail. Lithia Forrester était un boucher. Il y avait eu Clovis Porter ; le général Dorfwill ; l'amiral Crust ; l'homme de la CIA, Barrett. Et combien d'autres étaient morts à cause d'elle ? Et lui Remo combien en avait-il tués ?

Lithia Forrester devait au moins sa propre vie à l'Amérique. Remo Williams était venu encaisser.

Le bruit de la douche s'arrêta, Lithia Forrester chantait plus bas, et Remo pouvait l'imaginer en train de sécher ce corps superbe qui faisait naître un désir de satire chez tous les hommes.

Il se mit à l'accompagner en sifflant. « Super-kali-fragil-istic-expi-ali-docious ». Il monta d'un ton. Elle l'entendit enfin car elle s'arrêta brusquement de chanter et fit voler la porte de la salle de bains se tenant dans l'embrasure, nue et dorée, l'éclairage derrière elle, l'entourant d'une aura.

Elle sourit par anticipation, mais lorsqu'elle vit Remo à quatre mètres d'elle, assis sur son lit, ses yeux s'agrandirent d'effroi et d'horreur. Elle en resta bouche bée.

— Vous attendiez quelqu'un d'autre ? demanda Remo.

Elle se sentit gênée, détourna légèrement son corps du regard de Remo protégeant sa poitrine d'un bras.

— Un peu tard pour être timide, fit remarquer Remo. Vous vous souvenez ? J'ai terni l'éclat de vos yeux hier soir. Je suis venu recommencer.

Lithia hésita un instant, puis laissa tomber son bras et se tourna, face à Remo.

— Je me souviens Remo. Je me souviens. En effet vous avez bel et bien éteint les lumières dans mes yeux. Ça n'avait jamais été aussi bon. Je veux que vous recommenciez ; maintenant, tout de suite, ici même !

Elle s'avança, s'arrêtant à quelques centimètres de Remo dont le visage lui arrivait à la taille. Elle l'attrapa par les cheveux, lui appuyant le visage contre son ventre doré et encore humide.

— Qu'avez-vous fait hier soir Remo quand vous m'avez quittée ? demanda-t-elle.

— Vous voulez peut-être savoir si j'ai tué l'amiral Crust, comme vous m'aviez demandé de le faire, si je suis bien tombé dans le piège que vous m'aviez tendu et si j'ai empêché Crust d'écraser son navire contre la statue de la Liberté. Non.

Il parlait doucement comme s'il confiait un secret à son estomac. Il passa lentement ses mains derrière le dos de Lithia Forrester, agrippa sa masse de cheveux, et lui tira le visage en arrière d'un coup sec. Se levant d'un bond, il la fit pivoter et la renversa sur le lit.

— J'ai été volé sur toute la ligne, chérie, maintenant je suis revenu pour me faire rembourser.

Elle eut un moment peur, puis s'allongea sur le côté, une masse de sensualité blanche sur la couverture noire.

— Je vous fais un paquet-cadeau, ou vous consommerez sur place ? demanda-t-elle avec un sourire.

Ses dents étaient d'un blanc éclatant. Elle tendit ses bras vers Remo, ses seins, remuant doucement, semblèrent l'appeler. Remo s'allongea sur elle et la pénétra, jusqu'au plus profond de son être.

« Je n'ai jamais vu de femme plus belle », pensa Remo, leurs corps confondus dans une passion paroxysmique.

Lithia Forrester se transforma en une furie, s'agitant, donnant des coups de pied, ondulant frénétiquement sous Remo qui ne pouvait lui faire tout ce dont il avait envie, tellement il devait s'accrocher.

Elle gémit, grogna, et rampa à travers le lit sous l'effet d'une passion qui n'était pas vraiment de la passion. Du coin de l'œil, Remo vit tout d'un coup sa main fourrager dans le tiroir de la table de nuit, et en ressortir une paire de ciseaux.

Il fut submergé de rage contre cette femme qui tuait sans remords

et en qui il n'avait pas trouvé la moindre trace de passion sincère, ou d'amour. Il entreprit donc de la broyer, faisant preuve d'une indifférence au moins égale à la sienne. Il la coinça contre la tête de lit, et la laboura inexorablement. Elle grognait de douleur, pas de plaisir.

Derrière son dos elle leva ses deux bras, tenant fermement les ciseaux à deux mains ; au moment où elle abaissa les bras, Remo glissa sur le côté. L'arme improvisée effleura sa tête et alla se planter dans la poitrine de Lithia Forrester.

Elle fut tellement surprise qu'elle n'en ressentit aucune douleur. Une expression de stupidité ahurie se lisait sur son visage. Remo regarda le sang couler en deux petites rigoles entre ses seins dorés, les ciseaux se soulevant au rythme de sa respiration.

— C'était ce que je voulais dire en parlant d'éteindre les lumières de vos yeux, chérie, dit Remo en s'éloignant et, debout au pied du lit, il la regarda mourir. Il prononça ces paroles en guise de bénédiction.

— Super-kali-fragil-istic-expi-ali-docious.

CHAPITRE XXII

Le docteur Harold K. Smith était assis à son bureau, tournant le dos à d'innombrables dossiers empilés contre le mur, contemplant le détroit de Long Island à travers la fenêtre. Il attendait que le téléphone veuille bien sonner.

Depuis la création de CURE, plusieurs années auparavant, le sanatorium de Folcroft lui avait servi de quartier général ultra secret. Smith se demandait si on pouvait encore parler de secret. Après l'attaque sur Remo, il était évident que certaines de ses mesures de sécurité avaient été violées. Si Remo ne réussissait pas, il n'y aurait aucun moyen de savoir à quel niveau cette violation avait eu lieu. Smith frissonna à l'idée que les fuites pourraient venir du Bureau Oval de la Maison-Blanche. Dans ce cas, il lui resterait à s'enfermer dans la grande caisse en aluminium qui l'attendait dans les caves de Folcroft, afin d'emporter dans la tombe tous les secrets de la dernière lutte désespérée que son pays aurait menée contre le crime et le désordre.

À moins que l'implacable réussisse, *in extremis*, à abattre l'ennemi ; cette puissance froide d'outremer qui était sur le point d'acheter son gouvernement pour le manipuler à sa guise.

Mais pourquoi donc, ce téléphone ne sonnait-il pas ? Harold K. Smith attendait trois appels, mais n'en souhaitait vraiment que deux. Celui de Suisse, et celui de Remo. Le troisième ? Eh bien, il s'en occuperait en temps voulu.

Le téléphone sonna enfin. Smith fit pivoter son fauteuil qui grinça, lui rappelant ainsi qu'il faudrait le faire graisser. Il décrocha et parla sans la moindre trace d'émotion ou de précipitation.

— Smith.

C'était un des deux appels qu'il désirait. Un chef de division de CURE, qui croyait travailler pour le bureau des stupéfiants, avait finalement appris par un ami suisse qui, lui, avait été en contact avec un de ses amis, professeur de ski, ce dernier lui avait raconté que sa meilleure élève, une Américaine, secrétaire d'un banquier suisse, partait pour New York aujourd'hui, mais revenait dès le lendemain

soir.

Le chef de division de CURE, qui pensait travailler pour le bureau des stupéfiants et qui voyait dans le banquier suisse un convoyeur de drogue, demanda à Smith :

— Dois-je le faire ramasser à l'aéroport ?

— Non, répondit Smith. Arrangez-vous pour qu'il passe facilement la douane.

— Mais...

— Pas de mais, trancha Smith, faites-le passer.

Il raccrocha et se retourna vers la fenêtre. Cela recoupait des renseignements qu'ils avaient reçus de sources diplomatiques sur divers responsables des services de sécurité de plusieurs pays qui viendraient aux États-Unis sous des noms d'emprunt, soi-disant en mission auprès des Nations unies. Comme par hasard, ils arrivaient également aujourd'hui, et repartaient le lendemain soir. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : les enchères auraient bien lieu demain. Mais où ?

La catastrophe approchait, inexorable, CURE n'avait plus que quelques heures pour agir. Tout reposait sur Remo Williams.

Le docteur Smith regardait les eaux du détroit de Long Island lécher les rochers et rongait son impatience et sa frustration. Il ne pouvait qu'attendre et espérer.

Il était presque midi lorsque le téléphone sonna de nouveau. Smith fit pivoter son fauteuil et décrocha.

— Smith.

— Remo, répondit la voix. Elle est morte.

— Les enchères auront lieu demain, dit Smith.

— Où ?

— Je ne sais pas, dit Smith. Puisqu'elle est morte, risque-t-on une annulation des enchères ?

— J'ai peur que non, répondit Remo, elle était dans le coup avec quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Je ne sais pas encore, je cherche.

— Alors, nous n'avons pas avancé du tout, constata Smith avec un profond sentiment de déception.

— Ne vous en faites pas, Smitty, nous aurons emballé cette affaire en paquet-cadeau avec un beau ruban pour demain. Laissez-moi m'occuper de la vente aux enchères.

— D'accord, Remo, on compte sur vous, restez en contact.

Smith se sentit remonté après sa conversation avec Remo, quoiqu'il ne voyait pas vraiment comment ce dernier allait bien pouvoir s'en sortir.

Il se leva, anxieux de quitter rapidement son bureau afin

d'échapper au troisième coup de téléphone qu'il ne voulait pas recevoir. À ce moment même le téléphone se remit à sonner.

Avec un soupir de résignation, mais sans hésitation, car habitué depuis toujours à accomplir son devoir, Smith décrocha.

— Smith, dit-il, puis il écouta une voix nerveuse lui débiter ses soucis et ses angoisses.

— Oui, je comprends, dit Smith, je comprends.

Et finalement il ajouta :

— Ne vous en faites pas, monsieur le Président. Tout sera réglé en temps voulu.

Puis il raccrocha. Comment pouvait-il dire la vérité au Président ? Comment ? Alors qu'il n'y avait aucune garantie que le Président lui-même ne soit pas dans les mains de ces étranges corrupteurs de l'esprit ?

Smith se rassit, ayant décidé de ne pas déjeuner, et noya ses soucis dans un travail de routine, espérant envers et contre tout que Remo Williams pourrait agir avant qu'il ne soit trop tard.

Malgré sa belle démonstration d'assurance au téléphone, Remo était bien embêté. Il avait fouillé à fond les affaires de Lithia Forrester, trois fois de suite, sans succès. Il réfléchissait, assis derrière le bureau de la morte, un amas de papier étalé devant lui.

Frustré, il envoya promener tous les papiers sur la moquette d'un geste rageur.

Il regarda la secrétaire de Lithia Forrester, allongée sur le canapé, bien attachée. Elle était entrée dans le bureau vers les neuf heures du matin et avait trouvé Remo en train de fouiller dans les dossiers du docteur.

Au lieu de crier et de s'enfuir en courant, elle lui avait demandé ce qu'il faisait. Sa simple question lui avait valu pour toute réponse d'être assommée et ligotée sur le canapé.

Remo avait bien trouvé son dossier et celui de Chiun. Rien d'intéressant. Les résultats des tests, quelques observations du docteur sur les fantasmes meurtriers de Remo. Mais aucun dossier sur Dorfwill, Porter, Barrett ou Banon. Il devait exister un fichier secret et la secrétaire devait bien savoir où il se trouvait.

Il se leva et se dirigea vers le canapé. Les yeux effrayés de la secrétaire roulaient un regard de plus en plus désespéré à chaque pas le rapprochant d'elle. Lithia Forrester n'aurait jamais pu trouver une femme qui éclipse sa beauté, pourtant, avec sa secrétaire, elle y était presque arrivée.

Remo se tint au-dessus d'elle, plongeant son regard dans ses yeux d'un vert profond. Il vit qu'il avait à faire à une femme, une vraie, contrairement au corps qui gisait sur le lit dans la pièce d'à côté et qui n'en avait que l'apparence. Ses bras attachés derrière son dos faisaient

saillir sa poitrine sous un léger chandail vert, bien moulant.

Remo s'assit sur le bord du canapé et glissa ses mains sous le chandail, les posant sur son ventre lisse. La peau de la jeune femme frémit à son contact. « Ce sera facile, pensa-t-il, si elle sait quelque chose. »

— Savez-vous qui je suis ? lui demanda-t-il.

Elle approuva de la tête.

— Savez-vous pourquoi je suis ici ?

Elle fit non de la tête.

— Je suis un assassin, dit-il, se réjouissant de l'effet de panique suscité par ses paroles. N'avez-vous pas vu ma fiche ? Vous devriez le savoir.

Elle secoua la tête.

— Où est mon dossier ? demanda-t-il.

Elle indiqua des yeux le fichier derrière le bureau.

— Il n'est pas là, mentit Remo, dans quel autre endroit le docteur Forrester range-t-elle ses dossiers ?

La secrétaire haussa les épaules et secoua la tête. Remo remonta un de ses mains sous le chandail et agrippa un sein volumineux. Les seins sont surestimés en tant que zone très érogène mais parfois certains nerfs fonctionnent très bien. Il appuya fortement avec ses doigts sur les terminaisons nerveuses et rapprocha son visage du sien.

— Réfléchissez bien, où rangeait-elle ses autres dossiers ?

De sa main libre, Remo fit sauter le bandeau qui bâillonnait la fille et lui plaqua immédiatement ses lèvres sur les siennes pour l'empêcher de crier. Sans cesser un instant les caresses sous le chandail. Elle commença à s'exciter malgré elle. Si elle avait eu la moindre intention de crier, elle la perdit dans le baiser de Remo. Retirant ses lèvres des siennes, Remo dit :

— C'est important. Où sont les autres dossiers du docteur Forrester ?

— Certains dossiers sont confidentiels, répondit la fille, je serai mise à la porte si je vous le dis.

Remo l'embrassa tendrement.

— Pas par le docteur Forrester, elle est morte.

— Morte ?

— Je l'ai tuée, expliqua Remo avant de l'embrasser à nouveau, caressant toujours son sein, lui pinçant le mamelon. Il retira sa bouche et expliqua :

— J'ai besoin de ces dossiers, et rien ne m'arrêtera.

Le feu de son désir grandissant l'avait affaiblie et la dureté des propos de Remo l'acheva.

— Dans le placard de la chambre, il y a un coffre scellé au mur. Mais je n'ai pas la clef.

— Ce n'est pas grave, la rassura Remo en l'embrassant.

Il profita de leur étreinte pour abandonner le sein et pour écraser légèrement une veine de son cou, afin qu'elle s'évanouisse en souriant.

Remo lui remit le bandeau sur la bouche, et se précipita dans la chambre à coucher, ne prêtant aucune attention au corps de Lithia Forrester.

C'était un coffre facile, Remo eut vite fait d'en forcer le mécanisme. Il contenait trois piles de dossiers orange et Remo dut faire trois allers et retours pour les transporter dans le bureau du docteur Forrester.

Ils étaient classés par ordre numérique. Remo consulta le dossier numéro un, pas très sûr de ce qu'il cherchait, ni très sûr de ce qu'il allait découvrir.

Il ne trouva rien, il ne s'agissait que d'un dossier sur un malade, semblable aux autres dossiers qu'il avait déjà consultés ; il s'agissait d'un adjoint au secrétaire d'État à la Défense. Il y trouva une pile de feuilles sur les tests psychologiques, puis une page de notes personnelles du docteur Forrester.

Remo lut la logorrhée psychologique : des agressions refoulées, une enfance malheureuse, une difficulté à accepter l'autorité... Il fit la grimace. Pourquoi fallait-il que les problèmes de tout le monde se ressemblent autant ?

Le dossier numéro deux était pareil. Un fonctionnaire du ministère des Finances, encore des problèmes psychologiques.

Remo se mit à feuilleter les dossiers plus rapidement, numéro trois, quatre, cinq. Tous pareils. Tous fonctionnaires du gouvernement, avec des résultats de tests, des appréciations du docteur. Remo ne faisait plus que les parcourir à toute vitesse, des montagnes de renseignements, mais aucune information utile pour lui.

Il se leva en soupirant et commença à faire les cent pas derrière le bureau. La réponse devait se trouver dans les dossiers. Mais où ? Remo connaissait maintenant les fonctionnaires du gouvernement que le docteur Forrester pouvait contrôler. C'était déjà ça. Comment faisait-elle ? Qui était son associé, avec qui parlait-elle l'autre soir, pendant que Remo était allongé sur le divan ?

Continuer à chercher.

Remo se rassit et prit une autre pile de dossiers orange. Encore des noms, encore des fonctionnaires du gouvernement, encore des résultats de tests avec leur analyse.

Un vrai *Who's Who* psychologique du gouvernement américain. Des personnages haut placés, des chefs de cabinet, des gens de la sécurité. Mais rien de tout cela n'aidait Remo.

Dossier numéro 71,72,73.

Puis il ne resta qu'un seul dossier. C'était le dernier, et il n'était

pas numéroté, Remo l'ouvrit.

Cette fois-ci, pas de résultats de tests, mais six pages griffonnées de l'écriture de Lithia Forrester, six pages remplies de noms de fonctionnaires du gouvernement. Remo parcourut la première page et grogna, c'était les mêmes noms que ceux des dossiers déjà parcourus.

Lire attentivement.

Chaque nom était numéroté et, à côté, se trouvait la position occupée par l'individu, son numéro de téléphone, et une colonne intitulée « honoraires ».

Remo émit un sifflement d'admiration, certains payaient deux cents dollars par jour, ce qui incluait cent dollars pour cinquante minutes d'entretien privé avec le docteur. De plus, c'était le gouvernement qui semblait ramasser la note pour la plupart. Pas étonnant que le pays ait un déficit de quatre cents milliards de dollars.

Mais sous chaque nom il y avait une autre ligne intitulée « potentiel » : fuites de secrets ; falsifications de documents.

Le numéro deux, qui était le secrétaire au Trésor, avait, lui, comme « potentiel » : les problèmes de sécurité de l'or à Fort Knox.

Remo lut la liste rapidement. Tous les noms s'y trouvaient, avec tout ce que Lithia Forrester avait pu obtenir d'eux, de quoi paralyser le pays.

Burton Barrett – Potentiel : dénonciation d'agents de la C.I.A.

Banon – Potentiel : investigation, usage de la force nécessaire.

Dorfwill – Potentiel : incident de bombardement.

Tout était là, Lithia Forrester avait indiqué sur les six feuillets ce que l'on pouvait attendre de chacun. Du numéro un au numéro soixante-douze.

Remo soupira, plia soigneusement les feuillets, les rangeant dans la poche revolver de son pantalon. Smith serait toujours content de voir ça. Soixante-douze fonctionnaires compromis par Lithia Forrester. Il y en avait peut-être plus, mais Remo en avait au moins soixante-douze.

Soixante-douze ? Remo regarda les dossiers orange, et ses mains s'agitèrent brusquement à la recherche de quelque chose, et il ressortit de la pile le dossier numéro soixante-treize. Il y avait soixante-treize dossiers, mais la liste, elle, s'arrêtait à soixante-douze. Qui manquait-il ?

Il retira la liste de sa poche et la relut en suivant avec son doigt. Les noms étaient classés par ordre alphabétique : Banon... Barrett... d'autres noms... Dorfwill... d'autres noms... les F... les G. Et il manquait un nom. Remo savait lequel.

Il replongea dans la masse des dossiers orange à la recherche de celui qu'il voulait et l'ouvrit.

Il n'avait fait que le parcourir auparavant, pensant qu'il ne

s'agissait que de résultats de tests et d'analyses. Le dossier, en effet, contenait cela, mais il contenait aussi d'autres choses. Les notes détaillées de tout le projet. Le secret derrière cet air qu'ils fredonnaient tous. Comment Lithia Forrester avait contrôlé ses victimes.

Tout était dans le dossier de l'associé de Lithia Forrester, ou plutôt, comme il le découvrit en lisant, son amant et patron. L'homme qui avait monté toute l'opération pour vendre l'Amérique.

Remo retira ces pages du dossier et le joignit à la liste des soixante-douze noms. Il replia le tout et le mit soigneusement dans la poche de son pantalon. De son bras, il envoya promener tous les autres dossiers, nettoyant le bureau, les faisant tomber par terre où il entreprit de les piétiner, leur donnant des coups de pied afin de faire du tout un épouvantable mélange où personne ne pourrait s'y retrouver.

Il contourna le bureau et s'arrêta à côté de la secrétaire toujours endormie sur le canapé. Elle revint à elle. Il lui dit :

— Décontracte-toi, chérie, essaye d'être aussi confortable que possible ; un peu plus tard, j'enverrai quelqu'un te délivrer. Et j'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir.

Il se pencha un peu plus et l'embrassa sur les paupières, puis, avec sa main, experte, la rendormit à nouveau.

Il avait du travail à faire.

CHAPITRE XXIII

Remo marqua un temps d'arrêt devant la porte d'une chambre au sixième étage du centre de conditionnement humain.

La porte des chambres des autres malades était d'un gris passe-partout, avec une poignée en métal brillant et à double battant. En revanche, celle devant laquelle était arrêté Remo, était laquée noir et à double battant. Quiconque passant devant aurait pensé que cette porte n'ouvrait pas sur la chambre d'un client et il aurait peut-être eu raison.

Remo entendit un bruit rythmé qui lui était familier mais qu'il n'arriva pas à situer.

Les autres portes n'avaient pas de serrure, mais celle-ci était munie d'un simple verrou à mi-hauteur donc parfaitement inefficace. Il suffisait de pousser les deux battants, Remo le fit d'un coup d'index.

La porte s'ouvrit. Debout, au milieu d'une grande pièce luxueuse, se tenait une énorme montagne nue de chocolat, tournant le dos à Remo. Le sommet de la montagne se tourna vers Remo avec la respiration sifflante d'un asthmatique, ayant fait trop d'exercice.

— Sortez, dit le docteur Lawrence Garrand, la première autorité mondiale en matière de déchets atomiques. Je suis occupé.

Garrand était debout, ses pieds nus et marron enfoncés dans un tapis blanc d'ours polaire. Au bout de ses énormes bras enveloppés de graisse, ses mains tenaient des fléchettes.

Garrand ne se tourna pas vers Remo, car pour cela il aurait dû remuer les jambes. Il se contenta de le regarder par-dessus son épaule tombante, d'où semblaient partir des cascades de chair. Ses jambes ressemblaient à des jets de lave solidifiée, défiant les lois de la gravité, comme si le tapis de fourrure d'ours polaire avait craché cette masse noire.

Malgré la graisse qui l'enveloppait, le visage tourné vers Remo gardait des traits fins et délicats.

Remo vit briller des gouttes de transpiration sur le front de Garrand. La chambre était pourtant fraîche, avec une odeur de menthe agréable. La transpiration de Garrand provenait probablement de ses

efforts aux fléchettes.

— Sortez, siffla Garrand.

Remo entra dans la pièce, ne s'étant jamais senti si léger auparavant. Ayant pénétré dans la chambre, Remo découvrit la cible que Garrand cachait de son énorme masse marron.

Il vit Lithia Forrester, un tiers plus grande que nature, nue, dorée à souhait, assise sur un coussin violet, une jambe repliée devant elle et l'autre étendue en avant, l'exposant entièrement. Ses yeux étaient parsemés de petits trous. Ses zones érogènes portaient également les traces de milliers de fléchettes. Trois fléchettes aux plumes rouges ornaient son nombril.

Un sourire séduisant et figé éclairait son visage, un sourire de joie froide.

Remo regarda Garrand à nouveau. Il portait autour du cou son aérosol d'asthmatique pendu à une lanière en cuir. Garrand suivit Remo des yeux pendant qu'il se déplaçait dans la chambre. Il vaporisa sa bouche avec son atomiseur, envoyant de l'adrénaline dans ses bronches.

— Il me semblait vous avoir dit de sortir, dit-il.

— En effet, répondit Remo.

Garrand laissa tomber son atomiseur et retourna son regard sur Lithia Forrester, il leva sa main droite munie d'une fléchette jusqu'à hauteur de ses yeux pour viser et, d'un mouvement de doigts, fit partir la fléchette en annonçant :

— Sein gauche.

La fléchette alla se planter juste dans l'aréole du sein gauche.

— Sein droit, annonça Garrand, et la seconde fléchette se planta dans la cible.

— Mont de Vénus annonça Garrand, et la troisième se ficha au milieu du triangle de poils dorés.

Garrand se baissa vers une boîte d'où il ressortit trois autres fléchettes.

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez forcé ma porte.

— Le jeu est fini, Garrand.

— La salope a donc parlé ?

— Non, elle ne m'a rien dit, si cela peut vous consoler, elle est morte sans rien dire.

— Tant mieux pour elle. Je savais que la salope était bonne à quelque chose.

Œil droit, dit-il, et il projeta une fléchette dans l'iris bleu de Lithia Forrester.

— Bouche.

Et le projectile se logea entre les deux lèvres.

— Pourquoi Garrand ? demanda Remo, à cause d'une arrestation

idiote ?

— Vagin, continua Garrand, et la fléchette alla se nicher dans les parties intimes de Lithia Forrester.

— Pas seulement à cause d'une arrestation, Donaldson, mais parce que votre pays est pourri. Il mérite ce qui lui arrive. Et moi, je mérite tout ce que je peux en tirer, appelez ça des arriérés dus à mon peuple.

Sa respiration se faisait de plus en plus sifflante à cause de l'effort soutenu qu'il venait de fournir pour parler.

— Votre peuple ? Et vous ne pensez pas aux gens de votre peuple dont les vies seraient ruinées si votre plan réussissait ?

— C'est la déveine associée au fait d'être un nègre domestique, répondit Garrand. Puisque vous êtes là, soyez gentil, passez-moi des fléchettes, là, dans la boîte sur la table.

Remo se dirigea vers une superbe table de marbre blanc, assez haute, où il trouva une grande boîte noire qui renfermait des couches et des couches de fléchettes soigneusement rangées, comme des bombes dans un arsenal.

Il en tendit trois à Garrand qui les accepta, puis recula de plusieurs mètres.

— Pouce gauche, annonça Garrand avec toujours le même détachement.

— Qui a eu l'idée, elle ou vous ?

— Moi, bien sûr. Elle n'avait pas assez de matière grise pour y penser.

Il se tourna lentement vers Remo, déployant une énergie appréciable pour bouger son énorme carcasse.

— J'ai vu le potentiel dès mon arrivée ici, avec tous ces fonctionnaires du gouvernement et le pouvoir qu'elle exerçait sur eux. Elle pouvait en faire ce qu'elle voulait.

— Comment avez-vous fait pour qu'elle vous suive ?

— Vous n'allez peut-être pas me croire, Donaldson, mais elle était amoureuse de moi.

— Vous vous êtes donc servi de drogues et de suggestions sous hypnose ?

— En simplifiant, oui. Et en plus de Lithia marchandant son cul. Ça aidait ; les hommes étaient fascinés par son corps. Pour avoir un peu de sa chatte, ils auraient fait n'importe quoi. Garrand ajouta impérieusement : Moi j'ai jamais pu comprendre... elle n'était pas si douée que ça.

— Je croyais qu'on ne pouvait pas faire agir quelqu'un contre sa volonté, même sous hypnose, remarqua Remo.

— Exemple type de la connerie des bandes dessinées, répondit Garrand. Il faut d'abord les convaincre de ce que vous voulez qu'ils

fassent et de la chose à faire. Le colonel par exemple, il pensait que vous étiez un espion russe. Quant à Dorfwill, il ne bombardait pas St Louis mais Pékin, en représailles pour une attaque en douce. L'amiral Crust ? Pourquoi n'essayerait-il pas de détruire la statue de la Liberté, surtout étant donné qu'il savait qu'elle servait de cachette à une bande d'anarchistes prêts à faire sauter le pays ? Voilà comment on procède, monsieur Donaldson.

— Et la chanson ?

— Ça aussi, c'était mon idée, dit Garrand en souriant. Il faut faire très attention lorsqu'on utilise des mots-clés pour déclencher une personne. Vous ne pouvez pas choisir un mot que quelqu'un risque d'entendre lors d'une simple conversation. Cela pourrait les déclencher avant que vous ne soyez prêt. Or, il y a peu de gens susceptibles d'utiliser l'expression « super-kali-fragil-istic-expialidocious » dans une conversation courante.

— Votre plan est vraiment très ingénieux, toutes mes félicitations mais maintenant j'ai besoin de savoir où auront lieu les enchères.

Garrand sourit et ignora la question.

— Il y a une chose qui m'étonne, Donaldson ; j'avais tout prévu sauf vous. Ce gouvernement n'est pas si fort qu'aucune de nos sources n'ait eu le moindre indice sur vous. C'est comme si tout d'un coup il y avait une organisation qui n'existait pas, mais qui existait quand même. Maintenant, si vous désirez continuer à vivre, si vous ne voulez pas que ces fléchettes pénètrent vos yeux, votre tempe ou n'importe quelle autre partie de votre corps que je choisirais, je vous conseille de me dire d'où vous venez.

— Vous avez perdu, répondit Remo en riant.

Il vit son rire exaspérer le docteur Garrand, et la main propulser les fléchettes droit sur lui, sur une trajectoire visant ses yeux. Mais la tête de Remo ne bougea pas, pas plus qu'il ne détourna son regard. Il se contenta de lever les mains et de s'emparer des fléchettes en vol, par leurs pointes, entre le pouce et l'index, ses poignets servant d'amortisseurs.

Garrand en ouvrit la bouche de surprise. Ses yeux s'écaraquillèrent. Il regarda vers la boîte de fléchettes sur la table et tendit une main vers elle. Mais soudainement sa main fut clouée à la table par Remo qui y enfonça une fléchette en disant :

— Pouce droit.

Pour la première fois depuis des années, le docteur Garrand fit un effort musculaire. Il arracha sa main de la table, se déchirant la chair et s'avança lourdement vers Remo. Et, pour la première fois depuis des années, il sentit ses jambes s'élever en l'air, passant au-dessus de sa tête, et il se retrouva la tête enfoncée dans le tapis d'ours polaire, avec un visage blanc, arrogant, l'observant entre ses pieds. Il n'avait même

pas vu l'homme bouger, et de plus, cela devenait très difficile pour lui de respirer.

— O.K. chéri, où se déroule la vente aux enchères ? lui demanda le visage moqueur entre ses deux pieds.

Garrand avait de plus en plus de difficulté à respirer. Le sang lui montait à la tête, et sa jolie teinte chocolat virait à une sorte de violet. Quelques poils d'ours polaire lui brûlaient les yeux. Il lutta pour expirer, le thorax comprimé.

— Où a lieu la vente ? insista le visage pâle, puis il commença à appuyer sur ses jambes, les lui enfonçant dans le ventre et Garrand finit par lâcher :

— Villebrook Equity Associates, New York. Demain.

Il était exténué par l'effort.

— D'accord chéri, il est l'heure de dormir, dit Remo.

— Vous ne pouvez pas me tuer, répondit Garrand, je suis la première autorité mondiale en matière de déchets atomiques. Je mérite de vivre.

— Bien sûr. De même que Clovis Porter, le général Dorfwill, et sûrement des tas d'autres.

— Alors appelez la police, hoqueta Garrand, vous n'avez pas le droit de me tuer. Si j'étais blanc vous ne me tueriez pas.

— Je vous tuerais même si vous étiez vert, répondit Remo, et son regard se plongea dans celui de la première autorité mondiale en matière de déchets atomiques. Il lui retira des mains la dernière fléchette et annonça :

— Veine jugulaire.

Il lança la fléchette qui alla se planter dans la gorge de Garrand, faisant s'échapper un petit ruisseau de sang violet. Avant que Remo ne l'achève, il eut le temps de haleter quelques mots. Plus tard, en y repensant, Remo crut bien avoir entendu :

— Je savais que ça ne marcherait pas ! Vous autres, vous...

CHAPITRE XXIV

Lorsque Remo regagna sa chambre, Chiun était assis par terre, figé dans la position du lotus, devant la télévision.

Remo ouvrit la bouche pour parler et Chiun leva la main en signe de silence. Ce ne fut que quelques secondes plus tard, lorsque la musique d'orgue fut terminée, que Chiun se pencha en avant et éteignit la télévision.

— Avez-vous passé un bon après-midi, petit père ? demanda Remo.

— Relativement, mon fils, quoique je dois admettre que je commence à en avoir assez de répéter à cette énorme bonne femme qu'elle est vraiment aimée. Et toi ?

— Très productive. Nous allons partir, maintenant.

— Notre travail est terminé ? demanda Chiun.

— Notre travail ici est terminé. Nous avons d'autres occupations ailleurs.

— Je serai prêt à partir dans un instant, dit Chiun.

Il le fut, en effet, et Remo réalisa que sa hâte anormale était due à son désir de retrouver leur chambre d'hôtel à Washington et de récupérer ses magnétoscopes qui pendant son absence avaient enregistré les émissions qu'il n'avait pu voir.

Mais ils ne s'arrêtèrent à l'hôtel que le temps nécessaire pour régler leur note et pour que Remo glisse au concierge un billet de cent dollars, lui demandant de bien vouloir expédier leurs valises à une adresse non existante : Avon-by-the-Sea, sur les côtes de Jersey. Puis ils reprirent leur voiture de location et se rendirent à l'aéroport de Dulles.

Chiun maugréa pendant tout le trajet sur l'idiotie complète d'abandonner un magnétoscope en parfait état et finit par soutirer à Remo la promesse qu'il pourrait en racheter un dès ce soir à New York.

Et, plus tard dans la soirée, une fois qu'ils furent installés dans un hôtel au centre de Manhattan, Chiun insista pour que Remo lui donne cinq cents dollars, afin qu'il puisse se racheter un magnétoscope. Il en

profita pour acheter également cinq nouveaux kimonos, un canif et un sifflet. Il expliqua qu'il s'était procuré les deux derniers articles pour se protéger, les rues de New York étant envahies par le crime.

Ils se levèrent tôt le lendemain matin et Chiun travailla avec Remo son équilibre et son rythme, en plaçant des rangées de verres remplis d'eau à travers la chambre et en descendant à Remo de courir dessus, pieds nus, et de plus en plus vite.

Remo se sentait bien. Il savait que la fin de sa mission approchait. Après avoir pris une douche et s'être rasé, il s'habilla, mettant à regret la cravate à pois qu'il avait apportée avec lui. S'il devait participer aux enchères, pour l'Amérique, il devait ressembler au personnage, se dit-il en se regardant dans la glace. Il termina de boutonner son nouveau costume croisé bleu marine.

Avant de partir, il confia la liste de Lithia Forrester à Chiun, lui recommandant :

— Jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles, gardez ça aussi précieusement que votre vie.

Chiun était plongé dans ses méditations matinales et se contenta de grogner, mais cela voulait dire qu'il avait compris. Les listes restèrent par terre devant Chiun, là où Remo les avaient déposées.

Dans un magasin pour hommes, dans le hall de l'hôtel, Remo acheta une cravate rayée super classique, et jeta l'autre dans un cendrier à côté de la porte.

Il prit un annuaire et chercha l'adresse de Villebrook Equity Associates, puis composa leur numéro de téléphone.

Une voix féminine lui répondit, et Remo lui expliqua qu'il était un investisseur qui cherchait quelqu'un capable de lui suggérer un paradis fiscal. Pouvait-il prendre un rendez-vous pour voir quelqu'un immédiatement ?

— Pas aujourd'hui, monsieur, je suis désolée, nos bureaux sont fermés de midi à quinze heures. Je pourrais peut-être vous prendre un rendez-vous pour demain ?

— C'est une drôle de façon de travailler, fit remarquer Remo.

— Eh bien, monsieur, c'est que, honnêtement, l'immeuble est envahi par des cafards et nous avons fait venir un type des services d'hygiène.

— Et il n'y aura absolument personne ? demanda Remo.

— Uniquement M. Bogeste, notre trésorier et fondateur. Il sera là pour surveiller le type et ne pourra recevoir personne.

— O.K., répondit Remo. Merci. Je vous appellerai demain.

Il raccrocha. C'était bien ça. Juste après-midi, lorsque tous les travailleurs seront sortis, les enchères auront lieu. Il espérait qu'il y aurait assez de place pour un participant supplémentaire.

Peu après midi Remo se trouvait au huitième étage, juste devant la porte menant aux bureaux de Villebrook Equity Associates lorsque une douzaine d'employés quittèrent les bureaux, ravis à l'idée d'un arrêt-déjeuner de trois heures offert par la société.

Derrière eux, un jeune homme à l'allure athlétique et aux longs cheveux noirs lança un regard interrogateur à Remo, puis ferma et verrouilla la porte de l'intérieur.

La foule des employés prit l'ascenseur pour descendre, mais Remo, lui, resta à rôder autour de la cage d'ascenseur, comme s'il attendait qu'il soit vide pour l'emprunter. Quelques minutes plus tard, il entendit un téléphone sonner au bout du couloir. La sonnerie s'arrêta brusquement et, dans les soixante secondes qui suivirent, une autre porte au bout du couloir s'ouvrit, laissant passer huit hommes qui remontèrent le couloir en direction de Remo.

Il appuya avec insistance sur le bouton d'appel de l'ascenseur tout en surveillant les hommes du coin de l'œil, les examinant à leur passage. On aurait dit un vote des Nations unies, pensa Remo, les hommes portaient presque sur leur visage le drapeau de leurs pays respectifs. Avait-il l'air aussi américain qu'eux avaient l'air étranger ? se demanda Remo.

Les hommes passèrent devant l'entrée principale de Villebrook Equity Associates et franchirent une seconde porte qui était ouverte. Remo put entendre le déclic de la porte se refermant derrière eux.

L'ascenseur s'arrêta à son étage, mais Remo secoua la tête négativement à la vieille femme qui était dedans et descendait.

— Je préfère attendre qu'il soit entièrement vide pour pouvoir m'asseoir, dit-il en plaisantant, et il passa son pied devant l'œil électronique, afin que les portes se referment plus rapidement, devant l'air ahuri de la vieille femme.

Remo patienta cinq minutes puis se dirigea vers la porte par où les hommes étaient entrés. Il y colla son oreille, mais n'entendit qu'un murmure de voix confus. Ils devaient être dans un autre bureau au-delà de celui-ci, pensa-t-il. Remo fit silencieusement tourner la poignée de la porte, mais elle était verrouillée.

Il retourna vers l'entrée principale vitrée qui portait en grosses lettres peintes, l'indication *Villebrook Equity Associates*, et, sortant une pièce de sa poche, tapa contre la vitre. Il était persuadé que M. Bogeste attendait derrière.

Il tapa à nouveau discrètement, et la porte s'entrebâilla, retenue par une chaîne de sécurité. Il reconnut le jeune homme athlétique.

— Monsieur Bogeste ? demanda Remo.

— Oui.

— Service d'hygiène, annonça Remo. Il envoya sa main gauche par l'ouverture et attrapa la pomme d'Adam de M. Bogeste entre ses

doigts. De sa main droite, il décrocha tranquillement la chaînette de sécurité et entra.

Il ferma à clef la porte derrière lui et, tout en tenant toujours M. Bogeste par la gorge, il l'assit brutalement dans un fauteuil noir. Il se pencha en avant et lui murmura à l'oreille :

— Vous aimez vos enfants ?

Bogeste approuva de la tête.

— Pas plus que moi, j'en suis sûr. Ce serait dommage s'ils devaient grandir sans père. Alors pourquoi ne pas rester gentiment assis en pensant à eux.

De sa main droite, il pinça une veine derrière l'oreille de Bogeste, dont le visage se vida et qui s'évanouit. Il était bon pour au moins une dizaine de minutes, se dit Remo. Suffisamment longtemps pour effectuer son travail.

Remo se fia à son ouïe et se dirigea vers la droite, dans un couloir qui s'ouvrait sur deux bureaux privés. L'un des deux avait la porte entrouverte. Remo s'en approcha silencieusement et écouta. Une voix cultivée, européenne, mais non britannique, parlait en anglais :

— Messieurs, vous connaissez tous maintenant les règles et les avez acceptées. Je vais donc maintenant recevoir vos offres, sous enveloppe cachetée, et je les ouvrirai dans la pièce d'à côté. Je reviendrai pour vous annoncer l'heureux gagnant. Les autres pourrons alors repartir et passer la semaine prochaine à mon bureau de Zurich où je leur remettrai leur dépôt de garantie. Le gagnant rencontrera mon supérieur, je m'occuperai de tous les détails du transfert de l'or. Est-ce que tout est clair ?

Il y eut un bruit d'acquiescements polyglottes autour de la pièce : *Da, ja, yes, si.*

— Puis-je avoir vos enveloppes s'il vous plaît ?

Remo entendit un bruissement de papier, puis une chaise glisser sur le sol.

— Je vais passer dans la pièce d'à côté pour examiner les offres.

— Un instant, monsieur Rentzel, s'écria une voix gutturale, comment savons-nous que vous nous direz la vérité ? Nous indiquerez-vous la somme offerte par le gagnant ?

— Pour répondre d'abord à votre deuxième question, non, je n'annoncerai pas le montant de l'enchère du gagnant, car rassembler cette somme sera une affaire délicate et que le montant soit connu risque de rendre la chose encore plus difficile pour le pays concerné. En réponse à votre première question, n'aurait-il pas été idiot de vous rassembler tous ici, si nous avions auparavant décidé de vendre à un pays précis ? Pour terminer, monsieur, puis-je vous faire remarquer que la maison Rapfenberg est impliquée dans ses tractations et en aucune façon nous n'accepterions de participer à une fraude

quelconque. Avez-vous d'autres questions ?

Il y eut un silence, puis Remo entendit des pas se diriger vers l'endroit où il se trouvait. Il recula silencieusement jusqu'au couloir et entra dans un autre petit bureau, prêt à saisir l'homme par derrière si nécessaire.

Les pas se dirigèrent vers le bureau où se tenait Remo et quand l'homme alluma la lumière Remo referma la porte.

— Qui donc êtes-vous, nom d'un chien ? demanda Amadeus Rentzel, de la maison Rapfenberg.

— Je voudrais un crédit pour acheter une voiture d'occasion, répondit Remo.

— Les bureaux sont fermés, foutez le camp ou j'appelle la police.

— Si vous ne voulez pas me prêter de l'argent pour acheter une voiture, j'achèterai autre chose. Peut-être bien un gouvernement. Vous n'en auriez pas un à vendre par hasard ?

Rentzel haussa les épaules.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Je serai donc plus clair. Je suis venu enchérir.

— Vous représentez quelle nation ? demanda prudemment Rentzel. Et pourquoi votre pays n'a-t-il pas effectué son dépôt de garantie ?

— Je représente les États-Unis d'Amérique, annonça Remo. La patrie de Clovis Porter, du général Dorfwil, de Burton Barrett et de l'amiral Crust. Mon enchère est leurs vies et nous avons payé d'avance ; aucun autre dépôt n'est nécessaire.

Rentzel fixa un instant les yeux de Remo. Il mesura la fermeté du regard et fut obligé de rejeter l'hypothèse qu'il avait affaire à un bluffeur. Rentzel avait déjà examiné trop d'hommes dans sa vie pour se tromper. Il sut que c'était fini.

Rentzel encaissa la nouvelle comme un banquier suisse. Il s'adossa légèrement contre le bureau et promena un doigt le long du pli de son pantalon.

— Et au sujet de mon supérieur ? demanda-t-il, l'homme que je représente ?

— C'était un chien enragé, et il est mort comme un chien enragé, répondit Remo.

— Et moi, que va-t-il m'arriver ?

— Je n'ai aucune envie de vous tuer, monsieur Rentzel. Une fois que cette affaire sera réglée, dès aujourd'hui, je crois que vous devriez rentrer en Suisse et passer le reste de votre carrière à faire ce que les banquiers sont censés faire : rouler les veuves et les orphelins, détourner des fonds d'État, emprunter de l'argent à huit pour cent pour le prêter à dix-huit pour cent.

Rentzel haussa les épaules et sourit.

— Comme vous voulez. Dois-je retourner là-bas pour leur dire que la vente aux enchères est terminée ?

— Non, répondit Remo, c'est là un plaisir que je me réserve.

Et sa main, partie comme une flèche, la première phalange de son pouce repliée, frappa Rentzel à la tempe. Le banquier suisse tomba lourdement en arrière sur le bureau, inconscient.

Remo prit les enveloppes de la main de Rentzel et quitta la pièce. Il longea le couloir, poussa une porte et pénétra dans une grande pièce aux boiseries superbes.

Sept paires d'yeux se tournèrent vers lui à son entrée. Lorsqu'elles constatèrent que ce n'était pas Rentzel, il y eut un léger murmure. Un Oriental demanda :

— Où est M. Rentzel ?

— Il est K.O. pour le moment, répondit Remo en s'avancant vers le bout de la table de conférence. J'ai tous pouvoirs pour terminer cette affaire.

Il resta debout, regardant chacun des participants dans les yeux.

— Avant que j'annonce le gagnant des enchères, dit-il, il y a quelques points que je tiens à préciser.

Il se pencha en avant, un poing sur la table, tenant toujours dans l'autre main les enveloppes.

— Il avait été prévu que la somme serait versée en or, mais le gagnant a offert plus que de l'or. Il a également offert son courage, son sang et son dévouement. Son courage pour faire face aux puissances du mal ; son sang versé pour ouvrir de nouvelles contrées ; son dévouement à défendre le principe de la liberté pour tous les hommes.

« Messieurs, le gagnant des enchères est les États-Unis d'Amérique.

Il y eut des cris de protestation et de rage autour de la table. Les hommes se regardaient les uns les autres. L'un d'entre eux, qui ne pouvait être que Russe, vu son costume, se leva et frappa sur la table.

— Nous doublons notre offre.

— Nous aussi, dit un Oriental. N'importe quoi pour empêcher que le contrôle des États-Unis tombe entre les mains de ces salauds de révisionnistes, ajouta-t-il en regardant le Russe par-dessus la table.

D'autres interruptions violentes se succédèrent jusqu'à ce que Remo en tapant à son tour sur la table y mette fin.

— Les enchères sont closes, messieurs, dit-il d'un ton glacial, et vous avez tous perdu.

Il les fixa un à un autour de la table.

— Je suggère que vous retourniez tous d'où vous êtes venus car d'ici cinq minutes je vais appeler le FBI. Et si vous êtes toujours là quand ils arriveront ce serait plutôt gênant pour vos pays respectifs. Quand vous rentrerez chez vous, dites à vos gouvernements que les

États-Unis ne seront jamais en vente. S'ils veulent les États-Unis, ils doivent venir avec des armes.

Remo recula, sa main tenant les enveloppes leur montrant la sortie.

— Partez maintenant, tant que vous le pouvez encore. Je garderai ces offres au cas où elles pourraient servir au gouvernement américain. Partez.

Grognant mais vaincus, ils se levèrent furieux et sortirent un à un.

Remo se rassit et contempla les offres qu'il avait dans la main. Combien valait le gouvernement des États-Unis pour ses ennemis ? Ou pour ses amis ? Il ouvrit une enveloppe, puis secoua la tête. Finalement, il valait mieux ne pas savoir. Smith s'occuperait de tout ça.

Remo se leva, emprunta le couloir, passa devant le bureau où Amadeus Rentzel était toujours évanoui. Il reviendrait bientôt à lui.

Un peu plus loin, il passa devant l'homme de Villebrook, qui, lui, se réveillait peu à peu, Remo sourit. L'homme avait des enfants, il était content de ne pas avoir eu à le tuer.

CHAPITRE XXV

Il était quatorze heures lorsque Remo retourna à sa chambre d'hôtel. Chiun, qui tripotait son magnétoscope quand il ouvrit la porte, l'accueillit avec une chaleur inhabituelle. Les papiers que Remo lui avait confiés étaient toujours par terre à l'endroit où il les avait posés avant de partir.

— Pourquoi tant de gentillesse ? demanda Remo, soupçonneux.

— Tu avais dans les yeux, aujourd'hui, l'expression d'un homme chargé d'une mission terrible. Je suis content que tu sois revenu sain et sauf, plein de satisfactions et de méchanceté.

— On n'est pas encore sortis d'affaire, dit Remo.

Il décrocha le téléphone demanda une ligne à la standardiste et composa le numéro qui pouvait de partout joindre Smith à son bureau.

On répondit dès la première sonnerie.

— Smith.

— Remo. Si un jour vous n'êtes pas à votre bureau quand j'appelle, je ferai dire au bureau des antiquités – ou à la vague société qui vous fait figurer sur sa liste de personnel – de vous faire disparaître pour un temps.

— Arrêtez les bavardages, dit Smith. Où en est-on ?

— Les enchères sont finies et nous avons gagné.

— Dieu merci ! Il marqua un temps d'arrêt, puis demanda : y a-t-il eu des pertes, euh, humaines ?...

— Non, répliqua Remo.

— Bien, dit Smith soulagé, car ainsi il n'y aurait pas de répercussions internationales.

— Une seconde, dit Remo, et, s'adressant à Chiun, il continua. À quelle heure comptez-vous arriver là-bas ?

— À quinze heures trente. J'ai quelques difficultés avec cet appareil, répondit Chiun.

Remo se retourna vers le téléphone.

— Chiun sera au quartier général vers seize heures trente, en taxi. Prévoyez quelqu'un pour régler la course à son arrivée.

— Vous n'avez qu'à lui donner l'argent vous-même, répliqua Smith, Dieu sait qu'on vous en donne assez.

— Impossible, répondit Remo. Chiun refuse de passer l'argent à travers le guichet, dans la glace de protection, il dit que ça lui donne l'impression d'être un criminel. Ayez quelqu'un là-bas pour payer le taxi, Chiun aura les listes de notre amie. C'est assez impressionnant, vous verrez. Des directeurs de cabinet, des directeurs de département, des sénateurs, des députés, et même un assistant du Président. Oh ! j'oubliais, un spécialiste des transmissions, je parie que c'est par lui que nous avons été découverts. J'espère simplement que la liste est complète.

— Comment cela fonctionnait-il ?

— À base de drogues et d'hypnose. Ils étaient tous conditionnés à déclencher l'action quand ils entendaient certains mots. Avec les listes et le mode d'emploi vous devriez pouvoir les ramener à un état normal.

Smith réfléchit un moment avant de répondre :

— Oui, probablement. Quoique j'ai bien peur qu'on ne puisse plus leur donner de fonctions de haute responsabilité. D'un autre côté, on ne peut pas licencier des députés. Il marqua un temps d'arrêt. Peut-être accepteront-ils de prendre leur retraite.

— Vous verrez bien, ça vous occupera, de toute façon Chiun vous apporte les listes. Il aura aussi les enchères des autres pays. Ça pourra peut-être servir à quelque chose.

— Vous dites que c'était un mot qui les déclenchait ?

— Oui, un petit air. Remo craignait ce moment.

— Quel air ?

Remo s'éclaircit la voix.

— Est-ce que vous m'écoutez docteur Smith ?

— Oui, nom d'un chien, sûr que je vous écoute !

Remo parla lentement.

— *Super-kali-fragil-istic-expi-ali-docious*. Vous oublierez que j'ai existé, l'expérience d'il y a huit ans a raté et l'homme connu sous le nom de Remo Williams est mort sur la chaise électrique. Il n'existe plus.

Il y eut une longue pause. À Folcroft, un sourire de béatitude éclaira le visage de Smith. Il commença à fredonner doucement l'air dans l'appareil. Puis il dit :

— Pas question. Vous êtes dedans jusqu'au cou, Remo Williams, jusqu'à ce que la mort nous sépare. J'attends Chiun et les listes.

Et il raccrocha en gloussant.

Les mains de Remo étaient mouillées. Il n'avait pas encore terminé. Remo ramassa les listes qui étaient toujours par terre et les mit, avec les enchères, dans une grande enveloppe kraft qu'il trouva

dans un placard de la chambre.

Puis il descendit avec Chiun, fit appeler deux taxis. Il précisa à Chiun de ne remettre l'enveloppe qu'à Smith en personne.

— À mon âge, je dois encore subir des sermons ? demanda Chiun. Remo l'ignora et se pencha vers le chauffeur.

— Vous allez à Rye, New York, au sanatorium de Folcroft.

Remo se souvint des habitudes de Smith, sortit un rouleau de billets de sa poche et tendit une coupure de vingt dollars au chauffeur.

— C'est votre pourboire d'avance. Surtout ne parlez pas au petit bonhomme. Ne le fâchez pas et conduisez prudemment.

— Compris, monsieur, répondit le chauffeur de taxi empochant le billet, et il démarra à toute vitesse.

Remo monta dans le second taxi et indiqua :

— Aéroport Kennedy.

Pendant tout le trajet au milieu des encombrements de l'après-midi, il s'efforça de ne penser à rien, surtout pas à son soulagement quand il avait eu la certitude que Smith n'était pas mouillé dans cette affaire.

En vol vers Washington il essaya encore de ne pas penser. De ne pas penser aux hommes, qui avaient été compromis et qui risquaient d'être transférés dans d'autres jobs où leurs faiblesses ne pourraient plus mettre les États-Unis en danger. Et, dans le taxi qu'il prit à l'aéroport de Dulles, il refusa de penser à la dernière pièce du puzzle. À la possibilité que la liste de Lithia Forrester ait été incomplète ; qu'il y ait encore un homme qui, lui, ne pourrait pas être muté. Il ne voulait pas penser à ce qui pourrait arriver si cet homme avait mentionné l'existence de CURE ou si cet homme s'écroulait quand les cartes seraient abattues.

Il était toujours en train de s'efforcer à ne pas y penser lorsque le chauffeur de taxi l'interrompt.

— Vous êtes arrivé, Max, 1.600 Pennsylvania Avenue.

Le chauffeur regarda la grande construction blanche derrière les grilles et commenta :

— Ce type a un sacré boulot sur les bras, j'espère qu'il sait ce qu'il fait.

— J'espère bien, répondit Remo, lui tendant un billet de vingt dollars et jaillissant de la voiture sans attendre sa monnaie. L'air était frais et sentait bon en ce début de soirée et la Maison-Blanche paraissait imposante ! Remo remarqua les gardes à l'entrée et sourit.

Smith lui-même attendait Chiun à l'entrée du sanatorium de Folcroft, et l'aida à descendre du taxi.

— Combien ? demanda-t-il au chauffeur.

— Dix-neuf dollars cinquante, répondit le conducteur.

Smith tira un billet de vingt dollars de sa poche le frotta entre deux doigts pour vérifier qu'il n'y en avait pas un autre collé avec et le glissa par la fenêtre baissée.

— Gardez la monnaie, dit-il et, se tournant vers Chiun, il lui demanda une fois le taxi parti :

— Où est Remo ?

— Il a dit qu'il avait autre chose à faire et qu'il vous verrait plus tard ou ne vous verrait pas.

Smith regagna son bureau et Chiun partit faire sa promenade de la soirée.

Une fois bien installé Smith ouvrit l'enveloppe, en lisant les noms et les remarques sur les listes du docteur Forrester il fit la grimace. Il passa plusieurs heures à étudier un plan d'action pour sortir ces hommes de leur état de post-hypnose. Ce ne serait pas facile, il aurait besoin de la coopération du Président.

Le téléphone sonna. Smith tendit une main et décrocha.

— Smith.

La voix familière retentit dans l'appareil.

— J'ai cru que vous m'aviez dit, cet après-midi, que tout était fini.

— En effet.

— Eh bien, ils sont arrivés jusqu'à moi. Ils sont ici dans la Maison-Blanche.

Smith se pencha en avant.

— Une minute, monsieur le Président, racontez-moi exactement ce qui s'est passé.

— Je marchais dans le couloir pas loin de ma chambre à coucher, quand un homme à l'aspect terrifiant jaillit de derrière un rideau juste devant moi.

— Qu'a-t-il fait, monsieur ?

— Il n'a rien fait. Il est resté planté là.

— A-t-il dit quelque chose ?

— Oui, un truc grotesque, *Super-fragile* ou quelque chose dans le genre.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je lui ai dit « écoutez, mon vieux, vous feriez mieux de déguerpir ou j'appelle les services secrets ». Et il est parti.

— Et après, qu'avez-vous fait ?

— J'ai appelé les services secrets bien sûr. Mais ils n'ont pas pu le retrouver. Il s'était volatilisé. Docteur ne pensez-vous pas que vous devriez m'envoyer cette personne spéciale ici pendant un moment, jusqu'à ce que toute cette histoire de vente de notre gouvernement soit terminée ?

— Elle est terminée, répondit Smith, comme je vous en ai

informé cet après-midi. Et cette personne est déjà venue vous voir.

— Vous voulez dire que...

— Oui.

— Que faisait-il ?

— Un contrôle. Il assurait la liberté de notre pays, monsieur le Président. Je serai demain à Washington et je vous expliquerai tout en détail.

— En effet j'aimerais bien qu'on me dise un peu ce qui se passe. Alors c'était lui, hein ? Il n'avait pas l'air si terrible que ça...

[1] Deux points en dessous du *par* sur deux trous de suite.

[2] Un point au-dessus du *par*.

[3] Score prévu.

[4] Voir l'implacable n° 1 *Implacablement vôtre*.

[5] White Anglo Saxon protestant.

[6] Voir l'implacable n° 3 *Le Puzzle Chinois*.

[7] Fête traditionnelle des premiers pionniers américains.

[8] By George I think you've got it : Référence à une chanson célèbre de *My Fair Lady*.